



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

Saint-Pierre /

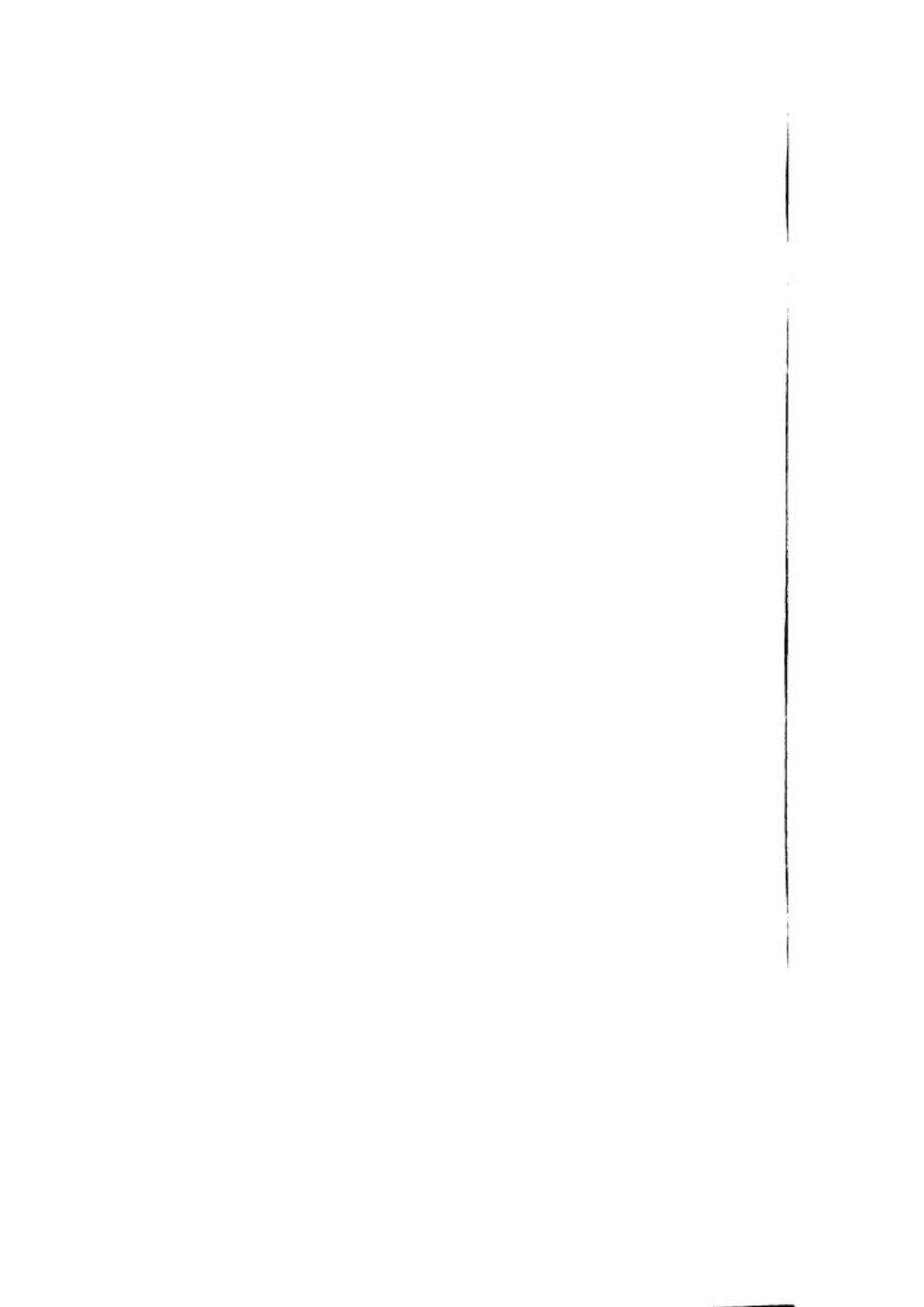
Auteur :Fillion, Louis-Claude, 1843-1927

Date :1906

Cote : A 011570

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001104612077









Saint Pierre

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

Volumes précédemment parus :

- Saint François de Borgia, par PIERRE SUAU. *Deuxième édition.*
Saint Colomban, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par DOM DU BOURG. *Deuxième édition.*
Le B^e Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Quatorzième édition.*
La Sainte Vierge, par R.-M. DE LA BROISE. *Troisième édition.*
Les Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. *5^e édition.*
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFOURCQ. *Deuxième édition.*
La B^e Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. COUZARD. *2^e édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par DOM BESSE. *Deuxième édition.*
Le B^e Thomas More, par HENRI BREMOND. *Deuxième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLOT. *5^e édition.*
La B^e Marie de l'Incarnation, par E. DE BROGLIE. *2^e édition.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. *5^e édition.*
Le B^e Grignon de Montfort, par ERNEST JAC. *Deuxième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Sixième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Troisième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'Abbé A. LÉPITRE. *Quatrième édition.*
Sainte Gertrude, par GABRIEL LEDOS. *Troisième édition.*
Saint Jean-Baptiste de la Salle, par A. DELAIRE. *Quatrième édition.*
La Vénérable Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *5^e édition.*
Saint Jean Chrysostome, par AIMÉ PUECH. *Quatrième édition.*
Le B^e Raymond Lulle, par MARIUS ANDRÉ. *Troisième édition.*
Sainte Geneviève, par l'Abbé HENRI LESÈTRE. *Cinquième édition.*
Saint Nicolas I^{er}, par JULES ROY. *Troisième édition.*
Saint François de Sales, par AMÉDÉE DE MARGERIE. *Sixième édition.*
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE. *Cinquième édition.*
Saint Basile, par PAUL ALLARD. *Quatrième édition.*
Sainte Mathilde, par EUGÈNE HALLBERG. *Quatrième édition.*
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD. *Cinquième édition.*
Saint Henri, par l'Abbé HENRI LESÈTRE. *Quatrième édition.*
Saint Ignace de Loyola, par HENRI JOLY. *Sixième édition.*
Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN. *Troisième édition.*
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Cinquième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Fourier, par LÉONCE PINGAUD. *Quatrième édition.*
Saint Vincent de Paul, par EMMANUEL DE BROGLIE. *10^e édition.*
La Psychologie des Saints, par HENRI JOLY. *Dixième édition.*
Saint Augustin de Canterbury, par A. BROU. *4^e édition.*
Le B^e Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Quatrième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Huitième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Huitième édition.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr,
Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

A 11570

“ LES SAINTS ”

Saint Pierre

par

L.-CL. FILLION

Prêtre de Saint-Sulpice,
Professeur à l'Institut catholique de Paris.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

—
1906

IMPRIMATUR.

Parisiis, die 6^a Februarii 1906.

† Franciscus, Card. RICHARD, .

Arch. Parisiens.

IMPRIMATUR.

Parisiis, die 6^a Februarii 1906.

† Franciscus, Card. RICHARD, .

Arch. Parisiens.

PRÉFACE

Une objection se présenta immédiatement à l'esprit de celui qui écrit ces lignes, lorsque le directeur de la si intéressante collection « Les Saints » lui fit l'honneur de lui demander son humble collaboration. La vie de saint Pierre est, semble-t-il, tellement connue de tous, que, sur ce sujet, le biographe ne peut presque rien apprendre à ses lecteurs; ils l'ont lue et relue dans les évangiles, dans les Actes des apôtres et dans les premières pages de l'histoire de l'Église.

Nous nous sommes cependant un peu rassuré, en nous souvenant que les récits de l'évangile et des origines de l'Église offrent toujours un charme nouveau à l'âme chrétienne, et qu'on ne se lasse jamais de les entendre. Et puis, il existe, en France surtout, fort peu d'ouvrages où les narrations bibliques et autres, relatives au prince des apôtres, aient été présentées sous forme de *vie*, de biographie proprement dite. Enfin, l'on nous a dit que saint Pierre avait de droit sa place dans cette collection et qu'il n'y saurait manquer à aucun prix. Qu'il daigne donc nous aider à bien mettre en relief sa riche nature, ses grandes vertus et son œuvre admirable !

Cette étude présente, en effet, un intérêt particulier. On l'a dit excellemment, « même si Pierre n'avait pas été l'un de ceux des disciples de Jésus auxquels l'histoire évangélique accorde une place prédominante; même s'il n'avait pas été l'un des trois qui furent témoins des scènes les plus importantes de la vie du Sauveur; enfin, même s'il n'avait pas été le premier, après que Jésus-Christ eut quitté ce monde, à prendre la part principale à la diffusion du christianisme : même alors, il y a dans sa conduite, dans ses paroles et dans ses écrits, des traits si frappants et si remarquables, qu'on pourrait trouver là des matériaux abondants et très utiles pour une simple étude de la nature humaine ».

Toutefois, en étudiant saint Pierre, nous voulons remonter plus haut que la nature humaine. Nous verrons cette nature, admirablement douée, mais imparfaite d'abord, se transformer peu à peu, sous l'influence du plus parfait éducateur qui ait jamais paru sur cette terre, Notre Seigneur Jésus-Christ. Dans l'évangile, il est, après Jésus, la « figure centrale » autour de laquelle se meuvent toutes les autres; à tout instant, sa physionomie si vivante se dresse devant nous. De même dans les premières pages des Actes des apôtres. Saint Paul parle de lui comme d'une « colonne » de l'Église¹; c'est lui qui a vraiment fait de Rome la métropole de la chrétienté; c'est en qualité de successeurs de Pierre que les souverains pontifes se sont toujours présentés

1. Épître aux Galates, II, 9.

au monde. Où trouver des traits plus caractéristiques ?

Et, Dieu merci, pour écrire cette vie, pour esquisser ce portrait, nous pouvons puiser à des sources aussi sûres qu'abondantes. Il y a d'abord les sources canoniques, ou sacrées ; à savoir : 1° les quatre évangiles, et tout particulièrement celui de saint Marc, composé, nous le verrons, d'après les données de saint Pierre lui-même ; 2° le livre des Actes, dont la première partie est si remplie des actions et des paroles du prince des apôtres, qu'on l'a souvent nommée les « Actes de Pierre » ; 3° quelques passages des écrits de saint Paul ; 4° les deux épîtres de saint Pierre. On peut affirmer que le Nouveau Testament nous fournit, sur notre héros, autant de matériaux historiques que sur tous les autres apôtres réunis. Et la valeur de ces documents inspirés est évidemment de premier ordre, quoi que disent en sens contraire les rationalistes, pour s'excuser d'en retrancher tout ce qui offre un caractère surnaturel.

Les autres sources sont très précieuses aussi, mais d'inégale valeur. Elles consistent, d'un côté, dans les renseignements de divers genres que nous ont transmis les Pères et les anciens auteurs ecclésiastiques ; de l'autre côté, dans quelques écrits apocryphes, faussement attribués à saint Pierre, à saint Clément ou à d'autres personnages des premières années de l'Église. Nous accueillerons avec le plus profond respect les données de la vraie tradition ; quant aux livres apocryphes, lorsqu'ils contiendront, sous le rapport historique, quelques [grains d'or,

nous les recueillerons volontiers ; mais ils renferment aussi beaucoup de sable, que nous éliminerons avec soin.

Notre plan sera fort simple. Dans une première partie, nous essaierons de montrer comment Notre Seigneur, qui avait choisi Simon-Pierre pour faire de lui le chef de son Église, le prépara à cette fonction sublime. Dans une seconde partie, nous contemplerons saint Pierre à l'œuvre, « formant l'Église à son berceau, lui donnant son organisme essentiel ». Dans la troisième partie, nous le verrons durant ses dernières années, et au moment de son glorieux martyre.

Sans oublier que la collection « Les Saints » se propose surtout un but d'édification, nous ne négligerons pas le côté scientifique de notre travail, et nous serons fidèle à faire profiter les lecteurs des résultats obtenus, sur notre beau thème, par l'exégèse, l'histoire, l'archéologie et la vraie critique. Que « l'ombre de Pierre¹ » demeure sur nous pendant que nous composerons ce livre, et qu'elle nous assiste de sa puissante vertu²!

1. Actes des apôtres, v, 15.

2. La traduction des nombreux textes bibliques qui sont cités dans ce volume a été empruntée, avec l'aimable autorisation des éditeurs, à MM. Letouzey et Ané, notre ouvrage intitulé : *Le Nouveau Testament, traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens* ; 2 vol. in-18, Paris, 1906.

SAINT PIERRE

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE ÉVANGÉLIQUE OU DE PRÉPARATION

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE RENCONTRE AVEC JÉSUS
ET LES ANTÉCÉDENTS DE PIERRE

I. *Le premier appel.*

C'est dans une circonstance solennelle, admirablement décrite par saint Jean l'évangéliste¹, que notre héros est introduit pour la première fois sur le théâtre de l'histoire et mis en rapports personnels avec Jésus.

La scène se passe sur la rive orientale du Jourdain, près d'un obscur village, nommé Béthanie ou Béthabara. Le précurseur prêchait et baptisait alors en ce lieu. La veille, entouré de ses disciples et de la foule, apercevant Jésus à quelque distance, il s'était écrié, sous l'inspiration prophétique : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde². » Le jour où s'ouvre notre récit, Jean-Baptiste était au

1. I, 35-42.

2. Saint Jean, I, 29 et suiv.

même endroit, avec deux de ses disciples. Regardant fixement Jésus qui passait, il dit de nouveau : « Voici l'Agneau de Dieu. » Les deux disciples, sous le coup d'une vive émotion, se mirent à suivre discrètement le Sauveur. Laissons maintenant la parole à l'écrivain sacré.

« Jésus s'étant retourné et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi (ce qui signifie, Maître), où habitez-vous ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il habitait, et ils restèrent chez lui ce jour-là. Il était environ la dixième heure¹. Or, André, frère de Simon-Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu la parole de Jean, et qui avaient suivi Jésus. Il trouva le premier son frère Simon, et lui dit : Nous avons trouvé le Messie (ce qui signifie, le Christ). Et il l'emmena à Jésus. Jésus l'ayant regardé, dit : Tu es Simon, fils de Jonas ; tu seras appelé Céphas (ce qui signifie, Pierre). »

On ne sait ce qu'il faut admirer davantage dans cette narration : sa majesté, ou sa simplicité, ou son caractère dramatique. Reprenons rapidement quelques-uns de ses traits les plus significatifs, en ce qui concerne saint Pierre.

Nous apprenons d'abord qu'il faisait partie, comme son frère André, comme celui qui sera plus tard l'apôtre bien-aimé, comme Philippe et Nathanaël, dont parle la suite du récit, du groupe le plus intime des disciples de Jean-Baptiste. Les premiers adhérents du Christ sortirent donc de l'entourage immédiat du précurseur ; et cela n'a rien d'étonnant, puisqu'ils attendaient plus ardemment que personne la consolation d'Israël, le Messie.

1. C'est-à-dire, quatre heures du soir.

Autre fait remarquable. Dans les pages du quatrième évangile qui précèdent les lignes que nous avons citées, il n'a pas été question de saint Pierre; et pourtant l'historien sacré désigne son frère d'après lui : « André, frère de Simon-Pierre. » Plusieurs commentateurs protestants l'ont loyalement reconnu : « Pierre est traité dès l'abord comme le personnage le plus important » de tous, et, dans la pensée du narrateur, ce fut un grand événement lorsque André trouva son frère pour le conduire à Jésus.

A deux reprises, dans l'histoire évangélique, il est parlé d'un regard pénétrant (*intuitus*) du Sauveur sur saint Pierre : ici même, dès cette première rencontre, et plusieurs années après, lorsque les yeux du Maître, enchaîné, condamné à mort, bafoué par les valets du sanhédrin, rencontrèrent ceux de l'apôtre infidèle, qui venait de le renier¹. Actuellement, par une intuition divine, Jésus contempla la nature la plus intime et toute la vie future de Pierre, et il le caractérisa au moyen d'une antithèse frappante. « Tu es Simon, fils de Jonas. » C'est-à-dire : Jusqu'ici, tu n'as été qu'un homme ordinaire; mais bientôt il n'en sera plus ainsi; tu cesseras d'être simplement Simon, fils de Jonas, et « tu seras appelé Céphas ». Le changement de nom présageait donc pour Pierre, comme autrefois pour Abraham, pour Sara et pour Jacob², une transformation de nature et de rôle. Le mot *képhá'*, forme araméenne de l'hébreu *keph*, a le sens de pierre, rocher, comme l'ajoute saint Jean dans sa petite note explicative. Il signifiait que Pierre devait être un jour le roc inébranlable sur lequel serait bâtie l'Église du Christ. Mais, remarquons-le

1. Saint Luc, xxii, 61.

2. Genèse, xvii, 5, 15; xxxii, 28.

bien, ce beau nom est seulement promis ici au futur prince des apôtres : « Tu seras appelé » ; ce n'est que plus tard, après sa noble profession de foi, qu'il lui sera donné définitivement : « Tu es Pierre¹ ». Il n'en est pas moins très frappant de constater qu'il fut question pour lui de ce titre symbolique et d'une haute destinée, dès sa première entrevue avec Jésus. C'est le cas de redire avec le poète latin : *Omina principiis inesse solent* ; il n'est pas rare que les commencements soient un présage prophétique de l'avenir².

Nous ignorons l'âge exact que Pierre avait alors : au delà de trente ans, si, comme on le suppose assez généralement, il était un peu plus âgé que Notre-Seigneur.

Le récit évangélique ne dit rien non plus des impressions de Simon-Pierre en cette occasion solennelle. Cet homme vif et ardent qui, bientôt, sera si prompt à prendre la parole au nom des autres apôtres, quitte

1. Saint Matthieu, xvi, 18.

2. Les remarques suivantes, sur l'usage des deux noms de saint Pierre dans les écrits du Nouveau Testament, ne sont pas dépourvues d'intérêt. 1° Dans le quatrième évangile, la double appellation, Simon-Pierre, est la plus habituelle ; elle y revient jusqu'à dix-sept fois. 2° Au contraire, les deux noms n'apparaissent qu'à deux reprises combinés ensemble dans les autres évangiles, en des occasions d'une importance exceptionnelle pour l'apôtre (saint Matthieu, xvi, 16, et saint Luc, v, 8). 3° Pierre lui-même prend les deux noms réunis en tête de sa deuxième épître ; il ne signe la première que du nom symbolique. 4° Après la résurrection et l'ascension, les écrivains sacrés emploient le plus souvent le titre d'honneur. 5° Jésus lui-même revient à l'ancien nom, Simon, lorsqu'il adresse à son disciple un reproche (saint Marc, xiv, 37) ou un avertissement (saint Luc, xxii, 31). 6° Saint Paul se sert volontiers du nom araméen, Céphas (1^{re} épît. aux Corinth., I, 12 ; III, 22, etc. ; épît. aux Galates, I, 18 ; II, 9, 11, 14).

cette fois la scène « comme un acteur muet, et on ne nous apprend pas avec quels sentiments il écouta Jésus ». Mais sa surprise et son émotion durent être profondes sous le regard pénétrant et devant la prédiction du Maître, et ce furent elles, sans doute, qui arrêtaient sur ses lèvres l'expression de son action de grâces.

II. *Les antécédents de Pierre : sa famille, son pays, son éducation, sa profession.*

Ce que nous savons de saint Pierre avant le premier appel de Jésus se ramène à quelques détails peu nombreux.

D'abord, il se nommait Simon, comme le second fils de Jacob¹, et son père s'appelait Jonas². Suivant une ancienne tradition, sa mère aurait porté le nom de Johanna. L'évangile nous apprend aussi que son frère, André, eut l'honneur de compter parmi les amis privilégiés du Sauveur et les membres les plus influents du corps apostolique. Il n'est pas possible de dire avec certitude lequel des deux était l'aîné : c'eût été Simon, d'après la plupart des auteurs qui se sont occupés de cette question, très secondaire d'ailleurs.

Le quatrième évangile mentionne le lieu de son origine : c'était « Bethsaïda, la ville d'André et de Pierre », comme aussi de l'apôtre Philippe³. Elle était située en Galilée, sur le territoire de l'ancienne

1. Genèse, xxix, 33. Ce nom a toujours été très fréquent chez les Juifs.

2. *Simon Bar-Jona*, lisons-nous dans saint Matthieu, xvi, 17.

3. Saint Jean, i, 44.

tribu de Nephthali, non loin de Capharnaüm, et, comme cette cité célèbre, sur les rives du beau lac de Tibériade. Après avoir donné le jour à trois apôtres, elle fut un jour maudite par Jésus, à cause de l'incrédulité de ses habitants¹; elle n'est plus aujourd'hui qu'une masse de ruines, et, même après les recherches des palestiniologues les plus savants, on est incapable de déterminer son emplacement d'une manière certaine. La contrée était remarquable par sa beauté², très riche et très peuplée. L'enfance et la jeunesse de Simon se passèrent donc en face d'un horizon bien capable d'impressionner une âme ouverte et enthousiaste comme la sienne. Il semble avoir quitté plus tard Bethsaïda, car, d'après plusieurs passages des évangiles, vers l'époque de son appel à l'apostolat, il possédait, ou du moins il habitait, à Capharnaüm, une maison que Jésus honora de sa présence.

Pierre s'était marié avant de devenir le disciple du Sauveur : bientôt, en effet, nous verrons sa belle-mère guérie miraculeusement par Jésus. Sa femme aurait porté, d'après Clément d'Alexandrie, le nom de Perpétue; selon d'autres, celui de Concordia. Saint Jérôme³ suppose qu'elle était déjà morte, lorsque Notre Seigneur attacha Pierre à sa personne; au contraire, Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée⁴ signalent une tradition fort ancienne, qui la fait mourir martyre à Rome, beaucoup plus tard. Tandis qu'on la conduisait au lieu du supplice, saint Pierre l'aurait

1. Saint Matthieu, XI, 21.

2. Pour en mieux marquer la splendeur, les rabbins prêtaient à Dieu ce langage : « J'ai créé sept mers; mais je ne m'en suis choisi qu'une seule, celle de Génésareth. »

3. *Adv. Jovin.*, I, 26.

4. *Hist. eccl.*, III, 30.

encouragée, en lui disant : « Souviens-toi du Seigneur¹. »

Clément d'Alexandrie nous apprend encore² que Simon aurait eu plusieurs enfants. Saint Jérôme ajoute que, suivant un document ancien, c'étaient un fils et une fille. De nombreuses légendes se sont formées de bonne heure au sujet de cette dernière, à laquelle on a donné le nom de Pétronille³. Mais, ainsi qu'on le reconnaît généralement aujourd'hui, c'est par suite d'une confusion que sainte Pétronille a été regardée autrefois comme la fille de saint Pierre. Les historiens ont démontré que Pétronille appartenait à la famille impériale des Flaviens; elle fut enterrée pour ce motif dans le cimetière de Domitilla.

Simon exerçait sur le lac de Tibériade le rude métier de pêcheur, et possédait un bateau qui lui appartenait en propre⁴. Les pêcheurs de la mer de Galilée formaient alors une classe très nombreuse, et il se faisait un commerce considérable de poisson, non seulement dans les villes riveraines, mais dans toute la Palestine. On a supposé parfois que, si l'apôtre saint Jean était connu du grand prêtre Caïphe⁵, c'est parce qu'il lui aurait fourni le produit de sa pêche. Les eaux du lac étaient réputées si poissonneuses que

1. Si l'on prend à la lettre le mot de saint Paul, I^{re} ép. aux Cor., ix, 5 : « N'avons-nous pas le droit (Barnabé et moi) de mener avec nous une femme-sœur, comme font les autres apôtres... et Céphas? » Pierre se serait fait accompagner, durant ses voyages apostoliques, par sa femme, traitée comme une sœur.

2. *Strom.*, III, 6.

3. Voir saint Augustin, *contr. Adamant.*, 17; F.-X. Kraus, *Real-Encyklopædie der christl. Alterthümer*, t. I, p. 607.

4. Saint Luc, v, 3, etc.

5. Saint Jean, xviii, 15.

Dieu, toujours au dire des rabbins, lorsqu'il partagea la terre de Chanaan entre les douze tribus, accorda à tous les Israélites sans exception le droit d'y pêcher, sachant bien qu'elles ne couraient aucun risque d'être dépeuplées. De nos jours encore, le poisson y est très abondant; on en rencontre çà et là des bancs entiers, qui forment des masses noires, longues de plusieurs centaines de mètres. La profession de pêcheur était donc assez rémunératrice. D'ailleurs, rien n'autorise à supposer que Pierre ait été pauvre dans le sens strict de l'expression; bien plus, nous apprendrons un jour de sa propre bouche qu'il avait conscience d'avoir abandonné, pour suivre le Christ, des biens qui n'étaient pas sans quelque valeur¹. Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, paraissent avoir été ses associés commerciaux et ceux de son frère André².

Suivant une observation très juste, « ceux qui ont appris à endurer de pénibles travaux, et à s'exposer à toutes sortes de périls, sont mieux préparés pour devenir les compagnons et les disciples de Jésus ». Il est certain que les fatigues, les privations et les dangers d'une existence passée en grande partie sur les flots de ce lac, très sujet aux tempêtes violentes, et aussi la longueur des veillées nocturnes, étaient bien propres à accroître l'énergie et la persévérance qui étaient des traits naturels du caractère de saint Pierre. C'est là aussi qu'il développa son tempérament pratique et actif.

Nous sommes livrés à de simples conjectures au sujet de son éducation. Nous lisons cependant au livre des Actes, iv, 13, que les membres du sanhé-

1. Saint Marc, x, 28.

2. Cela résulte du texte grec de saint Luc, v, 10.

drin le regardaient dédaigneusement, lui et son ami saint Jean, comme « des illettrés et des hommes du peuple », c'est-à-dire, au point de vue juif, comme des hommes qui n'avaient pas fréquenté les écoles rabbiniques, et comme des gens ordinaires, par opposition aux personnes instruites, influentes, telles qu'étaient les scribes et les docteurs. Il faut voir avec quel mépris ces derniers parlent, dans le Talmud, du *'am há'áretz*, ou « peuple de la terre » !

Mais, bien que Simon n'ait pas suivi, comme Saul, les cours des rabbins, et qu'il ne lui ait pas été donné de « s'asseoir aux pieds de Gamaliel », il ne faudrait pas conclure de là qu'il n'était qu'un simple paysan, dénué de toute instruction et de toute culture intellectuelle. Nous savons, en effet, que dès l'époque de la domination des princes asmonéens¹, les pharisiens, alors au pouvoir, avaient insisté pour que chaque communauté juive de la Palestine fondât une école, dont elle paierait les frais. C'est probablement à cette même date que remontent les axiomes suivants, cités par le Talmud : « Une ville qui n'a pas d'écoles ni d'écoliers devrait être détruite », « L'instituteur et les écoliers forment le plus bel ornement de l'humanité. » L'historien juif Josèphe écrivait aussi, vers la fin du premier siècle de notre ère : « Notre soin principal est celui-ci : faire élever nos enfants. »

La vie de saint Pierre montrera que son intelligence était peu commune, et que ses manières, quoique parfois un peu brusques, ne manquaient ni de délicatesse ni de noblesse.

1. Les descendants immédiats des Macchabées, à partir de Jean Hyrcan (135 av. J.-C.).

Sa formation religieuse avait été celle de tous les bons Israélites d'alors. Elle avait eu lieu sous la double influence de la famille et de la synagogue. Ses relations avec le précurseur de Jésus dénotent en lui une piété extraordinaire. Il est visible aussi, par ses discours et par ses deux épîtres, qu'il avait une connaissance assez approfondie des livres de l'Ancien Testament, en particulier des prophètes et des psaumes. C'est habituellement d'après la traduction grecque des Septante qu'il les cite : preuve qu'il l'avait eue souvent entre les mains. En effet, bien que sa langue maternelle fût l'araméen du nord de la Palestine, sorte de patois hébreu et syriaque¹, de très bonne heure il comprit, et il parla au moins d'une manière rudimentaire, l'idiome grec-hellénistique qui, sur les bords du lac de Tibériade, était connu de la plupart des habitants. La population de ce district était très mélangée, et c'est ce grec imparfait qui servait de moyen de communication : les anciens auteurs sont formels sur ce point. Il n'est pas sans intérêt de noter que le frère de Pierre, André, et son compatriote Philippe avaient des noms grecs ; ce fait démontre jusqu'à l'évidence, indépendamment des autres preuves, que le grec avait alors droit de cité en Galilée. C'est dans cette langue que saint Pierre composa ses épîtres, dont le style est assez correct. Il est vrai qu'il put se faire aider par saint Marc, son « interprète », comme le nomment plusieurs Pères.

Disons enfin, à propos de l'éducation de Simon, que le milieu dans lequel s'écoula la première moitié de sa vie dut exercer sur lui une influence réelle. A

1. Saint Matth., xxvi, 73 ; saint Marc, v, 41, etc.

Bethsaïda, à Capharnaüm et dans toute la région, il voyait et entendait chaque jour des gens originaires de vingt contrées diverses. Il put acquérir ainsi une connaissance des hommes et une largeur d'esprit qui lui rendirent de grands services pendant ses lointaines missions.

CHAPITRE II

PIERRE AUPRÈS DE JÉSUS EN QUALITÉ DE DISCIPLE DÉFINITIF

I. Période de transition.

Pour saint Pierre nous devons distinguer, d'après les renseignements très précis des évangélistes, trois appels successifs du Sauveur. Le premier, dont nous avons emprunté le récit à saint Jean, était seulement préliminaire. Il inaugure, entre Jésus et Pierre, de simples relations d'amitié. Le second appel sera définitif; il fera de Simon le disciple de Notre Seigneur dans le sens strict. Le troisième sera un appel supérieur, l'appel à l'apostolat proprement dit. Même après ce dernier appel, Jésus tiendra encore en réserve pour ce privilégié une distinction suprême, puisqu'il fera de lui le chef du collège apostolique.

Après l'appel préliminaire, le Sauveur garda auprès de lui, pendant quelques semaines, ses premiers adhérents. C'est aussi au quatrième évangile que nous devons, sur cette période, de précieux renseignements, qui peuvent se résumer dans ces quelques faits¹ : les noces de Cana, où, témoins du premier miracle de leur Maître, « ils crurent en lui »

1. Saint Jean, chap. II-IV.

de plus en plus; un rapide passage à Capharnaüm; un voyage à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque; puis, après la fête, un séjour prolongé dans la province de Judée; enfin, le retour en Galilée, par la route qui traversait la Samarie. Rien de spécial à Pierre en tout cela; l'historien sacré le laisse dans l'ombre, comme les autres disciples, et ne mentionne même pas son nom.

De retour en Galilée, le petit groupe se dispersa pour un temps. Simon reprit donc ses filets, avec André; mais il y avait quelque chose de changé dans la partie la plus intime de son être. Que de fois les paroles et les actions de celui qu'il regardait dès lors comme le Messie durent revenir à sa mémoire! Mais il se souvenait surtout de la promesse mystérieuse, « Tu seras appelé Pierre », dont il ne pouvait pas soupçonner encore la profonde signification.

II. *Pierre devient le disciple de Jésus.*

C'est aussi en des circonstances très remarquables, exposées de concert par les trois premiers évangélistes¹, qu'eut lieu cet appel décisif. Nous supposons, avec la plupart des commentateurs, que les trois récits se rapportent à un seul et même fait, quoiqu'ils diffèrent pour plusieurs détails. La ressemblance générale est trop grande pour que nous puissions admettre, avec d'autres interprètes, qu'il y aurait eu, pour Simon et André, Jacques et Jean, deux appels successifs, qui se seraient suivis de très

¹ Saint Matth., IV, 18-22; saint Marc, I, 16-20; saint Luc, V, 1-11.

près, et dont le premier serait raconté par saint Matthieu et par saint Marc, le second par saint Luc. Ce dernier est plus complet : cela explique suffisamment les divergences et les traits nouveaux de son récit. Saint Matthieu et saint Marc ont condensé les leurs, pour aller droit au fait principal. Ce fait, commun aux trois narrations, consista en ce que Pierre fut appelé par Jésus tandis qu'il était à ses occupations de pêcheur, et aussi en ce que son rude métier lui fut présenté comme une figure, un symbole de son ministère futur.

Notre Seigneur venait d'inaugurer sa vie publique d'une manière officielle, pour ainsi dire. Reprenant pour son propre compte la prédication de Jean-Baptiste, il disait à son tour : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche¹. » Dans ces conditions nouvelles, il voulut avoir à ses côtés des compagnons stables, qui lui prêteraient leur concours pour son ministère agrandi, et qu'il formerait chaque jour, pour les préparer aux fonctions difficiles qu'il leur réservait. De nouveau, nous trouvons Simon-Pierre parmi les premiers élus.

« Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon, qui est appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient le filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs. Et il leur dit : Suivez-moi, car je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Et eux, aussitôt, laissant leurs filets, le suivirent². »

Une scène identique eut lieu, immédiatement après, pour les deux fils de Zébédée.

Voici maintenant le récit de saint Luc, dont divers

1. Saint Matth., iv, 17.

2. Saint Matth., iv, 18-20.

traits sont des plus significatifs. Le début en est touchant, pittoresque.

« Il arriva, tandis que les foules se précipitaient sur Jésus pour entendre la parole de Dieu, qu'il était lui-même sur le bord du lac de Génésareth. Et il vit deux barques arrêtées au bord du lac ; les pêcheurs étaient descendus et lavaient leurs filets. Montant dans l'une de ces barques, qui appartenait à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre ; et s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la barque. »

Notons-le bien, le bateau de Jacques et de Jean était également près du rivage ; mais c'est la barque de Pierre qui est choisie. Ce fait avait une signification symbolique d'une haute gravité, comme la suite du récit, et surtout la suite de l'histoire de Simon, le manifesteront de plus en plus.

« Lorsqu'il eut cessé de parler, Jésus dit à Simon : Pousse au large, et jette tes filets pour pêcher. Simon répondant, lui dit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur votre parole, je jeterai le filet. Lorsqu'ils l'eurent fait, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait. Et ils firent signe à leurs associés, qui étaient dans l'autre barque, de venir les aider. Ils vinrent, et ils remplirent les deux barques, au point qu'elles étaient presque submergées. Quand Simon-Pierre vit cela, il tomba aux pieds de Jésus, en disant : Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pêcheur. Car l'épouvante l'avait saisi, et aussi tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la pêche des poissons qu'ils avaient faite ; et de même Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. »

Voilà bien Pierre, avec sa nature ardente, généreuse, prime-sautière, que nous apprendrons, à cha-

que épisode de sa vie, à mieux connaître, et aussi à aimer davantage. Il est prompt à proposer la difficulté, à faire remarquer le peu de chance que présentait l'entreprise recommandée par Jésus ; mais il n'est pas moins prompt à obéir. Puis, bien qu'il connût déjà assez intimement Notre Seigneur, et qu'il eût vu de près les grands prodiges opérés par lui à Cana, à Jérusalem et ailleurs¹, ce nouveau miracle, qui se rattachait à son propre métier de pêcheur et dont il pouvait mieux mesurer l'étendue, l'émut profondément. Plus que jamais, en face de celui dont la toute-puissance et la parfaite sainteté venaient de jeter un tel éclat, il eut conscience de son indignité : « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. »

Jésus le rassura doucement : « Ne crains point ; désormais, ce sont des hommes que tu prendras » ; ou mieux encore, d'après toute la force du texte grec : « Ce sont des hommes que tu prendras vivants. » Ce qui faisait dire à saint Jean Chrysostome² : « Nouvelle méthode de pêche, assurément ; car les pêcheurs tirent les poissons de l'eau pour leur donner la mort ; mais nous, nous lançons nos filets dans l'eau, et tous ceux que nous prenons sont vivifiés. »

Saint Matthieu cite, nous l'avons vu, — et de même saint Marc, — l'expression plus concise et non moins caractéristique : « Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » C'est, comme pour le nom de Céphas, un jeu de mots à la façon orientale. De même que le Dieu d'Israël avait autrefois transformé le berger David en un pasteur d'hommes et de peuples³,

1. Saint Jean, II, et I suiv., 23 ; IV, 46 et suiv.

2. *Homil. in Matth.*, IV, 19.

3. Psaume LXXVII, 70-72.

ainsi le Christ rattache la vie nouvelle de Simon à l'ancienne, mais en élevant son rôle à une hauteur si sublime, qu'il n'aurait jamais pu, de lui-même, songer à un tel avenir. Comme on l'a dit, « la pêche miraculeuse du lac de Génésareth étonna Simon; mais Pierre ne s'étonnera plus, à Jérusalem, lorsque trois mille âmes seront déposées à ses pieds... Le monde entier devait entrer dans les filets de Pierre, comme les poissons dans ceux de Simon. »

Jésus avait dit aux quatre pêcheurs du lac : « Suivez-moi. » Ils obéissent, Pierre à leur tête, avec une promptitude et une générosité qui sont, après dix-neuf siècles, encore dramatisées dans les récits sacrés : « Et ayant ramené les barques à terre, ils quittèrent tout, et le suivirent¹. » Abraham, le père des croyants, avait obéi sans retard à l'appel du Seigneur, « ne sachant où il irait² » ; Pierre fit de même, avec une confiance sans bornes, qui ne se démentit jamais.

Une dernière observation à propos de cette vocation remarquable. Chacun l'a vu, la narration si vivante de saint Luc met, d'un bout à l'autre, en un saisissant relief la personnalité de Simon. Non seulement c'est sa barque qui est choisie par Jésus, mais c'est lui qui préside aux opérations nécessitées par la pêche ; c'est lui qui parle au nom de tous ; c'est à lui seul que le Sauveur s'adresse. Ce phénomène se renouvellera fréquemment : toujours les évangélistes attribuent la première place à saint Pierre, parce qu'il la possédait en réalité.

1. Saint Luc, v, 11.

2. Épître aux Hébreux, xi, 8.

III. *Les premiers épisodes de la vie de Pierre auprès de Jésus.*

A partir de son appel définitif, Simon-Pierre vécut habituellement dans la compagnie de Notre Seigneur, recevant de lui, avec les autres disciples, l'éducation dont il avait besoin pour son ministère futur. « Chaque parole qu'il entendit prononcer par le Christ, chacune des actions qu'il lui vit accomplir, chaque expression de cette physionomie sacrée eut une part spéciale pour le former. »

Ceux que Jésus groupait autour de lui étaient, en général, remarquables à bien des points de vue, et extrêmement attachés à sa personne divine. Néanmoins — il s'en est plaint lui-même¹ — sa tâche d'éducateur mit plus d'une fois à l'épreuve sa patience et sa bonté ineffables, même en ce qui regarde saint Pierre. Mais peu à peu l'œuvre divine s'opérera en Simon, dans les autres apôtres, et, le moment venu, ils seront — à part le traître — des instruments parfaits entre les mains du Sauveur.

Vers cette époque, Jésus donna successivement trois missions dans les divers districts de la Galilée : d'abord dans la région montagneuse, puis sur les rives du lac de Tibériade, enfin dans les villes principales. Parmi les épisodes assez nombreux de cette période, nous n'avons à signaler ici que ceux où Pierre est cité nommément.

Nous sommes redevables au second évangile, par conséquent à l'évangile de saint Pierre lui-même,

1. **Saint Matth.**, XIV, 31; XVI, 9, 23; XVII, 16, etc.

comme le nommait la tradition¹, du récit très détaillé d'une journée entière de Jésus presque au début de sa vie publique². Simon y est mentionné plusieurs fois. En effet, c'est dans sa maison de Capharnaüm que le divin Maître passa toute l'après-midi de ce sabbat mémorable, après avoir assisté, le matin, au service religieux de la synagogue; c'est sa belle-mère qui fut, la première, guérie miraculeusement par le Sauveur avec d'autres nombreux malades. Le lendemain, comme Jésus était sorti avant l'aube, pour aller prier dans un lieu retiré, et aussi pour échapper aux ovations de la foule enthousiasmée, c'est Pierre qui, en tête du petit groupe des disciples, sut le trouver dans sa retraite. L'expression employée par saint Marc à propos de ce dernier trait est significative : « Simon et ceux qui étaient avec lui. » Il est évident que l'évangéliste accorde ici à Pierre la prééminence sur tous les autres : c'est la primauté par anticipation.

Les recherches actives de Simon pour retrouver son Maître révèlent aussi, tout ensemble, l'ardeur de son tempérament et son vif amour pour Jésus. Le texte grec emploie une locution d'une énergie particulière, pour marquer le zèle avec lequel il courut dans toutes les directions : à la lettre, « il poursuivit ». Mais en quels termes délicats et discrets le disciple exprima le désir de la foule anxieuse ! « Ils vous cherchent tous », s'écria-t-il. Toutefois, à cette occasion, Jésus voulut apprendre à ses disciples comment il fallait se soustraire à une vaine popularité. En outre, d'autres cités, d'autres bourgades

1. Voir les pages 143 et suiv.

2. Saint Marc, I, 21-38.

avaient besoin de sa visite, et il ne croyait pas avoir le droit de restreindre à Capharnaüm le bienfait de sa présence, de ses miracles et de sa prédication. Il s'en alla donc, suivi de ses quatre premiers adhérents, et bientôt de plusieurs autres disciples, évangéliser la Galilée entière, tout en s'occupant de la formation morale de Pierre et de ses autres futurs apôtres.

CHAPITRE III

PIERRE APÔTRE DU CHRIST

I. *L'élection solennelle.*

C'est vraisemblablement la montagne appelée aujourd'hui en arabe Kouroûn-Hattîn, ou les Cornes d'Hattîn, qui fut témoin du choix des douze apôtres. Elle est située à mi-chemin entre le Thabor et Capharnaüm, à peu près en face de Tibériade, et seulement à trois heures du lac de Génésareth. Seule, parmi toutes les hauteurs qui l'avoisinent sur la rive occidentale du lac, elle mérite le titre de montagne par excellence — « la montagne » — que lui donne le texte grec des évangiles, tant elle se distingue des autres par sa forme particulière et par son élévation plus considérable. Supposons, à l'extrémité orientale du plateau galiléen, une grande plaine ondulée, interrompue tout à coup par une longue arête ; supposons encore, au bout de cette arête, une colline carrée, en forme de selle, terminée de deux côtés par des pointes ou des « cornes » aiguës : nous avons le Kouroûn-Hattîn. Vu de l'ouest, ce monticule ne dépasse guère que de dix ou douze mètres le plateau qui lui sert de base ; mais, au nord-est, il s'élève à cent cinquante mètres environ au-dessus de la petite plaine où est bâti le village d'Hattîn ; par conséquent, beaucoup au-

dessus du lac. Chaque corne a en outre à peu près dix mètres de haut. Du sommet, on jouit d'une admirable perspective¹.

Le choix des Douze fut un des actes les plus importants de la vie du Sauveur. Saint Marc et saint Luc en font ressortir la gravité par les formules majestueuses qui servent d'introduction à leurs récits.

« Étant monté sur la montagne, Jésus appela à lui ceux que lui-même voulut, et ils vinrent auprès de lui. Et il en établit douze, pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher. Et il leur donna le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons. C'étaient : Simon, auquel il donna le nom de Pierre ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques, qu'il nomma Boanergès, c'est-à-dire, fils du tonnerre ; André, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, Thaddée. Simon-le-Cananéen, et Judas Iscariote, qui le trahit. »

Ainsi s'exprime saint Marc². Saint Luc écrit de son côté³ :

« Or, il arriva qu'en ces jours-là, Jésus s'en alla vers la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu. Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples ; et il en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres : Simon, auquel il donna le surnom de Pierre, et André son frère, Jacques et Jean... »

Dans ces narrations simples et grandes, quelques traits s'imposent plus particulièrement à l'attention. « Il appela à lui ceux que lui-même voulut » : ces mots dénotent, de la part de Notre Seigneur, un choix

1. Stanley, *Sinai and Palestine*, p. 368.

2. III, 13-19.

3. VI, 12 et suiv.

tout à fait libre, quoique basé sur le plan éternel de Dieu, son Père. « Et ils vinrent à lui » : le cercle intime des douze apôtres est maintenant constitué d'une manière définitive; les vocations antérieures dont les membres du collège apostolique avaient été l'objet, n'étaient que des degrés préliminaires et préparatoires. « Il passa toute la nuit à prier Dieu » : sans doute, afin d'obtenir à ceux qu'il allait élire, la grâce d'être dignes toujours de leur appel sublime.

Il existe, dans les écrits du Nouveau Testament, quatre listes des apôtres¹. Il est frappant de constater que, dans toutes, saint Pierre obtient le premier rang, quoique ses collègues ne soient pas toujours énumérés dans un ordre identique; à part Judas, qui est invariablement nommé le dernier. Saint Matthieu appuie sur ce fait avec une insistance particulière, car, après avoir commencé son énumération en disant : « Voici les noms des douze apôtres : le premier, Simon, qui est appelé Pierre », il cesse brusquement de citer d'autres numéros d'ordre, et continue sa liste en ces termes : « Et André, son frère; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère... », etc. Comme l'affirment, à bon droit, non seulement les Pères et, à leur suite, les exégètes ou les théologiens catholiques, mais aussi un certain nombre de commentateurs protestants, ce trait, *Primus Petrus*, est, à n'en pas douter, l'indice d'une priorité très réelle de saint Pierre sur les autres apôtres, une marque évidente de la primauté d'honneur et de juridiction que le Sauveur lui confèrera bientôt dans un langage d'une saisissante clarté.

1. Saint Matth., x, 2-4; saint Marc, iii, 16-19; saint Luc, vi, 14-16; Actes des apôtres, i, 13.

Du reste, ce n'est pas uniquement en cet endroit qu'il occupe le premier rang parmi les Douze; l'histoire évangélique lui assigne presque à chaque page une situation prééminente. Tantôt il parle au nom de tous les autres¹; tantôt il répond lorsque les apôtres sont interpellés en commun par leur Maître²; parfois Jésus s'adresse à lui spécialement, comme à celui qui est le personnage principal, même parmi les disciples privilégiés³. Ces détails forment le meilleur commentaire des mots *Primus Petrus*.

II. Depuis l'appel de Pierre à l'apostolat jusqu'à sa glorieuse confession.

Simon vient de grandir singulièrement en dignité, en attendant qu'il soit élevé plus haut encore. Durant les quelques mois qui s'écoulèrent entre son appel à l'apostolat et le moment où il devint le chef incontesté du collège des Douze, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, les évangélistes ne signalent qu'un petit nombre d'incidents auxquels il prit une part personnelle. Ces quelques traits sont des preuves caractéristiques de son amour généreux pour Notre Seigneur, de sa confiance croissante en lui, comme aussi de l'affectueuse liberté qu'il se permettait dans ses relations quotidiennes avec lui.

Le jour où le Sauveur allait chez Jaïre, pour rendre la vie à sa jeune enfant qui venait d'expirer, « une grande foule le suivait et le pressait⁴ ». Les récits sacrés nous apprennent comment une humble femme,

1. Saint Matth., xix, 27; saint Luc, xii, 41, etc.

2. Saint Matth., xvi, 16, etc.

3. Saint Matth., xxvi, 40; saint Luc, xxii, 31, etc.

4. Saint Marc, v, 24.

malade depuis de longues années, profita de cette circonstance pour arracher, en quelque sorte, sa guérison au divin thaumaturge. Mais « Jésus dit : Qui est-ce qui m'a touché? Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui répondirent : Maître, les foules vous pressent et vous accablent, et vous dites : Qui m'a touché?¹ » Nous devons à l'auteur du troisième évangile la mention spéciale de Pierre en cette occasion. Notons de nouveau, cette fois dans la narration de saint Luc, la formule « Pierre et ceux qui étaient avec lui », qui le distingue comme étant le premier de tous à l'époque où l'évangéliste composait sa rédaction.

Immédiatement après cet épisode, Simon fut témoin, avec Jacques et Jean, ces deux autres favoris de Jésus, de la résurrection de la fille de Jaïre². C'est grâce à lui que la narration de ce grand prodige est plus vivante dans le second évangile que partout ailleurs; instruit par lui, saint Marc a même pu reproduire la parole principale du Sauveur sous sa forme originale : *Talitha, koumi*; « Jeune fille, lève-toi³. »

Un certain temps se passe. A la suite de la première multiplication des pains, le peuple avait été tellement impressionné, qu'il voulait proclamer Jésus son Messie et son roi, et le conduire en triomphe à Jérusalem, pour le couronner et l'installer sur le trône⁴. Notre Seigneur refusa énergiquement de se prêter à la réalisation de désirs tout humains. Bien plus, voulant soustraire à l'influence de la foule ses

1. Saint Luc, VIII, 45.

2. Saint Marc, v, 37; saint Luc, VIII, 51.

3. Saint Marc, v, 41.

4. Saint Jean, VI, 14-15.

apôtres, encore trop imbus des mêmes préjugés vulgaires, il leur ordonna de s'embarquer sans délai, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Il les rejoignit, en effet, mais d'une façon toute prodigieuse. En pleine nuit, ils le virent, non sans effroi, s'approcher d'eux en marchant sur les flots du lac, qu'agitait alors un vent très violent. Ici se place un incident émouvant, dont Pierre fut le héros; saint Matthieu¹ est seul à le raconter.

« Pierre, prenant la parole, dit : Seigneur, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux. Jésus lui dit : Viens. Et Pierre, descendant de la barque, marchait sur l'eau pour aller à Jésus. Mais voyant la violence du vent, il eut peur; et comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. Et aussitôt Jésus, étendant la main, le saisit, et lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté? Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent cessa. »

Simon nous apparaît bien, dans ce petit drame, avec son caractère particulier, si facile à reconnaître, prompt, enthousiaste, courageux, puis se laissant troubler et abattre par l'obstacle. Les autres apôtres ne sont pas encore revenus de la frayeur causée par ce qu'ils avaient tous regardé comme un fantôme, que déjà Pierre a pris la parole : « Seigneur, si c'est vous... » Dans sa requête extraordinaire, divers commentateurs ont voulu voir un mouvement de présomption, qui aurait reçu son châtement immédiat. Disons plutôt, avec les Pères, que Simon fut poussé, au contraire, par une foi très vive et par un amour très ardent pour son Maître. Si sa foi faiblit en face du péril, que son affection lui avait fait ou-

blier, ce ne fut que pour un instant. D'ailleurs Jésus, en éducateur parfait, lui révéla, dans une leçon très aimablement donnée, la cause de son échec : « Pourquoi as-tu douté ? » C'était lui rappeler qu'auprès du Sauveur il n'y a rien à craindre, quelle que soit la force de la tempête, pourvu qu'on ne cesse point de se confier en lui.

Mais voici, raconté par saint Jean¹, un trait qui nous montre notre héros sous un plus beau jour. Quelques heures seulement après le fait qui précède, Jésus prononçait dans la synagogue de Capharnaüm l'un de ses discours les plus célèbres, celui où il promet d'instituer la divine Eucharistie et où il dévoile les fruits merveilleux de ce sacrement d'amour. Hélas ! il l'acheva sous l'impression d'une profonde tristesse, car un grand nombre de ses disciples se scandalisèrent de ses paroles, qu'ils interprétaient dans un sens charnel et grossier. Ils se figuraient que Jésus leur ferait manger des morceaux sanglants de sa chair. Plusieurs en vinrent même jusqu'à se séparer ouvertement de lui, consommant ainsi jusqu'au bout leur incrédulité. Au moment où se produisait cette honteuse défection, Notre Seigneur, se tournant vers les Douze, leur demanda, visiblement ému dans sa nature humaine : « Et vous, est-ce que vous voulez aussi vous en aller ? » Parmi eux, comme parmi les autres disciples, il tenait à provoquer la crise de la foi. Si cette crise écartait les indignes, elle aurait l'avantage d'affermir les bons et de les rendre stables à jamais. En effet, comme l'ajoute saint Jean, elle sépara Judas du Sauveur, quoique seulement, alors, d'une manière latente.

1. VI, 22 et suiv., 60-72.

La déclaration que demandait Jésus ne se fit point attendre. En son propre nom et en celui de ses frères dans l'apostolat, Simon-Pierre répondit aussitôt, avec toute la vigueur de sa conviction et tout l'entrain de son dévouement : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Et nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Il est possible, d'après plusieurs anciens manuscrits qui font autorité, que la leçon primitive des derniers mots de Pierre ait été : « Nous avons cru ... que vous êtes le Christ, le Saint de Dieu » ; c'est-à-dire, celui qui a été consacré et mis à part, en tant que Messie, pour accomplir l'œuvre de Dieu. Mais, quand même il faudrait accepter cette variante, — qui n'est nullement certaine, — nous entendrons bientôt saint Pierre, dans une autre profession de foi, dont celle-ci est le digne prélude, affirmer hautement la divinité de Jésus-Christ. Ici, non content de certifier que lui et les autres apôtres adhéraient de toutes leurs forces à leur Maître, il indique trois puissants motifs de cette adhésion étroite et immuable. A qui iraient-ils, s'ils se séparaient de lui ? Lui seul était capable de les satisfaire pleinement. En effet, ils trouvaient en lui l'assouvissement intégral de leurs désirs intellectuels et moraux, puisqu'il possédait en propre la doctrine qui peut procurer la vie éternelle. Enfin, Jésus était à leurs yeux le vrai Messie, le Saint par excellence. Comme Pierre avait bien compris, bien goûté les enseignements de son Maître et la réalité de sa nature supérieure ! Son langage a une majesté et une solennité extraordinaires, qui correspondent à la vivacité de sa persuasion.

Peu de jours après, les pharisiens et les docteurs

de la loi se plainquirent à Jésus de ce que ses apôtres n'obéissaient pas toujours aux prescriptions traditionnelles, qui ordonnaient à tout Juif fervent de se laver les mains avant les repas¹. Le Sauveur, attaquant à son tour les accusateurs, adressa de sévères reproches à ces hypocrites, dont la piété était tout extérieure, et qui attachaient plus d'importance à la propreté des mains qu'à la pureté de l'âme. Puis il dit à la foule qui l'entourait alors : « Écoutez et comprenez. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme². »

D'après les scribes et les pharisiens, en ne se lavant pas les mains avant les repas, on risquait de rendre les mets légalement impurs et de contracter une souillure extérieure. Jésus rappelle qu'il existe un genre de profanation beaucoup plus à redouter : la profanation morale, dont on ne s'inquiétait malheureusement pas assez. Toutefois, sa réflexion parut obscure aux apôtres ; aussi, lorsqu'ils furent rentrés avec lui dans la maison qui leur servait alors d'asile, Pierre, se faisant leur organe selon sa coutume, le pria-t-il de leur en donner l'explication : « Interprétez-nous cette parabole³. » Jésus, cette fois en un langage d'une grande clarté, leur fournit le commentaire qu'ils souhaitaient.

1. Un traité entier du Talmud est consacré aux ablutions des mains. On y est exhorté, entre autres choses, à ne pas ménager le liquide, car « celui qui emploie beaucoup d'eau pour se laver les mains obtiendra beaucoup de richesses en ce monde ».

2. Saint Matth., xv, 1 et suiv. ; saint Marc, vii, 1 et suiv.

3. C'est saint Matthieu qui nous apprend que la question fut posée par saint Pierre.

CHAPITRE IV

LA PROFESSION DE FOI DE SIMON-PIERRE ET SA MAGNIFIQUE RÉCOMPENSE

Nous sommes arrivés, pour Pierre et pour Jésus lui-même, à un point culminant de l'histoire évangélique. De graves événements vont se multiplier dans l'intervalle de quelques jours : en premier lieu, la confession enflammée de Pierre, avec les sublimes promesses qu'il reçut en échange ; puis, la première annonce de la passion du Christ en termes nets et ouverts ; enfin, l'éclatant miracle de la Transfiguration. Dans chacun de ces faits, Pierre aura une part importante, parfois même prépondérante.

Le premier de ces épisodes, capital dans l'histoire de notre héros et dans celle de l'Eglise, est brièvement esquissé par saint Marc¹ et par saint Luc² ; mais saint Matthieu en donne une relation plus circonstanciée³, et c'est lui qui sera notre guide principal. En abordant l'étude de ce fait glorieux, les commentateurs de l'évangile — même les commentateurs protestants, même les commentateurs rationalistes — déclarent à l'envi qu'il contient des paroles et des actes de la plus haute conséquence ;

1. VIII, 27-29.

2. IX, 18-20.

3. XVI, 13-19.

mais il prend évidemment, pour l'interprète catholique, des proportions plus considérables encore, puisqu'il nous fait assister à l'origine de la papauté.

Admirons et adorons la conduite du Sauveur, et la gradation parfaite qu'il a mise dans son œuvre. Après avoir cherché et commencé à grouper les brebis dispersées, il a constitué des pasteurs chargés de les guider et de les nourrir. Mais il faut aussi, pour le remplacer lui-même, lorsqu'il sera remonté au ciel près de son Père, un chef suprême du bercail; et c'est ce chef qu'il va maintenant établir. Nous le verrons donc accomplir une démarche décisive pour la fondation et la perpétuité de son Église, puisque le successeur, le représentant visible qu'il se choisira ne sera pas élu seulement pour quelques années, mais pour la durée entière du monde actuel.

Nous étudierons d'abord ce qui précéda immédiatement cette élection, c'est-à-dire, ce qu'on nomme, depuis les temps anciens, la « confession » ou la profession de foi de saint Pierre.

I. Ce qu'était Jésus, d'après la foi de Pierre.

Saint Matthieu et saint Marc nous font connaître le théâtre de l'événement incomparable auquel nous allons assister. Jésus, accompagné des Douze, était alors dans la Galilée septentrionale, au sud du mont Hermon et aux environs d'une ville antique, appelée autrefois Panium ou Panéas, en l'honneur du dieu Pan, qui avait eu là un sanctuaire fameux, et nommée depuis quelque temps Césarée de Philippe, parce que le tétrarque Philippe, fils d'Hérode le Grand, l'avait naguère agrandie, embellie et dédiée

à César Tibère, l'empereur actuel. Ce surnom la distinguait d'une autre Césarée, située au sud du Carmel, sur les bords de la Méditerranée, et connue sous la désignation de Césarée de Palestine, ou de Straton. Son emplacement est « unique, combinant à un rare degré les éléments de la grandeur et de la beauté. La ville reposait à la base méridionale du puissant Hermon, qui s'élève majestueusement à une hauteur de sept à huit mille pieds¹. Les eaux abondantes de la source du Jourdain répandent tout autour une fertilité luxuriante; c'est une gracieuse succession de taillis, de pelouses et de champs cultivés². » De cette brillante cité, il ne reste aujourd'hui que des ruines, et un petit village appelé Banias, l'ancienne dénomination ayant reparu.

Jésus approchait de la ville, lorsque tout à coup, le long du chemin³, à la suite d'une de ces prières solitaires qui précédèrent plusieurs des principaux événements de sa vie⁴, il adressa aux apôtres une question qui nous paraît tout d'abord surprenante : « Que disent les hommes concernant le Fils de l'homme ? » A la lettre, dans le texte grec : « Que disent les hommes qu'est le Fils de l'homme ? » Ce qui revient à cette autre phrase : Qu'est le Fils de l'homme, au jugement des hommes ? Il y a ici une antithèse voulue entre les hommes et le Fils de l'homme, c'est-à-dire, le Messie.

Le Sauveur connaissait mieux que personne les pensées et les assertions du peuple à son égard. Sa question n'est donc pas posée directement pour elle-

1. En chiffres exacts, 2860 mètres.

2. Robinson, *Palæstina*, t. III, p. 614.

3. Saint Marc, VIII, 27.

4. Saint Luc, IX, 18.

même; elle est destinée, nous le verrons, à en introduire une seconde, d'une portée beaucoup plus grande.

Les relations personnelles des apôtres avec les multitudes qui accouraient chaque jour auprès de Jésus leur avaient permis de connaître à fond les dispositions et les jugements populaires par rapport à leur Maître. Aussi leur réponse est-elle empreinte d'une exactitude parfaite : « Les uns disent qu'il est Jean-Baptiste; d'autres, Élie; d'autres, Jérémie, ou l'un des anciens prophètes. » Ces quatre opinions signalées par les disciples prouvent, d'une part, que Jésus avait été l'objet de discussions nombreuses, — cela était inévitable après sa prédication et ses miracles, — et, d'autre part, qu'il jouissait d'une grande renommée auprès du peuple. On le regardait, en toute hypothèse, comme un personnage très grand et très saint. Mais ce n'était que du petit nombre qu'il recevait alors son vrai titre, le titre de Messie, puisque ce sentiment n'est pas même mentionné par les Douze. Les préjugés du vulgaire au sujet du Libérateur promis et les calomnies des pharisiens avaient refroidi le premier enthousiasme des masses, qui s'étaient mises à ne plus voir en Jésus qu'un simple précurseur du Messie.

Notre Seigneur reprend : « Mais vous, qui dites-vous que je suis? » A ses disciples privilégiés, qui vivaient avec lui depuis de longs mois, qui avaient contemplé de près sa conduite et ses miracles, entendu ses instructions et ses révélations, il demande leur pensée intime sur sa vraie nature et sur son vrai rôle; car il attache une importance capitale à leur foi et à la confession explicite de cette foi. L'heure est, en effet, des plus solennelles et des plus graves. Le

Sauveur n'est séparé de sa passion que par quelques mois, et, avant cette crise terrible, il veut savoir s'il peut compter sur ceux qu'il a le plus aimés, sur ceux qu'il destine à continuer son œuvre. « Vous, qui dites-vous que je suis? »

« A cette question, remarque saint Jean Chrysostome¹, que fera Pierre, la bouche des apôtres? Toujours ardent, coryphée du chœur apostolique, alors que tous sont interrogés, c'est lui qui répond. Quand Jésus leur demandait le sentiment du peuple, ils ont tous parlé; maintenant qu'il désire connaître leur opinion personnelle, Pierre s'élançe en avant, prévient tous les autres et s'écrie : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Naguère, lorsque Simon-Pierre disait à Jésus : « Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu (ou, le Saint de Dieu)² », il exprimait la conviction commune du corps apostolique. En ce moment, c'est surtout sa croyance personnelle qu'il manifeste, puisque son Maître le félicitera, lui seul, d'avoir parlé en vertu d'une révélation spéciale du ciel, et n'adressera qu'à lui une glorieuse promesse. Assurément, les autres apôtres se rangèrent à sa confession; mais elle ne cessa pas, pour cela, de lui appartenir en propre.

« Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Quoique si simple, cette profession de foi est d'une vigueur saisissante, que rehausse encore, dans le texte grec, l'emploi de l'article devant tous les mots capables de le recevoir³. « Toi, le Christ, » dut dire saint Pierre dans l'idiome araméen, avec une énergie plus

1. *Homil. 59 in Matth.*

2. Voir la page 28.

3. « *Le Christ, le Fils du Dieu le vivant.* »

grande encore. Puis, pour compléter sa confession, se faisant l'écho de la voix divine qui avait retenti après le baptême du Sauveur, il ajoute : « le Fils du Dieu vivant ». Il n'est pas douteux, d'après l'interprétation naturelle, littérale, des termes employés par Simon, comme aussi d'après la tradition unanime des Pères, des commentateurs et des théologiens catholiques, que l'apôtre, en tenant ce langage, n'ait voulu désigner Jésus comme le Fils de Dieu dans un sens strict et absolu. S'il en était autrement, et si, comme le prétendent les rationalistes contemporains et ceux qui ne craignent pas de les prendre pour guides, le titre « Fils du Dieu vivant » était simplement synonyme de Christ, comment Jésus aurait-il pu dire, quelques instants après, que son disciple avait reçu du ciel même, cette révélation surnaturelle? Le fils de Jonas avait donc proclamé une vérité qu'il eût été incapable d'atteindre par ses seules forces individuelles. Or, ne savait-il pas depuis longtemps déjà, et autrement que par une lumière spéciale venue d'en haut, que Jésus était le Messie? « Loyalement interprétée, dit un récent commentateur protestant, la réponse de Pierre contient ces deux propositions : Vous êtes le Messie; vous êtes le Fils de Dieu. La seconde explique et développe la première : le Messie, tel que Simon se le représentait, n'était pas seulement un homme, mais un être surhumain, un Dieu. Jésus venait de se nommer le Fils de l'homme; Pierre lui répond : Vous êtes le Fils de l'homme, c'est-à-dire, le Messie, mais en même temps le Fils de Dieu. »

II. *Ce que sera Pierre, d'après la promesse de Jésus.*

A la profession de foi de son apôtre, Jésus répond, lui aussi, par une confession, non moins importante et non moins solennelle que celle de Pierre. Il lui adresse d'abord une noble félicitation : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce ne sont pas la chair et le sang — manière de dire : les lumières naturelles de la raison — qui t'ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » Tu es bienheureux ! C'est ici le seul endroit des évangiles où Jésus prononce une béatitude au sujet d'une personne isolée. Il est vrai que l'occasion était unique aussi.

Nous entendons ensuite la promesse proprement dite : « Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans les cieux. »

Dans les paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ, paroles non moins remarquables par leur sujet que par leur clarté, la tradition chrétienne a toujours vu, non pas je ne sais quelle dignité vague et banale conférée à saint Pierre, mais la primauté d'honneur et de juridiction, accordée directement à lui d'abord, et ensuite, d'une manière médiate, mais très réelle, à tous ceux qui devaient occuper après lui ce qu'on a si justement appelé « la chaire de Pierre ». Les docteurs et les interprètes catholiques,

dans l'antiquité, comme au moyen âge, comme de nos jours, ont excellemment commenté ce beau texte, et l'histoire de l'Église n'en a pas moins bien précisé et réalisé la signification. Parcourons-le rapidement, pour en relever les principales expressions.

Quelle force d'abord dans cet « Et moi », placé en tête de la promesse ! Moi, parlant en qualité de Christ, de Fils de Dieu. Le glorieux avenir de celui que Jésus instituait alors son vicaire et son représentant est ensuite décrit au moyen d'une quadruple métaphore.

« Tu es Pierre ». Nous l'avons vu¹, dès sa première rencontre avec le fils de Jonas, le Sauveur lui avait prédit qu'il recevrait le nom de Céphas, ou de Pierre. Il lui en confirme actuellement la possession, et il lui indique le but qu'il se proposait en l'appelant ainsi désormais : « Et sur cette pierre — c'est-à-dire, sur toi, en tant que tu es un rocher symbolique, — je bâtirai mon Église », qui sera elle-même inébranlable comme sa base mystique. Aussi la mort qui détruit tout, ou bien, d'après une autre explication, les puissances infernales, si redoutables, deviendront impuissantes contre elle.

L'Église du Christ est donc impérissable, immortelle, ainsi que son divin fondateur. Si l'ancien temple de Jérusalem, centre de la théocratie juive, était bâti sur le rocher de Moriah, l'Église se dresse, plus fièrement et plus solidement encore, sur le roc vivant qui se nomme Simon-Pierre. Les prophètes avaient prédit que le Messie lui-même serait un rocher symbolique². Jésus voulut partager ce

1. Pages 2-4.

2. En particulier Isaïe, xxviii, 16, et l'auteur du Psaume cxvii, 22. La deuxième épître de saint Pierre relève ce fait en

titre et cette qualité avec Simon, semblant lui dire, suivant la pensée de saint Léon¹ : « Je suis la pierre indestructible, la pierre angulaire, le fondement sans lequel on ne peut bâtir ; mais toi, tu deviens aussi la pierre, car par ma force tu deviens fort, et sur cette force je bâtirai mon Église. »

Les images qui suivent expliquent la première. « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » C'est en qualité d'intendant supérieur, de chef visible de ce royaume, qui ne diffère pas ici de l'Église de Jésus, que Simon recevait alors, et qu'il devait exercer bientôt ce qu'on appelle, d'après ce passage même, le pouvoir des clefs, ou l'autorité suprême et universelle. En effet, posséder en propre les clefs d'une maison, avoir le droit de s'en servir pour ouvrir ou fermer les portes selon son bon plaisir, c'est la marque évidente d'une puissance illimitée. Voilà pourquoi, dans l'Apocalypse, I, 18, il est dit de Jésus-Christ qu'il a les clefs de la mort et du séjour des morts, et plus loin, III, 7, qu'il a la clef de David, qu'il ouvre et que personne ne ferme, qu'il ferme et que personne ne peut ouvrir. Ce second texte est basé sur Isaïe, XII, 22, où nous lisons, à propos de l'installation d'un ministre supérieur de la cour royale : « Je placerai la clef de David sur son épaule ; il ouvrira, et personne ne fermera ; il fermera, et personne n'ouvrira. »

« Tout ce que tu lieras... sera lié..., et tout ce que tu délieras... sera délié... » Figure encore plus forte pour marquer un pouvoir absolu, puisque

termes intéressants (II, 4 et suiv.). Voir aussi saint Matth., XXI, 42 ; Actes, IV, 11 ; l'épître de saint Paul aux Romains, IX, 32-33.

1. *Sermo III, in annivers. assumptionis sue.*

Jésus certifie que Dieu approuvera et ratifiera dans le ciel tout ce que son vicaire fera ici-bas. « Le jugement porté par Pierre sur la terre devait faire autorité dans le ciel¹. » Il est vrai qu'un peu plus tard Jésus dira à tous les apôtres, en employant une formule identique : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel² ». Mais le pouvoir général de lier et de délier, attribué d'abord à saint Pierre en tant qu'il était le chef du collège apostolique, ne pouvait être par là même communiqué à ses frères qu'à un degré inférieur. C'est ce qu'explique fort bien Bossuet³ : « Cette parole : Tout ce que tu lieras..., dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : Tout ce que vous remettrez... Il y a donc dans la chaire de Pierre la plénitude de la puissance. » Aussi ne pouvons-nous comprendre comment, en face d'un langage si net et si précis, certains protestants peuvent dire que ces assertions de Jésus, quelque « remarquables » qu'elles soient, « n'ont pas pour but d'affirmer la primauté de Pierre ».

Résumons et concluons. Ainsi donc, le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, donnera au fils de Jonas la solidité du roc, et sur cette base, contre laquelle les efforts les plus violents de la terre et de l'enfer viendront perpétuellement se briser, il construira le magnifique édifice qui est son Église. Puis il déposera entre les mains de

1. Saint Hilaire, *In Matth.*, xvi, 19.

2. Saint Matth., xviii, 18.

3. *Discours sur l'unité de l'Église*, 1^{er} point.

Simon-Pierre, puissantes et fidèles, les clefs du royaume des cieux. Enfin, il lui remettra son blanc-seing, contresignant et approuvant d'avance tous les actes qu'il jugera nécessaires ou utiles au bon gouvernement de l'Église. Et c'est en récompense de sa foi que « Pierre est établi le rocher immobile qui soutiendra tout l'édifice chrétien ¹ ».

Il est certain de plus, comme le faisait remarquer Origène, que « le Christ a dit ces choses non seulement pour Pierre, mais aussi pour quiconque devient tel que Pierre » ; par conséquent, pour tous les pontifes qui se succèdent sur le trône du prince des apôtres. Cette déduction s'impose d'elle-même ; car, puisque l'Église du Christ doit être indestructible, impérissable, tandis que Pierre n'a pas été exempté de la mort, elle ne saurait demeurer sans un chef succédant à saint Pierre et héritant de ses pouvoirs illimités. Le fondement mystique ne peut pas plus disparaître que l'édifice bâti sur lui, ainsi que l'affirmaient officiellement naguère, à la suite de tant d'autres, les Pères du concile du Vatican ².

Quelques années après avoir reçu cette promesse, Simon-Pierre alla établir à Rome sa chaire pontificale, et c'est avec le titre d'évêque de Rome que les papes se sont succédé sur cette chaire glorieuse. Aussi, lorsqu'on visite la basilique de Saint-Pierre, et qu'on lève les yeux pour en admirer la coupole gigantesque, ce n'est pas sans une vive émotion qu'on lit, tout le long de la frise, en lettres d'or de deux mètres sur fond d'azur, ces mots d'un merveilleux à-propos, si bien réalisés depuis vingt siècles : *Tu es*

1. Saint Ambroise, *Sermo* iv.

2. Constitution *Pastor æternus*, chap. II.

*Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cælorum*¹.

Les peintres aussi ont interprété dignement, à leur manière, la confession du prince des apôtres et la promesse que Jésus lui fit en échange. Le Guide, frà Angelico, Nicolas Poussin, le Pérugin, Raphaël, ont laissé sur ce double fait des compositions pleines de grandeur.

1. Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux.

CHAPITRE V

DEPUIS LA PROMESSE DE LA PRIMAUTÉ JUSQU'À LA FIN DE LA VIE PUBLIQUE DU SAUVEUR

I. *Un reproche sévère adressé par Jésus au fils de Jonas.*

Immédiatement après l'épisode qui vient d'être raconté, l'évangile¹ place un incident où Pierre se manifeste sous un jour défavorable qui contraste avec la noblesse de sa profession de foi. L'homme naturel n'avait pas encore complètement disparu en lui.

« A partir de ce moment, dit le texte sacré², Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens, et des scribes, et des princes des prêtres, et qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. » Ce trait marque un nouveau point de départ, une nouvelle phase, dans l'enseignement du Sauveur. L'heure de sa passion approchait, et il était urgent de préparer les disciples, les apôtres surtout, à cette terrible épreuve, pour que leur foi n'en reçût pas une trop violente secousse. La

1. Saint Matth., xvi, 21-23; saint Marc, viii, 31-33.

2. Saint Matth., xvi, 21.

conduite de Pierre en face de cette révélation douloureuse ne montre que trop à quel point une telle initiation était nécessaire. Ce noble confesseur de la mission céleste et de la nature divine de Jésus, par conséquent, des vérités fondamentales du christianisme, va tout à coup se conduire en agent de Satan, selon la parole de Notre Seigneur lui-même, et il se fera le tentateur de son Maître. « Pierre, le prenant à part, commença à le réprimander, en disant : A Dieu ne plaise, Seigneur ! Cela ne vous arrivera pas. » La déclaration soudaine de Jésus avait terrifié le cœur aimant de l'apôtre, qui était encore incapable de comprendre, et c'était aussi le cas pour les autres membres du collège apostolique, que le Christ, le Fils du Dieu vivant, dût passer par de telles humiliations et de telles souffrances.

Mais Jésus ne ménagea pas la verge, même à l'égard de celui qu'il venait d'établir le chef des Douze. Il lui adressa sur-le-champ un blâme public, justement sévère. « Se retournant, et regardant ses disciples, il réprimanda Pierre, en disant : Va-t-en derrière moi, Satan ; tu m'es un sujet de scandale, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes. » Lors de sa tentation dans le désert, c'est aussi par les mots énergiques : « Va-t-en derrière moi, Satan », que Notre Seigneur avait expulsé le démon lui-même. Or, Pierre, mal inspiré par sa tendresse humaine et naturelle pour Jésus, ne tendait à rien moins par son imprudente suggestion, — évidemment, il ne s'en doutait point, — qu'à détourner le Christ de l'obéissance au plan divin ; il se faisait tentateur comme Satan. En cela il se laissait diriger, non par les intérêts de Dieu et de l'humanité coupable, qui exigeaient les souf-

frances du Messie, mais par des préjugés vulgaires, auxquels un Messie uniquement glorieux et toujours triomphant aurait plu davantage. C'est pour cela que Jésus le réprimanda ouvertement. « Voyez l'opposition, dit Bossuet¹... Là Jésus dit : Tu es une pierre sur laquelle je veux bâtir; ici : Tu es une pierre de scandale pour faire tomber. Là : *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus*²; ici, à l'opposite : *Non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum*³. »

Parce que Pierre et ses collègues ne comprenaient pas assez le mystère de la croix, mais qu'ils redoutaient pour leur Maître et pour eux-mêmes, à la façon des hommes ordinaires, les souffrances, les contradictions et les humiliations, Jésus se mit alors, pour la première fois aussi, à leur parler de la croix qu'ils devaient porter eux-mêmes, et sur laquelle ils devaient souffrir et mourir comme lui, sous peine de ne pas mériter d'être appelés ses disciples. « Et ayant appelé à lui la foule avec ses disciples, il leur dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il porte sa croix, et qu'il me suive⁴. »

II. Pierre témoin de la transfiguration du Sauveur.

La transfiguration, ce prodige éclatant, d'une gravité exceptionnelle, est très justement regardée

1. *Panegyrique de saint Pierre.*

2. « Ce ne sont pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père. »

3. « Tu n'as pas de goût pour les choses de Dieu, mais pour les choses des hommes. »

4. Saint Marc, VIII, 34.

comme un point culminant dans la vie de Notre Seigneur, entre son baptême et sa résurrection. Ce fut, en un sens, comme un instant de repos accordé au Fils de l'homme, après la lutte qu'il soutenait depuis plus de deux ans avec tant de vaillance, et aussi, pour ainsi dire, un avant-goût de la gloire et des délices célestes, destiné à le réconforter, au moment où le calice va devenir plus amer encore, et où il faudra même le vider jusqu'à la lie.

Ce miracle eut lieu une semaine environ après les incidents de Césarée. Il n'entraît pas dans le plan de Jésus que tous les apôtres en fussent témoins, car il désirait, au contraire, que le secret fût gardé sur ce point pendant un certain temps¹. Mais il importait, d'un autre côté, que plusieurs d'entre eux le contemplassent de près; ainsi, ils seraient rassurés d'avance sur le sort final de leur Maître, et leur foi puiserait là une force qui les rendrait capables de résister à tout. Jésus prit donc avec lui, avant de gravir le Thabor, ou peut-être un des contreforts de l'Hermon², Pierre et les deux fils de Zébédée. Ils avaient été choisis une première fois par lui pour assister à la résurrection de la fille de Jaïre. Nous les retrouverons plus tard auprès de Jésus, lorsque aura lieu pour lui le rude conflit intérieur de Gethsémani. Ils étaient les amis du cœur, les disciples favoris; c'est pourquoi ils eurent le privilège d'assister, à l'exclusion des autres, à quelques-unes des scènes les plus intimes de la vie du Sauveur.

Les trois évangélistes auxquels nous sommes re-

1. Saint Matth., xvii, 9.

2. Il n'est pas entièrement certain que la Transfiguration ait eu lieu au sommet du Thabor. Voir notre commentaire de l'évangile selon saint Matthieu, Paris, 1878, pp. 334 et suiv.

deables du récit de la Transfiguration¹ marquent, à tour de rôle, l'impression profonde qu'elle produisit sur Simon-Pierre. Lorsqu'il vit Moïse et Élie, le grand législateur et le grand prophète de l'Ancien Testament, sur le point de se retirer après s'être entretenus avec Jésus de sa mort prochaine, il s'écria tout à coup, avec une candeur et une familiarité touchantes : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici ; si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie. » Saint Marc et saint Luc en font la remarque, « il ne savait pas ce qu'il disait ». Le spectacle qu'il contemplait était si radieux et si doux, qu'il aurait voulu que ce bonheur de paradis ne cessât jamais. Il souhaitait du moins de demeurer longtemps encore sur la sainte montagne. Dans son extase, il oubliait qu'il n'est pas possible de prolonger ici-bas ces heures délicieuses. On est touché, cependant, de voir que, dans son offre naïve, il s'oublie lui-même totalement, ainsi que ses deux compagnons : pas de tentes pour eux ; qu'on leur permette seulement de rester, ils ne demandent rien de plus.

Mais bientôt cette douce sensation fit place à l'effroi, lorsque Pierre vit Jésus disparaître, avec ses deux augustes interlocuteurs, dans une nuée lumineuse, du sein de laquelle la voix du Père céleste fit retentir ces mots, qui rappellent ceux que Jean-Baptiste avait entendus après le baptême du Sauveur : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le. » Dieu lui-même ratifiait ainsi la profession de foi de Simon. Celui-ci, avec Jacques et Jean, s'était jeté à terre,

1. Saint Matth., xvii, 1-8 ; saint Marc, ix, 1-7 ; saint Luc, ix, 28-36.

saisi de frayeur, et n'osait plus regarder ce qui se passait à ses côtés; car c'était une persuasion ancienne, chez les Juifs, qu'on ne saurait voir Dieu sans mourir. Aussi Jésus dut-il, quelques instants après, s'approcher des trois disciples et les toucher doucement, pour leur montrer qu'il était auprès d'eux et qu'ils n'avaient rien à redouter. « Levez-vous, leur dit-il, et ne craignez point. »

Environ trente-cinq ans plus tard, lorsqu'il composa sa seconde épître, Pierre était toujours sous l'impression de ce grand prodige, car, lorsqu'il le mentionne comme une preuve irréfragable de la certitude des vérités prêchées par les apôtres, la description abrégée qu'il en donne est pleine de vie et de fraîcheur.

« Ce n'est pas en suivant des fables habilement composées que nous vous avons fait connaître la puissance de l'avènement de Notre Seigneur Jésus-Christ; mais c'est après avoir été les témoins oculaires de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsque la gloire magnifique ¹ lui fit entendre une voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; écoutez-le ². »

Et l'apôtre ajoute, avec un accent joyeux et triomphant : « Et nous avons entendu nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. »

1. Périphrase très respectueuse, à la manière juive, pour désigner Dieu.

2. II^e ép. de saint Pierre, 1, 16-18.

III. *Le miracle du didrachme et trois autres incidents relatifs à saint Pierre.*

Entre la transfiguration du Sauveur et son entrée solennelle à Jérusalem, il est question de Pierre dans les évangiles à quatre occasions différentes. Le premier fait, connu sous le nom de miracle du didrachme, n'est raconté que par saint Matthieu¹; il eut lieu peu de temps après la transfiguration.

Jésus et ses apôtres rentraient à Capharnaüm, après une absence plus ou moins prolongée. Les officiers publics chargés de prélever, sur tout Israélite âgé de vingt ans et au-dessus, la taxe annuelle d'un demi-sicle ou d'un didrachme², qui servait à subvenir aux frais du culte dans le temple de Jérusalem, s'approchèrent de Pierre, qu'ils connaissaient sans doute personnellement, et lui dirent : « Votre Maître ne paye-t-il pas le didrachme ? » « Oui », répondit l'apôtre. Lorsque Jésus fut entré dans la maison qui lui servait alors de résidence, probablement celle de Pierre lui-même, il posa à celui-ci cette question, qui révélait sa science infinie : « Que t'en semble-t-il, Simon ? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ? De leurs fils, ou des étrangers ? » Les étrangers, par opposition aux fils du roi, ce sont tous ceux qui n'appartiennent point à la

1. XVII, 23-26.

2. Le sicle était une ancienne monnaie juive, valant fr. 83. Le didrachme, chez les Grecs, était une pièce d'argent qui équivalait à deux drachmes, et la drachme représentait alors environ 0 fr. 85. Il y a un écart de près de 30 centimes entre le demi-sicle (1 fr. 41 cent. 1/2) et le didrachme (1 fr. 70).

famille royale; par conséquent, les sujets ordinaires. Pierre répondit : « Des étrangers. » Jésus reprit : « Les fils en sont donc exempts. Mais, pour que nous ne scandalisions pas ces hommes, va à la mer, et jette l'hameçon, et tire le premier poisson qui montera, et en lui ouvrant la bouche, tu trouveras un statère¹; prends-le, et donne-le leur pour moi et pour toi. »

Pierre s'était trop avancé, en affirmant, sans le consulter, que son Maître paierait l'impôt du temple. Il avait oublié, momentanément et au point de vue pratique, qu'il était « le Christ, le Fils du Dieu vivant », et qu'en vertu de cette double prérogative, il n'était pas tenu d'acquitter l'impôt; bien plus, que, par suite d'une haute convenance, il ne devait pas le payer, depuis qu'il s'était laissé proclamer ouvertement par les siens Fils de Dieu dans le sens strict. C'est pourquoi Jésus rappelle très finement à son disciple ses titres d'exemption. Néanmoins, il accepte de payer le tribut, afin d'éviter un scandale; mais, pour sauvegarder et attester ses droits, il se procurera par un prodige la somme nécessaire. De la sorte, il affirmait de plus en plus, en face de ses apôtres, sa dignité de Messie et sa nature divine. Ce n'est donc pas seulement une anecdote intéressante que nous a conservée saint Matthieu dans ce passage, mais une très significative leçon de choses, comme on dit aujourd'hui.

Les trois autres passages de l'évangile qui mentionnent nommément saint Pierre durant cette période de sa vie, manifestent son esprit chercheur et pratique, car nous l'y voyons interroger le Sau-

1. Pièce d'argent qui valait quatre drachmes; de quoi payer l'impôt pour deux personnes.

veur sur des points spéciaux de conduite, qui le préoccupaient.

La première de ses questions concernait la loi du pardon. Saint Matthieu est seul encore à la signaler¹. Dans une allocution familière adressée à ses disciples, Jésus venait de recommander l'oubli des injures. Mais jusques à quand, et combien de fois devra-t-on pardonner? C'est ce que Pierre désirait savoir, et ce qu'il demanda aussitôt avec sa franchise accoutumée : « Seigneur, combien de fois pardonnerai je à mon frère, lorsqu'il aura péché contre moi? Jusqu'à sept fois? » En citant ce chiffre rond², l'apôtre croyait sans doute faire preuve d'une grande générosité, car les rabbins de son temps n'exigeaient que trois pardons consécutifs, en cas de récidive. Mais la mesure juive ne devait pas être celle des chrétiens. « Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix sept fois³. » Manière concrète et dramatique d'affirmer qu'entre chrétiens on doit se pardonner toujours. Et Jésus développa cette pensée dans une de ses plus belles paraboles⁴. La première épître de saint Pierre⁵ nous montre à quel point il avait profité de la leçon : « Soyez d'un même sentiment, demande-t-il aux fidèles d'Asie-Mineure, vous aimant comme des frères, compatissants, miséricordieux, doux et humbles. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure ; mais au contraire, bénissez, car c'est à

1. XVIII, 21.

2. Sept était un nombre sacré chez les Juifs.

3. Telle paraît être la meilleure traduction du texte grec. D'après la Vulgate latine : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois »

4. Saint Matth., XVIII, 23-35.

5. III, 8-9.

cela que vous avez été appelés, afin de recevoir la bénédiction en héritage. » Bénir en paroles et en actes, faire du bien à ceux-là même qui le persécutent : voilà le beau rôle et la vocation du chrétien, qui obtiendra en échange la bénédiction éternelle de Dieu. L'apôtre pouvait-il mieux dire ?

Saint Luc mentionne, de son côté¹, une question posée à Jésus par le prince des apôtres, qui écoutait les enseignements de son Maître avec une attention intelligente et avec le vif désir d'en profiter. Ce jour-là, le Sauveur donnait à ses disciples et au peuple quelques instructions importantes, qui résumaient tout l'esprit de la loi nouvelle. En dernier lieu, il avait recommandé en termes très pressants une vigilance de toutes les heures, de peur qu'on ne fût pris au dépourvu lorsque aurait lieu son second avènement. C'est alors que Pierre l'interrompt, pour lui demander : « Seigneur, est-ce à nous, — il voulait dire : à nous, vos apôtres proprement dits, — que vous dites cette parabole², ou est-ce aussi à tous, — à tous les croyants sans exception ? » Jésus lui donna pleine satisfaction dans sa réponse, en affirmant que si tous sont tenus de veiller, cette nécessité incombe plus spécialement aux majordomes et aux intendants supérieurs, tels qu'étaient les apôtres et les autres disciples intimes.

Une troisième question de Pierre nous a été conservée simultanément par les trois premiers évangiles³. Il l'adressa au Sauveur aussitôt après le départ

1. XII, 41.

2. La parabole des serviteurs qui doivent se tenir toujours prêts à recevoir leur maître, lorsqu'il s'absente.

3. Saint Matth., XIX, 27-30; saint Marc, X, 28-31; saint Luc, XVIII, 28-30.

de ce jeune homme riche, à la fois si excellent et si lâche, qui, venu tout exprès pour consulter le « bon Maître » sur la voie la plus rapide de la perfection, n'avait pas eu le courage de suivre ce conseil : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; puis viens, et suis-moi. » Notre-Seigneur, attristé, s'était écrié : « En vérité, je vous le dis, un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. » Pierre, prenant alors la parole, offrit une consolation à Jésus, en lui disant : « Nous, voici que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; qu'y aura-t-il donc pour nous? » En effet, dès qu'avait retenti pour eux l'appel du Maître, Simon-Pierre et les autres apôtres avaient abandonné sur-le-champ et généreusement tout ce qu'ils possédaient, et ils s'étaient mis à sa suite sans hésiter. Jésus, dans la réponse qu'il fit à Pierre, leur promit à tous une riche et éternelle récompense : « En vérité, je vous le dis, vous qui m'avez suivi, lorsque, au temps de la régénération¹, le Fils de l'homme siègera sur le trône de sa gloire, vous siégerez, vous aussi, sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » Cela revenait à dire qu'au grand jour du jugement général, les apôtres seront comme les assesseurs de Jésus-Christ, devenu le souverain juge, et qu'ils exerceront avec lui le pouvoir judiciaire.

1. A la fin du monde.

CHAPITRE VI

SAINT PIERRE PENDANT LA DERNIÈRE SEMAINE DE LA VIE DE JÉSUS

I. *Quelques incidents du mardi saint et du jeudi saint.*

Le prince des apôtres continue d'avoir sa place spéciale et principale durant la douloureuse semaine de la Passion.

Peut-être fut-il l'un des deux disciples qui, d'après les trois premiers évangiles¹, furent chargés par le Christ de faire les préparatifs immédiats de son triomphe, le jour de son entrée solennelle à Jérusalem. Mais on ne peut rien affirmer de certain sur ce point, tant les hypothèses des anciens auteurs sont contradictoires.

Du moins nous savons, grâce à saint Marc², que, dans la matinée du mardi saint, au moment où les Douze constatèrent l'effet désastreux que la malédiction de Jésus avait produit sur le figuier stérile, c'est Pierre qui en fit tout haut la remarque. « Se ressouvenant, il dit à Jésus : Rabbi, voici que le figuier que vous avez maudit s'est desséché. » Cet arbre dont les feuilles, si fraîches la veille, retombaient

1. Saint Matth., XXI, 1-6; saint Marc, XI, 1-7; saint Luc, XIX, 29-35.

2. XI, 20-21.

alors tristement le long de ses rameaux, représentait la synagogue, qui, semblable à un figuier verdoyant, mais entièrement dépourvu de fruits, était condamnée comme lui à la ruine.

Dans l'après-midi du même jour¹, Jésus sortait du temple, qu'il venait de visiter pour la dernière fois. Un de ses disciples lui dit : « Maître, regardez quelles pierres et quelles constructions ». La splendeur et la richesse des édifices qui composaient le temple de Jérusalem étaient proverbiales. Au jugement d'un savant contemporain de la plus haute compétence, c'était « l'une des combinaisons architecturales les plus splendides de l'ancien monde ». La plupart des blocs qui entraient dans sa construction avaient des dimensions énormes, comme on le voit par ceux qui, dans les soubassements, ont résisté aux injures de vingt siècles.

A la remarque de son disciple, Jésus se contenta de répondre : « Tu vois tous ces grands édifices ? Il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée. » Notre Seigneur et les apôtres gravirent ensuite le versant occidental du mont des Oliviers. Arrivés au sommet, à mi-chemin entre Jérusalem et Béthanie, ils s'arrêtèrent pour prendre un peu de repos, et Jésus s'assit sur le gazon. Les derniers rayons du soleil couchant devaient, en ce moment, couvrir d'or le temple et ses dépendances, leur communiquant une nouvelle beauté. Pierre, Jacques, Jean et André, les quatre disciples que le Sauveur s'était attachés les premiers, s'approchèrent de lui, et lui demandèrent en particulier : « Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel signe il y aura de votre

1. Saint Marc, XIII, 1 et suiv.

avènement et de la consommation du siècle¹. » La question, ainsi posée par Pierre et ses amis, se rapportait tout ensemble à la ruine de Jérusalem et à la catastrophe qui atteindra le monde entier, à la fin des temps. Dans sa réponse, qui forme un long et intéressant discours, Jésus s'étendit donc successivement sur ces deux faits, ouvrant à leur sujet des horizons terribles. Pierre a, pour sa grande part, le mérite de nous avoir procuré ces prédictions et ces enseignements si précieux.

Voici le premier jour des pains azymes, le 14 nisan, au soir duquel commençaient les solennités pascales, et qui tombait un jeudi cette année. Il fallait préparer, suivant les rites antiques, tout ce qui était requis pour la célébration de la cène légale. Pierre et Jean, les deux apôtres les plus aimés, furent chargés de ce soin par le Sauveur². Simon, en compagnie de son ami, porta donc au temple et immola l'agneau d'un an, sans tache et sans défaut, qui avait été mis en réserve, quelques jours auparavant, pour servir de victime pascale à Jésus et à ses apôtres. Puis il se procura les pains azymes, le vin, les herbes amères, la sauce épaisse et rougeâtre appelée *haroseth*, et les divers autres mets qui devaient composer le repas légal. Le tout fut porté dans la grande chambre haute, munie de tables et de divans, que les deux disciples découvrirent au moyen d'un signe spécial, qui leur avait été indiqué par leur Maître.

Le soir de ce même jour, après le coucher du soleil, Notre Seigneur et les douze apôtres étaient

1. Saint Matthieu, xxiv, 3; saint Marc, xiii, 3-4; saint Luc, xxi, 7.

2. Saint Luc, xxii, 8.

réunis dans cette salle, si bien connue de nous sous le nom de cénacle, et ils célébraient le festin pascal selon les rites accoutumés. Puis, au moment d'instituer le sacrement de l'Eucharistie, Jésus daignait, par l'acte symbolique le plus touchant, préparer ses disciples à recevoir cet auguste mystère avec les dispositions les plus saintes. Laissons le récit de cette scène à saint Jean : son pinceau l'a reproduite d'une manière tout exquise.

« Jésus, sachant que le Père avait remis toutes choses entre ses mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu, se leva de table et ôta ses vêtements; et ayant pris un linge, il s'en ceignit. Ensuite il versa de l'eau dans un bassin, et commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. »

Après ce simple et sublime exorde, un dialogue vivant et rapide s'engage entre Jésus et Pierre : nous y retrouvons la foi très vive et l'ardeur caractéristique de ce dernier.

« Il vint donc à Simon-Pierre. Et Pierre lui dit : Vous, Seigneur, vous me lavez les pieds ! Jésus lui répondit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant ; mais tu le sauras plus tard. Pierre lui dit : Vous ne me laverez jamais les pieds. Jésus lui répondit : Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. Simon-Pierre lui dit : Seigneur, non seulement mes pieds, mais aussi les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui s'est baigné n'a plus besoin que de se laver les pieds, car il est pur tout entier¹. Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous². »

1. Les Orientaux se baignent fréquemment ; mais leurs pieds, nus d'ordinaire ou chaussés de simples sandales, prennent facilement la poussière des rues et des chemins.

2. Allusion manifeste à Judas (Saint Jean, XIII, 1-10).

Qui n'admirerait la rapidité avec laquelle Pierre va d'un extrême à l'autre ? Sa première réponse était dictée par un profond respect ; la seconde, qui provenait de la même source, consista en un refus catégorique de se prêter à un acte qu'il jugeait humiliant pour son Maître ; dans la troisième, il cède tout à coup, car à aucun prix il ne consentirait à être séparé de Jésus, et non seulement il accepte la condition imposée, mais il demande que sa tête aussi et ses mains soient lavées par Notre Seigneur, comme si son union avec lui devait en être accrue.

C'est aussi pendant la cène que Jésus annonça tout à coup aux apôtres que l'un d'eux était sur le point de le trahir. Le récit sacré a fort bien décrit l'émotion douloureuse et les cris de protestation des Douze, qui se demandaient mutuellement et qui demandaient à Jésus lequel, parmi eux, pouvait bien être capable d'un tel crime¹. Comme le Sauveur ne leur donnait d'abord qu'une réponse évasive, Pierre, ne pouvant supporter plus longtemps cette affreuse incertitude, essaya d'obtenir, par l'intermédiaire du disciple bien-aimé, le renseignement si ardemment désiré. Nous devons encore au quatrième évangile² le tableau de ce dramatique incident.

« Les disciples se regardaient donc les uns les autres, ne sachant de qui Jésus parlait. Mais l'un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus. Simon-Pierre lui fit signe et lui dit : Quel est celui dont il parle ? Ce disciple, s'étant alors penché sur le sein de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? Jésus lui dit : C'est

1. Saint Matthieu, xxvi, 21-25 ; saint Marc, xiv, 18-21 ; saint Luc, xxii, 21-23.

2. Saint Jean, xiii, 22-26.

celui à qui je présenterai du pain trempé. Et ayant trempé du pain, il le donna à Judas Iscariote.

A cette époque, pour prendre leurs repas, les Juifs s'étendaient d'ordinaire sur des divans, à la façon des Grecs et des Romains. Lorsque deux convives étaient couchés sur un même divan, — et c'était alors le cas pour Jésus et pour son disciple favori, — celui qui occupait la place antérieure pouvait facilement appuyer sa tête sur la poitrine de son voisin. On voit, maintenant, ce qui suggéra à Simon-Pierre son habile manœuvre.

Le traître a quitté le cénacle, et alors commence cet « incomparable entretien (de Jésus), qui est bien ce que la terre a jamais entendu de plus sublime, de plus bienfaisant et de plus tendre¹ ». Comme Notre Seigneur, dès le début, y faisait allusion à son prochain départ, Pierre en fut tout assombri, car, sans comprendre encore l'exacte signification de ce départ, il prévoyait bien qu'il ne serait pas sans péril pour son Maître. Il interrompit donc Jésus avec sa familiarité habituelle, pour lui demander : « Seigneur, où allez-vous ? » Ce qui, dans sa pensée, revenait à dire : Je vous suivrai partout où vous irez. Le Sauveur fit d'abord une vague réponse : « Là où je vais, tu ne peux pas me suivre maintenant ; mais tu me suivras plus tard. » Quoique peu claire alors pour les apôtres, cette parole l'est devenue pour nous, à la lumière des faits. Jésus ne s'attendait pas à ce que Pierre et ses autres disciples se conduisissent en héros pendant sa passion, désormais si prochaine ;

1. Mgr Bougaud, *Jésus-Christ*, 4^e édit., p. 502. Voir saint Jean, XIII, 31-xvi, 33.

mais il savait qu'un jour ils le suivraient courageusement sur le chemin du martyre.

Pierre ne fut pas satisfait de la réponse, et il demanda, très attristé de voir que son Maître semblait faire peu de cas de sa vaillance : « Pourquoi ne pourrai-je pas vous suivre maintenant ? » Y aurait-il danger d'être jeté en prison, mis à mort ? Mais qu'importe ! « Je donnerai ma vie pour vous ». Cette fois, Jésus lui répondit clairement : « Tu donneras ta vie pour moi ? En vérité, en vérité, je te le dis, le coq ne chantera pas avant que tu ne m'aies renié trois fois¹ ». Pauvre Pierre ! Mais Jésus voulait le mettre en garde contre une présomption dangereuse, et les faits ne montreront que trop bien à quel point la leçon était nécessaire. Comme l'a dit saint Augustin², « Pierre voyait les désirs (généreux) qui se pressaient dans son cœur ; mais il ne voyait pas que les forces lui manquaient. Malgré sa faiblesse, il sentait de l'élan dans sa volonté ». C'est pour cela que Jésus l'avertit, afin d'exciter sa défiance.

Les trois autres évangélistes racontent aussi cette triste prédiction faite à Simon-Pierre par Notre Seigneur³ ; mais ils ne le font pas à la même place, ni entièrement dans les mêmes termes. Il est probable que Jésus, durant cette dernière soirée, avertit ses apôtres à diverses reprises du péril auquel devait être exposée leur fidélité. Peut-être, cependant, n'annonça-t-il qu'une seule fois la chute de Pierre : dans ce cas, les narrateurs auront combiné de différentes manières cette prédiction avec les incidents

1. Saint Jean, XIII, 33-38.

2. *In Joan. Tractat.* LXVI, I.

3. Saint Matth., XXVI, 30-35 ; saint Marc, XIV, 26-31 ; saint Luc, XXII, 31-34.

connexes. Voici sur ce point la narration de saint Marc :

« Après avoir dit l'hymne ¹, ils s'en allèrent à la montagne des Oliviers. Et Jésus leur dit : Vous serez tous scandalisés cette nuit à mon sujet, car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées. Mais, après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. Or, Pierre lui dit : Quand tous seraient scandalisés à votre sujet, je ne le serai pas. Et Jésus lui dit : En vérité, je te le dis, aujourd'hui, pendant cette nuit, avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. Mais Pierre insistait encore davantage : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai pas. Et tous disaient la même chose. »

Il semble que Jésus a voulu donner une compensation à saint Pierre, dans une autre prophétie qui accompagna de très près la précédente, et qui consista en une promesse analogue à celle de Césarée ². Saint Luc nous l'a seule conservée ³ ; c'est dans le cénacle qu'elle fut prononcée.

« Le Seigneur dit encore : Simon, Simon, voici que Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et lorsque tu seras converti, affermis tes frères. »

Satan est censé avoir demandé à Dieu, sans la permission duquel il est incapable d'agir, carte blanche pour tenter Pierre et les autres apôtres, ainsi qu'il avait fait autrefois pour Job. A cette requête du prince des ténèbres, Jésus oppose son intercession toute-puissante, qui s'exercera tout spécialement en

1. L'action de grâces après le repas.
2. Voir les pages 36 et suiv.
3. xxii, 31-32.

faveur du fils de Jonas. Le brusque passage du pluriel au singulier est à noter dans le langage du divin Maître : « Satan *vous* a réclamés — vous tous, mes apôtres...; — mais j'ai prié pour *toi*... » Il y avait donc une importance capitale, cela est évident, à ce que la foi de Pierre n'éprouvât jamais une défaillance totale et absolue. Or, dit excellemment Bossuet¹, « qui peut douter que saint Pierre n'ait reçu par cette prière (du Christ) une foi constante, invincible, inébranlable, et si abondante d'ailleurs, qu'il fût capable d'affermir, non seulement le commun des fidèles, mais encore ses frères, les apôtres? »

Nous verrons bientôt, par le livre des Actes, comment Pierre sut confirmer ses frères dans la foi après l'ascension de Jésus, non moins par ses exemples que par ses paroles. Quant à sa chute prochaine, à laquelle fait manifestement allusion le trait « lorsque tu seras converti », il est certain qu'elle n'atteignit en rien sa foi personnelle, et même, qu'elle contribua à la rendre plus vive encore. Jésus savait donc que son apôtre, quoique faible et fragile par sa propre nature, redeviendrait fort et robuste par la grâce, et que ses frères trouveraient en lui un solide appui.

II. *Pierre au jardin de Gethsémani.*

C'est dans ce jardin, situé au pied du mont des Oliviers, que commença la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, par l'angoisse la plus douloureuse. Malgré son divin courage, l'auguste victime ne voulut pas pénétrer seule dans la partie de Geth-

1. *Méditations sur l'évangile*, I.XX^e jour.

sémani où elle allait être broyée sous le pressoir d'une terrible agonie morale. Le cœur de Jésus réclamait, pour cette heure cruelle, la présence de ses amis privilégiés : Pierre, qui venait d'affirmer son dévouement à toute épreuve, et les deux fils de Zébédée, qui avaient consenti naguère à vider avec lui la coupe d'amertume¹. Les trois témoins de sa transfiguration glorieuse allaient ainsi contempler de près son humiliation.

On montre aujourd'hui encore, à Gethsémani, une grotte dans laquelle Notre Seigneur se serait retiré pour présenter à Dieu sa sublime requête : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant, qu'il en soit, non pas comme je veux, mais comme vous voulez². » Un peu plus loin, « à la distance d'un jet de pierre », selon la remarque de saint Luc³, se trouve un rocher qui aurait servi de banc aux trois apôtres. Hélas ! lorsque Jésus, après la première phase de son agonie, revint auprès d'eux, sans doute pour trouver dans leur amitié quelque allègement à son angoisse, ils étaient endormis. La tristesse et la fatigue les avait engourdis, pour ainsi dire, comme le fait encore remarquer saint Luc⁴. S'adressant à Pierre, dont les belles promesses étaient si récentes, il se plaignit doucement : « Simon, tu dors ? tu n'as pas pu veiller une heure⁵ ? »

Du moins, lorsque la bande infâme que le sanhédrin avait envoyée pour arrêter Notre Seigneur se

1. Saint Matth., xx, 22.

2. Saint Matth., xxvi, 39.

3. xxii, 41.

4. xxii, 45. Cette observation est digne de l'habile médecin qu'il était.

5. Saint Marc, xiv, 37.

présenta, quelques instants après, dans le jardin, quelqu'un prit courageusement la défense de Jésus : ce fut saint Pierre.

« Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira, frappa le serviteur du grand-prêtre et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans le fourreau ; ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné ? »

Ce trait caractérise si bien le prince des apôtres, qu'on songerait immédiatement à le lui attribuer, alors même que saint Jean ne nous en aurait pas révélé l'auteur. On comprend qu'en voyant, après l'ignoble baiser du traître, les mains brutales des valets du sanhédrin saisir son Maître bien-aimé, perdant tout son sang-froid et risquant de tout compromettre en voulant tout sauver, il ait essayé de fendre la tête de l'un des principaux agresseurs. Il n'y eut pas d'autre sang versé pour défendre le Christ, qui guérit d'ailleurs sur-le-champ la blessure de Malchus, et qui répudia sévèrement cette violence inutile.

Pierre ne demeura pas longtemps sous cette impression de bravoure, car, lorsqu'il vit Jésus se laisser lier sans opposer à ses ennemis la moindre résistance, il prit la fuite avec tous les autres apôtres. Quoi de plus tragique que cette simple note de saint Matthieu² : « Alors, tous les disciples, l'abandonnant, s'enfuirent ! » Dans le texte grec, comme dans notre traduction latine, le mot *tous* est fortement accentué par la place saillante qu'il occupe dans la phrase.

1. Saint Jean, XVIII, 10-11.

2. XXVI, 56.

III. *Pierre chez le grand prêtre.*

Le prince des apôtres ne tarda pas, toutefois, à se ressaisir, puisque les quatre évangélistes nous le montrent « suivant Jésus de loin, jusque dans la cour du grand prêtre¹ », avec son ami saint Jean. C'est grâce à ce dernier, qui était connu de Caïphe et de ses serviteurs, qu'il put pénétrer si avant. Lorsque la première impression du violent effroi qu'avaient ressenti les deux disciples se fut apaisée, leur anxiété au sujet de leur sécurité personnelle fit place à une sollicitude très vive pour celui qu'ils aimaient plus que tout au monde, et ils réussirent à se rapprocher ainsi de lui. Tandis que Jésus était introduit dans l'intérieur du palais pontifical, Pierre, oublieux du danger, vint s'asseoir auprès du feu de braise que les gens de Caïphe et les soldats avaient allumé dans la cour, à cause du froid, et il attendit les événements. Il voulait « voir la fin² », c'est-à-dire, connaître l'issue de l'interrogatoire qu'on faisait alors subir à Notre Seigneur. C'était là une tentative hardie, assurément; mais il aurait beaucoup mieux valu que Pierre, à qui les avertissements n'avaient pas manqué, ne se fût point jeté dans ce milieu hostile. Il va l'apprendre à ses dépens.

Le récit de son triste reniement a été consigné dans les quatre évangiles³. Il existe entre ces divers comptes rendus une ressemblance générale très frap-

1. Saint Matth., xxvi, 58; saint Marc, xiv, 54; saint Luc, xxii, 54-55; saint Jean, xviii, 15-16.

2. Saint Matth., xxvi, 58.

3. Saint Matth., xxvi, 69-75; saint Marc, xiv, 66-72; saint Luc, xxii, 55-62; saint Jean, xviii, 16-18, 25-27.

pante ; mais chacun d'eux a aussi ses nuances et ses traits particuliers, en ce qui touche aux circonstances accessoires de lieux, de personnes, de paroles, etc. En effet, le reniement de Pierre ne consista pas seulement en trois paroles isolées, par lesquelles il déclara ne pas connaître Jésus, mais en trois petits groupes d'interrogations et de réponses, ou, si l'on veut, en trois actes successifs d'un même drame rapide, dont chacun se composa de plusieurs scènes. Dans chaque acte, Pierre, interrogé à diverses reprises sur ses relations avec Jésus, répondit plusieurs fois qu'il n'avait rien de commun avec lui.

Voici une esquisse très vraisemblable des faits. Le premier reniement se produisit peu d'instant après que l'apôtre eut réussi à pénétrer dans la cour du palais. Une servante du grand prêtre, la portière même qui venait de le laisser passer, lui demanda s'il n'était pas un disciple de Jésus. Un autre que lui aurait su s'esquiver adroitement et agir comme s'il n'avait pas entendu ; mais il était trop vif, trop impressionnable, pour ne pas répondre. Surpris, et reconnaissant avec un certain effroi que sa situation n'était pas sans danger, puisqu'on le soupçonnait si facilement d'être un disciple du Nazaréen, il pensa qu'avec un mensonge il se tirerait d'affaire. « Non, femme, répondit-il, je ne le connais pas ; je ne sais ce que tu dis. » Le chant du coq retentit après ce premier reniement ; mais Pierre, troublé, ne l'entendit pas.

Il aurait dû se retirer, à la suite de cet échec ; au contraire, dans l'espoir de se mieux effacer, il se mêla aux assistants, aggravant ainsi le péril. Bientôt quelques-uns d'entre eux lui posèrent une question analogue à celle de la servante : « Est-ce que tu es aussi

un de ses disciples ? » Mal à l'aise, il voulut s'échapper et se dirigea du côté de la porte; mais la même servante, à laquelle s'en joignit une autre, certifia qu'il était un des adhérents intimes de Jésus. Il le nia de nouveau, cette fois avec serment : « Je jure que je ne connais pas cet homme. » Un des serviteurs dit à son tour : « Toi aussi, tu es de leur société. » Il nia encore : « O homme, je n'en suis pas. »

Une heure se passe : plusieurs des serviteurs interrogent derechef le malheureux apôtre, assurant que sa prononciation galiléenne le trahissait malgré lui. On savait, en effet, que de nombreux disciples de Jésus avaient été recrutés en Galilée, et, nous l'avons déjà dit¹, les habitants de cette province avaient un dialecte à part, qui différait notablement, surtout par ses incorrections et sa rudesse, de l'idiome plus pur qu'on parlait en Judée. Un parent de Malchus se souvint précisément alors d'avoir vu Simon à Gethsémani, lorsqu'on arrêtait Jésus. A ces affirmations très précises, Pierre répondit par un troisième reniement, qu'il eut encore la hardiesse de renforcer au moyen de serments et d'anathèmes : Je jure que cela n'est pas; que tels et tels malheurs m'arrivent si je le connais! Tout à coup, le coq fit entendre pour la seconde fois sa voix stridente, et Simon, l'ayant remarquée, se rappela avec douleur la prophétie de son Maître, qui ne s'était que trop bien réalisée.

A cet instant même eut lieu un incident très émouvant, dont nous devons la connaissance à saint Luc². « Alors le Seigneur, se retournant, regarda Pierre. »

1. Page 10.

2 xxii, 61.

Le premier interrogatoire de Jésus devant le sanhédrin venait de s'achever, et l'on conduisait la douce victime, abreuvée d'outrages, à l'endroit qui devait lui servir de prison jusqu'au matin. En traversant la cour, Jésus se retourna, lorsqu'il passa auprès de l'apôtre infidèle, et fixa sur lui un regard pénétrant, pour lui reprocher tacitement sa faute. Le cœur sensible de Pierre fut transpercé par ce regard de son Maître; aussi « étant sorti, il pleura amèrement¹ ».

Sa faute avait été grande. Nous ne voulons pas en diminuer la gravité; mais il serait injuste aussi de l'exagérer. On ne doit pas oublier que ce fut seulement une faute de faiblesse, de surprise, de surface, pour ainsi dire, qui n'avait atteint en aucune façon les profondeurs de la foi et du cœur de l'apôtre. D'ailleurs, elle fut réparée par un repentir immédiat et sincère. Une tradition très ancienne rapporte que les larmes de Pierre durèrent autant que sa vie, et qu'elles tracèrent peu à peu sur son visage comme un double sillon. Elles eurent, comme s'exprime saint Léon², « la force d'un baptême sacré pour effacer son reniement ».

Nous goûtons beaucoup aussi cette réflexion d'un commentateur protestant contemporain : « Si nous considérons le péché de Pierre à la lumière de sa vocation, il est inexcusable; néanmoins, rapproché du caractère de l'apôtre, il s'explique; rapproché des circonstances du moment, il perd de sa grièveté; enfin, si nous le rapprochons de nos propres péchés, l'accusation n'expire-t-elle pas sur nos lèvres coupables? »

1. Saint Luc, XXII, 62. A la lettre, dans le grec : « Il pleura en sanglotant. »

2. *Sermo IX de Passione.*

Après ce triste épisode, Pierre disparaît de la scène évangélique pendant tout le reste de la Passion. Le cœur brisé, il quitta au plus vite le théâtre de sa honteuse chute, et alla se livrer tout entier, en quelque retraite solitaire, à l'effusion de sa douleur. Les écrivains sacrés sont tout à fait muets à son sujet jusqu'au jour de la résurrection du Christ. C'est Jean, le disciple bien-aimé, qui eut la consolation d'assister Jésus et Marie au pied de la croix¹.

1. On a de beaux tableaux du Poussin, de Valentin, de Stella, sur les différentes scènes du reniement de Pierre. Carlo Dolci a immortalisé à sa manière les larmes de l'apôtre, dans sa remarquable composition connue sous le titre de « Saint Pierre pleurant ».

CHAPITRE VII

LES MANIFESTATIONS DE JÉSUS A PIERRE APRÈS LA RÉSURRECTION

I. A Jérusalem.

« Il s'est montré aussi à Céphas, » écrivait saint Paul¹, énumérant les principales apparitions du Christ ressuscité. Pierre eut, en effet, le jour même de la résurrection, plusieurs preuves frappantes de sa complète réintégration dans l'amitié de son Maître.

Saint Marc² signale un premier trait bien touchant. L'ange qui apparut aux saintes femmes et qui leur annonça que le Sauveur était sorti vivant et glorieux du tombeau, ajouta : « Allez, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous a précédés en Galilée. » Et à Pierre ! Pourquoi, seul entre tous les disciples, reçoit-il une mention à part ? Peut-être à cause de sa dignité ; mais davantage encore, ainsi qu'on l'a depuis longtemps et très justement supposé, en signe du pardon intégral que Jésus lui avait accordé. Aussi, ce message dut-il apporter une grande consolation à son âme attristée.

Saint Luc et saint Jean racontent, le premier très brièvement³, le second d'une manière très circons-

1. 1^{re} ép. aux Corinthiens, xv, 5.

2. xvi, 7.

3. xxiv, 12.

tanciée¹, une visite que Pierre fit lui-même au tombeau de Jésus, avec le disciple bien-aimé, dans la matinée du jour de la résurrection, lorsqu'il eut appris par Marie Madeleine que le sépulcre était ouvert et que le corps sacré du Maître avait disparu. Le récit du quatrième évangile est vraiment « inimitable », et fait revivre sous nos yeux la scène qu'il décrit. Pas un seul mouvement des deux apôtres ne nous échappe, et cela se conçoit sans peine, puisque c'est l'un d'eux qui a composé la narration.

« Pierre sortit avec cet autre disciple, et ils allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble, » tant leur saint empressement était grand. Mais l'inégalité de l'âge et des forces physiques donna bientôt l'avantage à saint Jean : « Cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre. Et s'étant baissé, il vit les linceuls posés à terre; cependant, il n'entra pas. » C'est sans doute l'émotion qui l'empêcha de pénétrer dans la chambre sépulcrale, où avait été déposé le corps de son Maître tant aimé; probablement aussi, le respect qu'il portait à Pierre. Celui-ci, « qui le suivait, vint à son tour, et entra dans le sépulcre », et, en homme pratique qu'il était, il se rendit compte, d'un seul coup d'œil, de ce qui l'entourait : « il vit les linceuls posés à terre, et le suaire qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas posé avec les linceuls, mais roulé à part dans un autre endroit. » Ces linges soigneusement arrangés, la pierre descellée, le tombeau ouvert et vide étaient autant de preuves de la résurrection du Sauveur. Aussi, remarque saint Luc², Pierre s'en alla-t-il « admirant en lui-même ce qui était arrivé ».

1. XX, 2-10.

2. XXIV, 12.

Saint Jean ne mentionne que ses réflexions personnelles : « Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi; il vit et il crut. » Les pensées de Pierre ne portaient évidemment pas sur des motifs de douter; elles consistaient, au contraire, en une profonde méditation sur les phénomènes surprenants dont il avait été témoin, et elles le conduisirent aussi à une foi prompte et complète.

L'apparition individuelle dont Jésus daigna le favoriser dans le cours de cette même journée n'est pas racontée en détail dans l'évangile; mais, indépendamment du témoignage de saint Paul, nous avons aussi, pour attester sa réalité, un renseignement très sûr de saint Luc¹. Lorsque les disciples d'Emmaüs rentrèrent à Jérusalem, le soir du jour de la résurrection, et qu'ils rejoignirent les onze apôtres dans le cénacle, ils furent accueillis par ce cri joyeux : « Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. » On aimerait à connaître ce qui se passa entre Jésus et Pierre en ce moment solennel. Mais nos sources accoutumées sont muettes sur ce point; on devine, d'ailleurs, l'humble confession et les protestations de l'apôtre, et aussi le pardon tout aimable du Sauveur.

II. *Sur la rive du lac Tibériade.*

A défaut de ce récit, nous trouvons dans le quatrième évangile² les circonstances, pleinement exposées, d'une autre apparition dont Simon-Pierre eut tous les honneurs, car c'est lui très spécialement que

1. xxiv, 34.

2 Saint Jean, xxi, 1-22.

Jésus avait en vue dans cette manifestation si remarquable. Qui n'a lu et relu avec émotion ce récit de saint Jean ?

Dociles à l'invitation de leur Maître, les apôtres avaient quitté Jérusalem pour revenir en Galilée. Sept d'entre eux, parmi lesquels Simon-Pierre, les fils de Zébédée, Thomas et Nathanaël (ou Barthélemy), se trouvaient un jour réunis auprès du lac de Tibériade. « Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous y allons aussi avec toi. Ils sortirent donc, et montèrent dans une barque. » On le voit, les apôtres avaient repris, pour la plupart, leurs anciennes occupations. Il le fallait bien, pour se créer des ressources, jusqu'à ce que Jésus leur eût transmis de nouveaux ordres. Nous ne nous étendrons pas sur l'apparition soudaine du Sauveur ; sur la pêche miraculeuse qui fut associée pour la seconde fois d'une manière symbolique au rôle futur de Pierre ; sur le vif empressement avec lequel le prince des apôtres, averti par Jean, qui le premier avait reconnu « le Seigneur », s'élança à la nage au-devant de Jésus, pour le rejoindre plus promptement ; non plus que sur le repas mystique que le divin Maître offrit à ses amis. Mais nous ne saurions abréger la scène finale, qui, avec les promesses de Césarée et du cénaire¹, a une importance unique dans l'histoire de l'Église.

Notre Seigneur Jésus-Christ a absous Simon-Pierre de sa faute, pendant l'apparition particulière dont il l'a favorisé. Il va maintenant, suivant la belle parole de saint Cyrille, lui restituer publiquement et lui confirmer sa dignité de chef du col-

1. Voir les pages 36 et suiv., 60-61.

lège apostolique. Cette fois, ce sera l'installation complète et définitive.

« Après qu'ils eurent mangé, Jésus dit à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean¹, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit de nouveau : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre lui répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Il lui dit pour la troisième fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : M'aimes-tu ? et il lui répondit : Seigneur, vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Pais mes brebis. »

Que de traits il y aurait à relever dans ce sublime dialogue ! D'abord, le nom de « Simon, fils de Jean », que Jésus emploie pour désigner l'apôtre, comme s'il voulait lui faire reconquérir la noble dénomination de Pierre, qu'il avait cessé momentanément de mériter, en cédant à la chair et au sang ; puis la triple protestation d'amour qu'il exige de lui, en réparation du triple reniement ; la générosité et en même temps l'humilité des protestations de Pierre ; les nuances délicates qui, dans le texte grec, soulignent en quelque sorte le sens des paroles du Maître et du disciple ; surtout les sublimes pouvoirs que le divin Chef de l'Église confère à son vicaire terrestre, en échange de son dévouement : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Par ce langage figuré, Jésus-Christ, en effet, ordonnait à Pierre « de

1. Le père de saint Pierre avait peut-être deux noms : Jonas-Jean ; ou bien, Jonas serait une contraction de *Joannès*, dont nous avons fait Jean.

paître et de gouverner tout, et les agneaux et les brebis, et les petits et les mères, et les pasteurs mêmes¹ ». Comment Notre Seigneur aurait-il pu manifester plus clairement qu'il lui accordait une puissance souveraine sur la société religieuse qu'il était venu fonder ? Les témoins de cette scène émouvante ne comprirent pas autrement ces expressions ; aussi les verrons-nous bientôt agir docilement sous les ordres de Pierre, et le reconnaître comme le vrai représentant de Jésus-Christ ici-bas.

Aux paroles par lesquelles Jésus instituait le fils de Jean ou de Jonas chef suprême de l'Église, il en ajouta d'autres², qui lui prédisaient la souffrance et une mort tragique.

« En vérité, en vérité, je te le dis, lorsque tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais, lorsque tu seras vieux, un autre te ceindra, et te conduira où tu ne voudras pas. Or, Jésus dit cela pour marquer par quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. »

Dans ces derniers mots, l'évangéliste nous donne une brève explication de la métaphore employée par le Sauveur. En effet, les jeunes gens jouissent de toute leur liberté d'allures et de mouvements ; pleins de souplesse, ils roulent aisément autour de leur taille la ceinture par laquelle les Orientaux relèvent leurs amples vêtements. Quand Pierre aura vieilli, il devra se faire rendre ce service par d'autres, et alors il étendra ses mains et ses bras à quelque distance de son corps, pour qu'ils ne soient pas liés

1. Bossuet, *Discours sur l'unité de l'Église*.

2. Saint Jean, XXI, 18-19.

par la ceinture. Mais, dans cette position, les bras sont précisément étendus comme ceux d'un crucifié. Aussi est-il très probable, et telle est l'interprétation commune des anciens auteurs, que Jésus, en tenant ce langage figuré, faisait une allusion prophétique au supplice que saint Pierre subit plus tard sur la croix¹. Au reste, les mots : « On te conduira où tu ne voudras pas » marquent en toute hypothèse une mort cruelle, qui fait frémir la nature, quelle que soit la générosité de l'esprit.

L'histoire de Simon-Pierre dans les évangiles se termine par un trait touchant d'amitié pour saint Jean. C'est ce dernier qui nous le raconte lui-même, à sa manière pittoresque, immédiatement à la suite des incidents qui précèdent².

« Après avoir ainsi parlé, Jésus dit à Pierre : Suis-moi. Pierre, s'étant retourné, vit venir derrière lui le disciple que Jésus aimait et qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein, et avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? Pierre donc, l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, celui-ci, que deviendra-t-il ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne³, que t'importe ? Toi, suis-moi. »

Saint Pierre et saint Jean étaient étroitement liés⁴ : il était donc tout naturel que le premier s'intéressât à la destinée future du second, et qu'il cherchât à obtenir de Jésus des renseignements sur ce point. Mais il n'entrait pas dans les plans de Notre Seigneur

1. Voir la page 191.

2. Saint Jean, XXI, 20-22.

3. Jusqu'au second avènement de Jésus-Christ, à la fin du monde.

4. Voir les pages 185 et suiv.

de révéler à Pierre ce secret. « Toi, suis-moi » : n'est-il pas frappant de voir que la dernière parole adressée par Jésus à saint Pierre dans le récit évangélique est « un écho de son premier appel¹, interprété à la lumière de la croix » ? Suis-moi ! Ce mot résume tout ce que le Sauveur attendait désormais du prince des apôtres.

1. Saint Matth., iv, 19.

DEUXIÈME PARTIE

LA PÉRIODE D'ACTION

Merveilleusement préparé en vue du rôle sublime et difficile qui lui avait été confié, muni de grâces spéciales pour s'en bien acquitter, Pierre se met aussitôt à l'œuvre et déploie une activité infatigable. Quelques instants avant de retourner vers son Père, Jésus avait dit aux apôtres : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Samarie et la Judée, et jusqu'aux extrémités de la terre¹. » Un triple théâtre était ainsi désigné à leur ministère : la capitale du peuple juif, la partie méridionale de la Palestine, le monde entier. Se conformant à ce plan gigantesque, Pierre prêchera d'abord à Jérusalem ; il ira ensuite évangéliser la Samarie et la Judée ; enfin il s'élancera au loin, jusqu'en Syrie, jusqu'à Rome.

On ne saurait le nier sans altérer ouvertement la vérité, il occupera sans conteste le premier rang, il exercera une véritable suprématie, durant toute cette période et jusqu'à la fin de sa vie. Personne n'a mieux résumé que Bossuet les faits qui exposent cette idée essentielle : « C'est Pierre qui, en attendant la descente du Saint-Esprit, fut le conducteur des apôtres en cette mémorable action où ils... mi-

1. Actes, 1, 8.

rent à la place de Judas un témoin de la vie et de la résurrection de Jésus-Christ... Pierre est partout à la tête de la prédication, et mène pour ainsi dire ses frères les apôtres au combat. C'est lui qui en entreprit la défense devant tout le peuple, lorsqu'on les accusa d'être ivres de vin, pendant qu'ils ne l'étaient que de l'Esprit de Dieu. Pierre fit le premier miracle qui parut en confirmation de la résurrection de Jésus-Christ. Ce fut lui qui fit un exemple d'Ananias et de Saphira : ce premier coup de foudre, qui inspira aux fidèles une salutaire terreur et qui affirmait l'autorité du gouvernement apostolique, partit de sa bouche. Ce fut lui qui frappa d'anathème Simon le Magicien, et en sa personne tous les hérétiques, dont cet impie était le chef. Ce fut lui qui visita le premier les Églises persécutées, comme leur père commun.... Quoique apôtre spécial des Juifs, qui étaient dans ces commencements la principale portion et comme le premier lot de l'héritage de Jésus-Christ, ce fut lui qui consacra les prémices des Gentils en la personne de Corneille le centurion.... Quand il fallut autoriser dans le concile de Jérusalem la liberté des Gentils par un décret qui mérita d'être prononcé au nom du Saint-Esprit, saint Pierre y paraît le premier, comme partout ailleurs : ce fut lui qui résolut la question pour laquelle on était assemblé, et saint Jacques déclara qu'il se rangeait à son avis. Il est à la tête de tout, et tout est confirmé par son sentiment¹. » Rien de plus consolant que d'assister à cette réalisation parfaite de la promesse du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église.. »

1. *Méditations sur l'Évangile*, LXXX^e jour.

CHAPITRE PREMIER

PIERRE FONDE ET ORGANISE L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM

I. Il prend l'initiative pour faire nommer un successeur à Judas.

Jésus est remonté au ciel, après avoir fait à ses apôtres ses dernières recommandations, et leur avoir promis de demeurer toujours avec eux par sa présence invisible et par sa grâce toute-puissante. Certains qu'il ne les abandonnerait pas, ils se retirèrent dans le cénacle, pour se préparer à la venue prochaine de l'Esprit-Saint. « Tous, dit l'écrivain sacré¹, ils persévéraient d'un commun accord dans la prière, avec les (saintes) femmes et Marie, mère de Jésus, et ses frères². » Il est touchant de voir Marie en prières avec l'Église naissante. Toutefois, si elle intercède, et si, au besoin, elle conseille, c'est Pierre qui est le chef réel du petit troupeau et qui est accepté de tous comme tel.

Son premier acte consista à remplir, en union avec les apôtres et ceux des disciples qui étaient dans le cénacle, la place laissée vacante par la mort du traître. Il prononça, à cette occasion, le premier des huit discours plus ou moins longs que saint Luc

1. Actes, 1, 14.

2. Les cousins de N. S. Jésus-Christ.

nous a conservés de lui dans le livre des Actes ¹. Nous citerons en entier cette allocution remarquable. Elle complète le récit de saint Matthieu sur la fin tragique de Judas ², et définit clairement les conditions requises pour l'apostolat. Suivant une coutume caractéristique de saint Pierre, plusieurs emprunts y sont faits à l'Ancien Testament. Elle se compose de deux parties : la première est historique, et rappelle qu'en vertu des divins oracles le traître devait disparaître du collège apostolique; dans la seconde, toute pratique, Pierre propose de lui élire un successeur.

« Mes frères, il fallait que s'accomplît ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Écriture, par la bouche de David, au sujet de Judas, qui a été le guide de ceux qui ont arrêté Jésus. Il était compté parmi nous, et il avait reçu sa part de notre ministère. Cet homme, après avoir acquis un champ avec le salaire du crime, se pendit et se brisa par le milieu, et toutes ses entrailles se répandirent. Le fait a été si connu de tous les habitants de Jérusalem, que ce champ a été nommé dans leur langue Haceldama, c'est-à-dire, Champ du sang. Car il est écrit dans le livre des Psaumes ³ : Que leur demeure devienne déserte et qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre reçoive son ministère.

Il faut donc que, parmi les hommes qui ont été en notre compagnie pendant tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu avec nous, à commencer depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. »

1. 1, 15-22. Les autres seront également signalés et cités en grande partie, selon leur ordre chronologique.

2. Saint Matth., xxvii, 3-8.

3. Psaume LXVIII, 26, et Psaume CVIII, 8.

Cette dernière parole est spécialement frappante. Le miracle de la résurrection du Christ était « la vérité centrale » que les apôtres devaient annoncer au monde : aussi saint Pierre revient-il, pour sa part, avec insistance sur ce grand fait, dans ses discours¹ et dans ses épîtres².

Docile à la voix de son chef, l'assemblée, après avoir pris conseil de Dieu par une fervente prière, élit saint Mathias comme douzième apôtre.

II. *Le premier coup de filet du pêcheur d'hommes, le jour de la Pentecôte.*

En cette fête célèbre, qu'on a très justement appelée « le jour de la naissance de l'Église », la figure principale du récit des Actes³, après l'Esprit-Saint qui daigna se communiquer d'une manière merveilleuse aux apôtres et aux disciples groupés dans le cénacle, c'est encore celle de Pierre. Il agit comme le vicaire attitré du Sauveur.

Lorsqu'on entendit au loin, dans Jérusalem, le bruit violent, semblable à celui d'un vent d'orage, qui avait accompagné l'effusion de l'Esprit de Dieu, on accourut en foule de tous les quartiers de la ville. Un autre prodige apparut alors, et mit à son comble le vif étonnement de la multitude. Ces Juifs, venus de toutes les contrées du monde civilisé, pour solenniser la Pentecôte dans la cité sainte, entendaient, chacun dans son propre idiome, les disciples célébrer les grandeurs et les bienfaits de Dieu.

1. Actes, II, 24-32; III, 15, 26; IV, 10; V, 30; X, 40, etc.

2. I^{re} ép., I, 3; III, 21, etc.

3. II, 1-41.

C'était la première et la plus brillante manifestation du don des langues, qui devint bientôt comme une faveur régulière de l'Esprit-Saint dans les assemblées des fidèles. « Que veut dire cela? » demandaient les uns, avec une admiration respectueuse. Mais d'autres disaient, en se moquant : « Ils sont pleins de vin nouveau. »

Pierre prit aussitôt la parole, soit pour répondre à cette grossière calomnie, soit pour démontrer le caractère messianique et l'autorité divine de Jésus. Ce second discours est le plus considérable de tous ceux que nous possédons de lui. Il se fait remarquer par la vigueur avec laquelle le prince des apôtres revendique pour son Maître le titre de Messie, et rejette ouvertement sur ses auditeurs la responsabilité du déicide. Les Pères attirent à bon droit notre attention sur la transformation significative qui s'est opérée sous ce rapport dans le fils de Jonas : naguère effrayé à la voix d'une servante, il s'adresse maintenant avec intrépidité à une foule nombreuse, en grande partie hostile, sans redouter aucun péril. L'Esprit-Saint a fait de lui un prédicateur imperturbable de l'évangile, un guide ferme et calme pour tous les croyants.

Voici les principaux passages de cette allocution¹ :

« Hommes juifs, et vous tous qui séjournez à Jérusalem, sachez bien ceci, et prêtez l'oreille à mes paroles. Ces hommes ne sont pas ivres, comme vous le supposez, car il n'est que la troisième heure du jour². Mais il advient ce qui a été dit par le prophète Joël³ : Il arrivera dans

1. Actes, II, 14-36.

2. Neuf heures du matin.

3. Joël, II, 28-29.

les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, et vos vieillards auront des songes. Oui, sur mes serviteurs et sur mes servantes, en ces jours-là, je répandrai de mon Esprit, et ils prophétiseront....

« Hommes israélites, écoutez ces paroles. Jésus de Nazareth, cet homme approuvé de Dieu parmi vous par les actes de puissance, les prodiges et les miracles que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes ; cet homme vous ayant été livré selon le dessein arrêté et la prescience de Dieu, vous l'avez cloué (à la croix) et fait mourir par les mains des méchants. Dieu l'a ressuscité, en dissipant les douleurs du séjour des morts¹, parce qu'il était impossible qu'il y fût retenu. Car David dit de lui² : Je voyais toujours le Seigneur devant moi, parce qu'il est à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui, et ma langue a été dans l'allégresse, et ma chair même reposera avec espérance ; car vous ne laisserez pas mon âme dans le séjour des morts, et vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption. Vous m'avez fait connaître le chemin de la vie, et vous me remplirez de joie en me montrant votre visage.

« Mes frères, qu'il me soit permis de vous dire hardiment, au sujet du patriarche David, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, et que son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. Mais comme il était prophète, et qu'il savait que Dieu lui avait juré, sous la foi du serment, de faire asseoir sur son trône un fils issu de lui, c'est la résurrection du Christ qu'il a prévue, lorsqu'il a dit qu'il n'a pas été laissé dans le séjour des morts, et que sa chair

1. Métaphore très expressive. Le séjour des morts est censé endurer, après avoir reçu Jésus-Christ dans son sein, des douleurs très vives, qui ne seront apaisées que par la résurrection du Sauveur.

2. Psaume xv, 8-11.

n'a pas vu la corruption. C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité; nous en sommes tous témoins. Après donc qu'il a été élevé par la droite de Dieu, et qu'il a reçu du Père la promesse de l'Esprit-Saint, il a répandu cet Esprit, que vous voyez et entendez. Car David n'est pas monté au ciel; mais il a dit lui-même¹ : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds. Que toute la maison d'Israël sache donc très certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. »

Dans tous les autres discours de l'apôtre, on retrouve cette noble simplicité, ces applications très heureuses de la sainte Écriture, ce pressant appel à la foi en Jésus-Christ.

Le résultat produit dans la circonstance présente fut merveilleux. Les auditeurs, touchés de componction, ayant demandé, par masses nombreuses, ce qu'ils devaient faire pour mettre à profit la grâce divine, Pierre leur répondit² : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, pour la rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit; car c'est pour vous qu'est la promesse³, et pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin⁴, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera. »

Ne pouvant citer tout au long les exhortations pratiques que Pierre adressa alors à la foule, saint Luc les résume dans une formule générale : « Par beaucoup d'autres paroles il les conjurait et les ex-

1. Psaume cix, 1.

2. Actes, II, 38 et suiv.

3. La promesse faite autrefois par le prophète Joël.

4. Les païens.

hortait, en disant : Sauvez-vous du milieu de cette génération perverse. » Il ajoute qu'il y eut, ce jour-là, trois mille conversions.

III. *Pierre guérit un paralytique; résultats divers de ce miracle.*

Peu de temps après la Pentecôte, saint Pierre, accompagné de son ami saint Jean, opéra un grand prodige, qui servit d'occasion, tout ensemble, à d'autres conversions nombreuses et à un premier conflit entre l'Eglise naissante et les autorités juives¹.

La scène se passa auprès de la « Belle Porte » du temple de Jérusalem, ainsi nommée à cause de sa magnificence, et qui donnait accès au portique dit de Salomon, dans la partie orientale de l'édifice sacré. Un jour, Jésus-Christ s'y était rendu publiquement témoignage à lui-même². Là se tenait un pauvre mendiant, âgé de quarante ans, et paralytique depuis sa naissance. La suite du récit présente trop d'intérêt pour que nous n'en donnions pas intégralement le texte.

« Cet homme, ayant vu Pierre et Jean qui allaient entrer dans le temple, les pria, pour recevoir une aumône. Pierre, avec Jean, fixa les yeux sur lui et dit : Regarde-nous. Il les regardait donc attentivement, espérant qu'il allait recevoir quelque chose d'eux. Mais Pierre dit : Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne; au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. Et l'ayant pris par la main droite, il le

1. Actes, III, 1 et suiv.

2. Saint Jean, x, 23 et suiv.

souleva; et aussitôt ses jambes et ses pieds furent affermis. D'un bond il fut debout, et il se mit à marcher; et il entra avec eux dans le temple, marchant, sautant et louant Dieu. »

L'effet produit fut considérable, car une foule nombreuse se trouvait là, attendant le sacrifice du soir, et le paralytique était connu de la plupart des habitants de Jérusalem, tant il y avait d'années qu'on le voyait demander l'aumône auprès de la Belle Porte. Les témoins du miracle, et d'autres qui accoururent à l'instant, ne pouvaient contenir leur admiration. L'occasion était trop favorable pour que saint Pierre ne la saisît pas avec empressement. Prenant donc la parole, il prononça un autre discours éloquent¹, qui reproduit au fond les mêmes pensées que le second², mais en faisant une part plus large à l'exhortation directe, et en appuyant sur l'idée messianique, pour la rendre plus riche et plus pleine. Jésus est le libérateur promis aux patriarches, et c'est en lui que toutes les nations doivent être bénies; il est le grand prophète prédit par Moïse, le Messie dont tous les anciens oracles ont annoncé les humiliations et la gloire, le juge souverain devant lequel tous les hommes comparâtront à la fin des temps. Après un petit exorde *ex abrupto*, Pierre présente nettement la guérison miraculeuse du paralytique sous son vrai caractère : elle démontre que Jésus est le Christ attendu. Il exhorte ensuite ses auditeurs à se convertir sincèrement, s'ils veulent participer aux biens que le Messie a apportés au monde.

1. Actes, III, 12-26.

2. Pages 82-84.

« Hommes israélites, pourquoi vous étonnez-vous de cela ? ou pourquoi nous regardez-vous, comme si c'était par notre vertu ou par notre puissance que nous eussions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son Fils Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate, quand il jugeait qu'il fallait le relâcher. Mais vous, vous avez renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé qu'on vous accordât la grâce d'un meurtrier ; et vous avez fait mourir l'auteur de la vie, que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; ce dont nous sommes témoins. C'est à cause de la foi en son nom que ce nom a raffermi cet homme, que vous voyez et connaissez ; et la foi qui vient de lui a opéré en présence de vous tous cette parfaite guérison.

« Et maintenant, mes frères, je sais que vous avez agi par ignorance, aussi bien que vos chefs. Mais Dieu, qui avait prédit par la bouche de tous les prophètes que son Christ devait souffrir, l'a ainsi accompli. Faites donc pénitence, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés, lorsque seront venus des temps de rafraîchissement, de la part du Seigneur, et qu'il aura envoyé celui qui vous a été annoncé, Jésus-Christ. Mais il faut que le ciel le reçoive jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé depuis longtemps par la bouche de ses saints prophètes. Moïse a dit¹ : Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écoutez en tout ce qu'il vous dira. Et voici : quiconque n'écouterà pas ce prophète sera exterminé du milieu du peuple. Tous les prophètes qui ont parlé à partir de Samuel et après lui ont annoncé ces jours-là². Vous êtes les fils des prophètes et de l'alliance que Dieu a établie avec nos pères, en disant à Abraham³ : En ta race seront bénies toutes les

1. Deutéronome, xviii, 15 et suiv.

2. Les jours du Messie.

3. Genèse, xii, 18.

familles de la terre. C'est pour vous premièrement que Dieu a suscité son Fils, et il l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun se convertisse de son iniquité. »

Quelques traits demandent une courte explication. On éprouve tout d'abord un sentiment de surprise, lorsqu'on entend l'apôtre alléguer l'ignorance des Juifs comme une atténuation de leur grand crime envers Jésus-Christ. Et pourtant rien de plus réel, en un sens, que cette ignorance, quoiqu'elle fût elle-même gravement coupable : en crucifiant Notre-Seigneur, ni les autorités juives, ni le peuple ne croyaient mettre à mort leur Messie. Saint Paul allègue aussi cette excuse pour ses coreligionnaires et pour lui-même¹.

Par l'expression métaphorique « les temps de rafraîchissement », saint Pierre désigne la bienheureuse éternité, qui suivra le second avènement de Jésus-Christ et qui apportera aux élus le calme, le repos, le bonheur idéal. Quant aux « temps du rétablissement de toutes choses », ils ne diffèrent pas de la fin du monde. Alors, en effet, comme l'enseignent les prophètes², l'univers entier sera transformé, restauré, régénéré : il a participé d'une certaine manière aux péchés de l'humanité, et il a été condamné avec elle pour ce motif; mais il sera de même transfiguré glorieusement avec elle à la fin des temps. Nous retrouverons cette doctrine consolante dans la deuxième épître de saint Pierre³.

1. I^{re} ép. aux Cor., II, 8; II^e ép. à Timothée, I, 13.

2. En particulier Isaïe, LI, 6; LXV, 17; LXVI, 22; Joël, II, 30-32.

3. III, 10-13. Voir aussi l'épître de saint Paul aux Romains, VIII, 19 et suiv., et l'Apocalypse, XXI, 1, 5, etc.

Cette fois encore, un admirable résultat fut produit, puisque cinq mille hommes se convertirent. Comment un tel langage, si ferme et si délicat, appuyé sur les anciennes prophéties et sur les croyances les plus chères aux Juifs, n'aurait-il pas vivement impressionné cette multitude, qui attendait alors le Messie et qui venait de contempler un éclatant miracle, opéré par l'apôtre au nom de Jésus-Christ ?

Au moment où Pierre achevait son discours, on vit arriver quelques prêtres, le capitaine du temple, — prêtre lui-même et chargé de maintenir l'ordre dans l'édifice sacré — avec plusieurs sadducéens¹. Le prince des prêtres et les membres du parti sadducéen avaient joué un rôle très actif durant la passion de Jésus. L'évangile nous les montre, dans la matinée du vendredi saint, excitant la foule contre l'auguste victime et lui faisant pousser ces cris homicides : *Non hunc sed Barabbam ! Tolle, tolle, crucifige eum*² ! Ils entrent maintenant en lutte contre l'Église du Christ, qu'ils voudraient étouffer dans son berceau. Froissés de voir que Pierre ne craignait pas d'enseigner publiquement le peuple, sans mandat officiel, et encore plus irrités de l'entendre proclamer la résurrection et la toute-puissance de Jésus, ils le firent arrêter et jeter en prison avec son ami³. Comme il était tard, et que

1. Cette faction aristocratique, qui se faisait remarquer par son laxisme religieux, nous est bien connue, grâce aux récits évangéliques. Ses membres les plus influents appartenaient aussi à la caste sacerdotale.

2. Saint Matth., xxvii, 20-23 ; saint Jean, xviii, 40 et xix, 15, etc.

3. Actes, iv, 1 et suiv.

les règles traditionnelles interdisaient, chez les Juifs, de commencer une affaire judiciaire à l'approche de la nuit, les deux apôtres ne comparurent que le lendemain devant le tribunal suprême, le sanhédrin.

L'assemblée était imposante. Anne, l'ancien grand prêtre, était là, avec Caïphe, son gendre, le pontife actuel, l'un et l'autre tristement célèbres par leur haine et leur cruauté envers Notre Seigneur. Les deux accusés se tenaient debout au milieu de l'hémicycle formé par les soixante-dix membres du tribunal. Le président leur adressa cette question, posée déjà à leur Maître quelque temps auparavant¹ : « Par quelle puissance et au nom de qui avez-vous fait cela ? » Pierre, rempli de l'Esprit-Saint, fit une réponse tout apostolique. La situation exigeait de lui un héroïque courage ; il sut demeurer à cette hauteur, sans cesser d'être calme et respectueux, lui si ardent et si vif.

« Puisque aujourd'hui nous sommes jugés pour avoir fait du bien à un homme infirme, et qu'on nous demande comment il a été guéri, qu'il soit connu de vous tous, et de tout le peuple d'Israël, que c'est par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts ; c'est par lui que cet homme se tient guéri devant vous. C'est lui qui est la pierre rejetée par vous, les constructeurs, et qui est devenue la pierre de l'angle ; et il n'y a pas de salut en aucun autre : car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés². »

L'apôtre ne cherche pas à varier sa méthode ou

1. Saint Matth., XXI, 23.

2. Actes, IV, 9-12.

son genre oratoire. Son apologie consiste à rendre un nouveau témoignage au Sauveur; seulement, cette fois, le témoignage retentit devant les représentants officiels de la nation juive, ce qui ajoute singulièrement à sa force. Même reproche que dans les allocutions précédentes : C'est vous qui l'avez injustement crucifié! Ici encore, le fait de la résurrection est mentionné après celui de la mort ignominieuse. Pierre, fidèle à sa coutume, applique à Jésus quelques-uns des oracles messianiques qui s'étaient accomplis en lui et par lui, et il relève ses titres et ses pouvoirs souverains.

Ce fier langage étonna les juges; il les réduisit même pour le moment à l'impuissance. D'ailleurs, ils voyaient, debout à côté de Pierre, l'infirmes qui avait été miraculeusement guéri : comment sévir contre celui qui avait été l'instrument de ce prodige manifeste? Ils redoutaient l'opinion publique, qui était visiblement favorable aux deux apôtres. Que faire donc? Leur délibération fut pénible, embarrassée. La conclusion à laquelle ils s'arrêtèrent ne l'est pas moins : « Défendons-leur avec menaces de parler désormais à qui que ce soit en ce nom-là¹. » La sentence fut promulguée à l'instant même. Sans se laisser intimider, Pierre répondit, pour lui-même et pour son ami : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu; car nous ne pouvons pas ne point parler de ce que nous avons vu et entendu². » *Non possumus!* A la suite du prince des apôtres, combien de papes, d'évêques, de prêtres, de simples chrétiens, l'ont redit aux grands et aux puissants de ce monde, pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ,

1. Actes, iv, 15-17.

2. Actes, iv, 19-20.

sans craindre les supplices ou la mort ! Et jusqu'à la fin des siècles, les fidèles amis de Jésus répéteront avec saint Pierre, toutes les fois qu'on voudra faire violence à leur conscience, et leur commander des actes contraires à la loi divine : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

Les membres du sanhédrin n'osèrent pas alors relever le défi, car ils craignaient de mécontenter la foule et de susciter un orage. Pierre et Jean furent donc relâchés, après qu'on eut insisté sur la menace ; et ils vinrent, saintement joyeux, raconter à l'assemblée des fidèles ce qui s'était passé. Et tous, débordant à leur tour d'enthousiasme, adressèrent à Dieu cette prière, dont on a souvent attribué la composition à saint Pierre, car elle n'est pas sans analogie avec ses discours, pour le fond comme pour la forme¹ :

« Seigneur, c'est vous qui avez fait le ciel et la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent ; vous qui avez dit par l'Esprit-Saint, par la bouche de notre père David, votre serviteur² : Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont soulevés, et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ. Car Hérode et Ponce-Pilate se sont vraiment ligués dans cette ville avec les Gentils et le peuple d'Israël, contre votre saint serviteur Jésus, que vous avez oint, pour faire ce que votre main et votre conseil avaient décrété de laisser faire. Et maintenant, Seigneur, regardez leurs menaces, et donnez à vos serviteurs d'annoncer votre parole en toute confiance, en étendant votre main pour opérer des guérisons, des miracles et des prodiges, par le nom de votre saint Fils Jésus. »

1. Actes, iv, 24-30.

2. Psaume II, 1-2.

Au moment même où la prière s'achevait, le lieu où les fidèles étaient réunis trembla miraculeusement, et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint. Plus intrépides que jamais après avoir reçu cet encouragement divin, ils annonçaient la parole du Seigneur avec une assurance invincible.

IV. *Épisode d'Ananie et de Saphire; le conflit avec les autorités juives s'accroît et devient une vraie persécution.*

Par deux fois¹, l'auteur du livre des Actes esquisse le portrait des premiers chrétiens, pour signaler leur foi, leur esprit de prière, leur charité mutuelle et leur désintéressement parfait. Mais une telle perfection ne pouvait durer toujours, et un triste incident, où Pierre eut à remplir les fonctions d'un juge sévère, vint assombrir pour un instant la joie de l'Église.

Le nombre des fidèles, par conséquent celui des pauvres, — car les néophytes appartenaient en général aux classes peu aisées, — s'étant promptement accru, plusieurs chrétiens plus favorisés des biens de ce monde vendaient leurs propriétés, afin de créer, avec le produit de la vente, un trésor commun, dans lequel les apôtres puisaient pour secourir les indigents². Mais un abus était à craindre, et il ne fit que trop tôt son apparition. La vaine gloire, le désir de se donner l'apparence d'une généreuse libéralité, devaient exciter quelques âmes vulgaires à tromper leurs frères. Tel fut le cas pour Ananie et sa femme Saphire, qui, tout en gardant une partie notable de l'argent que

1. Actes, II, 42-47 et IV, 32-35.

2. Actes, IV, 34 et suiv.

leur avait procuré la vente d'un champ, apportèrent le reste aux apôtres, comme si c'était le prix total.

Instruit de cette duplicité par une révélation divine, Pierre eut à le châtier en sa qualité de chef de l'Église¹.

« Ananie, demanda-t-il au principal coupable, pourquoi Satan a-t-il tenté ton cœur, afin de te faire mentir à l'Esprit Saint et frauder sur le prix du champ? Si tu l'avais gardé, ne demeurerait-il pas à toi? et une fois vendu, n'était-il pas aussi en ton pouvoir? Pourquoi as-tu mis une telle chose dans ton cœur? Tu n'as pas menti aux hommes, mais à Dieu. » A peine Ananie, mortellement frappé par la main de Dieu, avait-il été emporté et enseveli, que sa femme, inquiète de ne pas le voir revenir, se présentait à son tour devant Pierre, qui lui demanda brusquement : « Dis-moi, femme, est-ce à tel prix que vous avez vendu votre champ? » Elle répondit : Oui, à tel prix. » Pierre reprit : « Pourquoi vous êtes-vous concertés pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici que les pieds de ceux qui ont enseveli ton mari sont à la porte, et ils vont t'emporter aussi. » A l'instant même, elle tomba sans vie, et on l'enterra auprès de son mari. La mort soudaine de ces deux menteurs sacrilèges jeta un légitime effroi parmi les Juifs, comme parmi les chrétiens. En effet, il était évident pour tous que c'était le bras de Dieu lui-même qui avait porté ce double coup, afin de conserver sainte et pure l'Église de son Fils.

D'autre part, ce douloureux incident ne contribua pas peu à relever l'autorité, déjà si grande, du prince des apôtres. A cette même époque, le Seigneur la mit encore en relief par d'autres prodiges,

1. Actes, v, 3 et suiv.

d'un caractère très consolant. Saint Luc signale en particulier le suivant : on portait les malades dans les rues de Jérusalem, et on les y étendait sur des lits et des grabats, « afin que, Pierre venant à passer, son ombre au moins couvrit quelqu'un d'eux, et qu'ils fussent guéris de leurs infirmités¹ ». C'était la réalisation littérale de la promesse du divin Maître : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes². »

Comme les autres apôtres opéraient aussi de nombreux miracles, on accourait auprès d'eux de tous les quartiers de la cité sainte, et même des villes voisines, et beaucoup de conversions s'ensuivirent. A cette vûe, le grand prêtre et le sanhédrin furent remplis de jalousie et de colère, et ils firent jeter en prison tous les membres du corps apostolique. Mais Dieu veillait sur les siens, et il les fit délivrer aussitôt par un ange, qui leur ouvrit pendant la nuit les portes de leur geôle. Le lendemain, de grand matin, lorsque le sanhédrin se réunit pour décider de leur sort, ils étaient dans la cour du temple, prêchant l'évangile au peuple. Ramenés devant leurs juges, ils s'entendirent reprocher par Caïphe de « remplir Jérusalem de leur doctrine », malgré l'interdiction qui leur en avait été faite, et de rejeter publiquement sur le sanhédrin la responsabilité de la mort de Jésus³.

Par la bouche de Pierre, les apôtres firent entendre une protestation analogue au *Non possumus*.

1. Actes, v, 15.

2. Saint Jean, xiv, 12.

3. Actes, v, 17 et suiv.

prononcé quelques jours auparavant en face du même tribunal :

« Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir en le pendant au bois. C'est lui que Dieu a élevé par sa droite comme prince et sauveur, pour donner à Israël la pénitence et la rémission des péchés. Et nous, nous sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit-Saint, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent ¹. »

Il n'était pas possible de mieux affirmer les droits sacrés de Dieu et de la conscience, ni d'attester plus fortement la réalité de la résurrection de Jésus-Christ. Aussi, exaspérés par ce courage indomptable et par ces réponses écrasantes, les juges voulaient-ils porter contre les apôtres une sentence de mort ; et ils auraient certainement exécuté ce dessein cruel et impie, si l'un d'eux, le savant et illustre docteur Gamaliel, à l'esprit large, conciliant, ne les en eût dissuadés sur l'heure, par quelques représentations pleines de sens². Cependant, ils tinrent à satisfaire au moins en partie leur haine, car, avant de rendre la liberté aux apôtres, ils leur firent subir le supplice sanglant de la flagellation. En les renvoyant, ils ne manquèrent pas de réitérer leurs interdictions et leurs menaces.

Saint Luc termine la narration de cet épisode par un trait admirable, qui nous fait lire jusqu'au plus intime de l'âme des disciples, et qui nous révèle le secret de leur héroïsme : « Pour eux, ils s'en allaient joyeux de devant le sanhédrin, parce qu'ils avaient

1. Actes, v, 29-32.

2. Actes, v, 33 et suiv.

été jugés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. » Quant aux injonctions et aux menaces iniques de leurs persécuteurs, ils n'en tinrent aucun compte; au contraire, sous la direction de Pierre, leur vaillant chef, « tous les jours ils ne cessaient pas d'enseigner dans le temple et dans les maisons, et d'annoncer le Christ Jésus¹ ».

1. Actes, v, 42.

CHAPITRE II

SAINT PIERRE TRAVAILLE AU DÉVELOPPEMENT DE L'ÉGLISE EN PALESTINE

I. *Simon-Pierre et Simon le Magicien*¹.

Nous n'avons pas à raconter ici comment la persécution juive s'enflamma de plus en plus contre l'Église, ni comment le sang de l'angélique diacre Étienne, versé surtout à l'instigation de Saul, le futur saint Paul, bien loin d'assouvir la rage des bourreaux, contribua au contraire à l'exciter davantage. Pendant quelque temps, ce fut un ouragan d'une violence extrême, devant lequel les chrétiens de Jérusalem durent se résigner à la fuite, selon la recommandation du Sauveur lui-même². Ils se dispersèrent « dans les régions de la Judée et de la Samarie, excepté les apôtres³ ». Pierre demeura donc, avec les autres membres du collège apostolique, à son poste d'honneur et de péril.

Mais alors commença à se réaliser le mot célèbre de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Le bon grain, que les fidèles dispersés répandaient avec zèle partout où ils se

1. Actes, VIII, 4-25.

2. Saint Matth., x, 23.

3. Actes, VIII, 1.

réfugiaient, germa tout d'abord en Judée et en Samarie. Des conversions nombreuses eurent lieu bientôt à Sébaste, capitale de cette dernière province, grâce à la puissante prédication du diacre Philippe, et aux prodiges par lesquels Dieu y mettait le sceau. Ce ministère exercé par le saint diacre dans une contrée qui avait cessé depuis longtemps d'appartenir au judaïsme avait une importance exceptionnelle : il prouvait qu'il n'était nullement nécessaire de faire partie de l'ancien peuple théocratique, de l'Israël selon la chair, pour être admis dans l'Église chrétienne. Jésus avait vraiment apporté le salut à tous les hommes.

Une des conversions opérées par Philippe eut un caractère très retentissant. Ce fut celle du magicien Simon, qui se livrait, comme beaucoup d'autres Orientaux d'alors, aux sciences occultes, et qui accréditait ses chimères au moyen d'artifices habiles, accomplis grâce au concours du démon. Cet homme exerçait une influence néfaste sur ses compatriotes. « Il avait séduit le peuple, dit l'historien sacré, en affirmant qu'il était quelqu'un de grand. Tous l'écoutaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la vertu de Dieu, celle qu'on appelle la grande. » On le regardait donc comme une sorte d'incarnation de la puissance divine. Malgré ces tristes antécédents, il accepta, lui aussi, la foi chrétienne et demanda le baptême, frappé surtout par les miracles de Philippe, de même que les habitants de Sébaste l'avaient été jusque-là par son art magique.

Lorsque les apôtres eurent appris à Jérusalem que les Samaritains s'étaient rangés en grand nombre sous le joug de la foi, « ils leur envoyèrent Pierre et

Jean », dit le récit des Actes, afin de les affermir dans leurs bonnes dispositions. Les protestants ont souvent abusé de cette expression de saint Luc, dans laquelle ils prétendent voir un démenti donné à la primauté de Pierre. Mais il n'est pas question ici d'un ordre proprement dit, qui aurait été intimé à Simon-Pierre par ses collègues; pas plus que dans une phrase analogue de l'historien Josèphe¹, où nous apprenons que les Juifs envoyèrent à Rome le grand prêtre Ismaël, pour porter leurs plaintes et leurs récriminations à l'empereur. Les apôtres se bornèrent à exprimer le désir, inspiré par une très haute convenance, que leur chef allât lui-même ouvrir complètement les portes du bercail aux convertis de Samarie. Il consentit volontiers à leur demande, et se fit accompagner par saint Jean.

Après l'arrivée du prince des apôtres, un prodige encore plus éclatant que ceux du diacre Philippe excita l'admiration des néophytes. Pierre et Jean « leur imposaient les mains, et ils recevaient l'Esprit-Saint », qui manifestait sa présence en eux par des faveurs extraordinaires, comme au jour de la Pentecôte. Émerveillé de plus en plus, Simon le magicien osa offrir de l'argent aux deux apôtres, en disant : « Donnez-moi, à moi aussi, ce pouvoir, afin que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent l'Esprit-Saint. » Son âme vile et abjecte est toute entière dans cette demande sacrilège, qui a fait stigmatiser plus tard par le nom de *simonie* le trafic honteux des choses saintes.

L'indignation de Pierre vibre encore dans sa réponse : « Que ton argent péricule avec toi, puisque

1. *Antiquités*, XX, VIII, 11.

tu as cru que le don de Dieu s'acquiert avec de l'argent! Il n'y a pour toi ni part ni héritage dans cette affaire; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence et prie Dieu, afin que, s'il est possible, cette pensée de ton cœur te soit pardonnée, car je vois que tu es rempli d'un fiel amer et dans les liens de l'iniquité. »

Atterré, le magicien reprit : « Priez vous-mêmes le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous avez dit. » Ces mots n'expriment en réalité aucun regret de la faute commise; tout ce que le coupable semble redouter, c'est d'être châtié. Nous aurons à revenir plus tard sur lui, à l'occasion du séjour de saint Pierre à Rome.

En rentrant à Jérusalem, Pierre et Jean prêchèrent l'évangile en de nombreuses bourgades samaritaines, qui se trouvaient sur leur chemin. Nul doute qu'ils n'aient encore obtenu des résultats très consolants.

II. *Les premières relations de saint Pierre avec saint Paul; une visite pastorale du prince des apôtres.*

Ici se place un fait remarquable, que le livre des Actes ne raconte pas en termes explicites, quoiqu'il le suppose indirectement¹. C'est saint Paul qui nous en a conservé le souvenir dans son épître aux Galates, 1, 18-20. Traçant un résumé rapide des événements qui suivirent sa conversion, il écrit cette parole, devenue promptement proverbiale : « Ensuite..., je vins à Jérusalem, *pour voir Pierre.* »

1. Actes, ix, 26-30.

Le verbe employé dans le texte grec a une force toute particulière, que les commentateurs ne manquent pas de relever. En effet, il donne à entendre que la personne ou la chose contemplée mérite un intérêt spécial. Le choix de l'expression atteste donc, à lui seul, la haute dignité de saint Pierre, et le profond respect que Paul croyait devoir lui témoigner en personne. Suivant la très juste remarque d'un ancien interprète¹, « Paul n'avait pas besoin d'un enseignement humain, lui qui avait été instruit de toutes choses par Dieu lui-même; mais il donne au prince des apôtres l'honneur qui lui était dû ». C'est à Rome que, depuis de longs siècles, on va de tous les coins du monde « pour voir Pierre », pour le contempler et recevoir ses ordres dans la personne de son successeur.

Comme l'on aimerait à connaître les détails de cette première entrevue des deux apôtres! Elle fut de courte durée, puisque Paul ne put rester que quinze jours à Jérusalem, les embûches que lui tendaient les Juifs pour le mettre à mort l'ayant contraint de fuir. Du moins, nous savons, par le livre des Actes, que le futur apôtre des Gentils reçut un excellent accueil des membres du corps apostolique alors présents dans la métropole. La suite de ce récit nous montrera plusieurs fois encore saint Pierre et saint Paul l'un auprès de l'autre : soit à Jérusalem, au moment du concile; soit à Antioche, peu de temps après; soit enfin à Rome, aux derniers jours de leur vie.

Après la persécution sanglante dont il a été parlé plus haut, une période de paix s'ouvrit pour l'Église²,

1. Théodoret de Cyr.

2. Actes, ix, 31.

et cette paix profita grandement à sa prospérité. « Elle s'établissait, marchant dans la crainte du Seigneur, et elle se multipliait par les consolations de l'Esprit-Saint. » Sa croissance était donc à la fois intérieure et extérieure : elle se fortifiait et se consolidait au dedans ; elle étendait ses limites au dehors.

Pendant la persécution, il n'avait pas été possible à Pierre de quitter son poste de combat, si ce n'est pour aller passer quelques jours en Samarie. La paix lui permet maintenant de s'éloigner de Jérusalem et de faire, en qualité de premier pasteur, la visite pastorale des Églises disséminées à travers la Palestine du sud.

Nous ne connaissons que deux épisodes de ce voyage. Le premier¹ eut pour théâtre Lydda, petite ville située à environ un jour de marche et au nord-ouest de Jérusalem, dans la fertile petite plaine de Saron, qui longe la Méditerranée. Pierre trouva là un homme nommé Enée, que la paralysie avait étendu sur son grabat depuis huit ans. Touché de compassion, l'apôtre dit à ce malheureux : « Enée, le Seigneur Jésus-Christ te guérit ; lève-toi et marche. » C'est ainsi que le Sauveur avait lui-même parlé en des circonstances analogues² ; Pierre ne l'avait pas oublié. Le malade fut aussitôt guéri, et ce miracle produisit dans la ville et aux alentours un grand nombre de conversions.

La ville antique de Joppé, aujourd'hui Jaffa, le port unique de la Palestine méridionale, n'est qu'à environ quinze kilomètres de Lydda. Le bruit du prodige opéré par saint Pierre y arriva promptement.

1. Actes, ix, 32-35.

2. Saint Luc, v, 24 ; saint Jean, v, 8, etc.

Or, une pieuse et généreuse chrétienne, nommée Tabitha, en grec Dorcas, — c'est-à-dire, gazelle, — qui s'était distinguée par ses bonnes œuvres et ses charités multiples, venait de mourir, et toute la cité était plongée dans le deuil. Les fidèles de Joppé se hâtèrent d'envoyer à Pierre deux messagers, pour le conjurer de venir au plus vite chez eux. Il vint, et on le conduisit dans la chambre où le corps de Tabitha gisait sans vie. Une scène émouvante se produisit alors : toutes les veuves entouraient le chef de l'Église, en pleurant, et en lui montrant les tuniques et les vêtements que leur faisait Dorcas. Il ne put résister à cette muette mais éloquente prière. Ayant fait sortir tout le monde, encore à la manière de son Maître¹, il se mit à genoux et pria; puis, se tournant vers le corps inanimé, il dit : « Tabitha, lève-toi. » La morte ouvrit les yeux, et ayant regardé Pierre, elle se mit sur son séant. L'apôtre lui donna la main, et l'aida à se lever; ensuite, ayant appelé les chrétiens et les veuves qui étaient dans la chambre voisine, il la leur rendit vivante. Cette fois encore, de nombreuses conversions furent la conséquence immédiate du prodige².

1. Saint Matth., IX, 25.

2. Actes, IX, 36-42.

CHAPITRE III

SAINT PIERRE INTRODUIT LES GENTILS DANS L'ÉGLISE DU CHRIST

I. *Conversion du centurion Cornélius.*

Jusqu'ici, nous avons vu Pierre rendre témoignage à Jésus-Christ à Jérusalem, en Judée et en Samarie. Voici qu'il va recevoir du ciel la mission de porter aussi l'évangile aux païens. A Jérusalem et en Judée, il s'est adressé aux seuls Juifs; en Samarie, ses auditeurs étaient, sous le rapport de la race comme sous celui de la religion, à moitié Juifs et à moitié païens. Le centurion Cornélius et ses amis, qui vont maintenant entrer dans l'Église par le ministère de Pierre, appartenaient entièrement au paganisme. Le prince des apôtres va donc renverser, d'une manière définitive et intégrale, le mur de séparation qui, suivant le mot de saint Paul¹, avait été dressé jusqu'alors entre les Israélites et les Gentils. Le moment est particulièrement solennel dans l'histoire de la révélation; aussi l'historien sacré s'étend-il longuement sur les circonstances qui préparèrent, entourèrent, et suivirent ce fait capital². Nous n'en reproduirons que les détails les plus importants.

1. Épître aux Eph., II, 14.

2. Actes, X, 1 - XI, 18.

Après la résurrection de Tabitha, Pierre resta assez longtemps à Joppé, installé chez un corroyeur qui se nommait Simon, comme lui. Ce trait prouve que l'apôtre, docile aux leçons de Jésus, se mettait déjà résolument au-dessus des coutumes et des préjugés judaïques; car les Juifs regardaient le métier de tanneur comme impur sous le rapport légal, à cause des dépouilles d'animaux de toutes sortes qu'il oblige de manier.

Les deux héros du grand événement qui va suivre y furent préparés l'un et l'autre, presque en même temps, par une vision surnaturelle. A Césarée de Palestine, autre ville célèbre des rives de la Méditerranée, située au nord et à douze heures de marche de Joppé, se trouvait alors en garnison un centurion nommé Cornélius, Romain d'origine. Il commandait la cohorte dite l'Italienne, qui avait été recrutée surtout en Italie, et qui faisait partie des troupes impériales mises à la disposition du gouverneur de la province de Judée, dont Césarée était la résidence. Quoique païen, Cornélius était un homme « religieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant beaucoup d'aumônes au peuple (juif), et priant Dieu sans cesse¹. » Comme d'autres Romains de son temps, c'était le Dieu d'Israël qu'il adorait et invoquait. Dans ses prières, il avait sans doute demandé au Seigneur des lumières plus complètes sur la manière de le bien servir. Un ange, qui lui apparut soudain, lui annonça qu'il allait être exaucé, et lui ordonna de faire venir Simon-Pierre, domicilié alors à Joppé, par lequel il recevrait la grâce désirée. Cornélius envoya donc sans retard à Joppé trois

1. Actes, x, 2.

hommes de confiance, après les avoir mis au courant de la situation.

Le lendemain, tandis que les messagers approchaient de la ville, Pierre eut lui-même une vision céleste, qui lui traçait d'avance la ligne de conduite qu'il devait suivre. Nous laissons la parole à saint Luc¹.

« Pierre monta sur le haut de la maison, vers la sixième heure², pour prier. Et ayant faim, il voulut manger. Mais, pendant qu'on lui préparait quelque chose, il lui survint un ravissement d'esprit. Et il vit le ciel ouvert, et un objet semblable à une grande nappe liée par les quatre coins, qui descendait du ciel sur la terre; à l'intérieur il y avait toutes sortes de quadrupèdes, et de reptiles de la terre, et d'oiseaux du ciel. Et une voix se fit entendre à lui : Lève-toi, Pierre; tue et mange. Mais Pierre dit : Je ne le puis, Seigneur; car je n'ai jamais rien mangé de profane et de souillé. Alors la voix s'adressa à lui une seconde fois : Ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas profane. »

Par ce langage si net, Dieu abrogeait la partie de la législation mosaïque qui concernait les aliments; mais, comme on le voit par la suite de l'épisode, la pensée divine allait bien au delà de ce point particulier. La nappe immense figurait le monde entier; les êtres de toute espèce qu'elle renfermait étaient le symbole des païens, auxquels le Seigneur voulait ouvrir les portes de son Eglise, et que Pierre ne devait pas refuser d'y admettre. Pour que cette importante leçon fût bien comprise de l'apôtre, c'est par trois fois que la nappe mystique descendit et

1. Actes, x, 9-15

2. Midi.

remonta sous ses yeux, avant de disparaître tout à fait dans le ciel.

A cet instant même, tandis que Pierre se demandait quel pouvait être le sens exact d'une apparition si mystérieuse, les serviteurs de Cornélius se présentaient chez Simon le corroyeur, demandant à voir l'apôtre. L'Esprit-Saint révéla à celui-ci leur arrivée, en ces termes : « Voici trois hommes qui te demandent. Lève-toi donc, descends, et va avec eux sans hésiter, car c'est moi qui les ai envoyés. » C'était l'explication cherchée. En effet, par cet avertissement du divin Esprit, l'arrivée des trois messagers était mise en corrélation directe avec la vision de Pierre. Le centurion et sa famille avaient été purifiés par Dieu lui-même ; on n'était pas en droit de les appeler profanes.

Le lendemain, le prince des apôtres entra dans Césarée, accompagné de quelques chrétiens de Joppé. Le récit des Actes met dans un très beau relief la foi du centurion et l'obéissance de Pierre¹.

« Il arriva que, lorsque Pierre entra, Cornélius vint au-devant de lui ; et tombant à ses pieds, il se prosterna. Mais Pierre le releva, en disant : Lève-toi ; moi aussi, je suis un homme. Et s'entretenant avec lui, il entra, et trouva beaucoup de personnes assemblées. Il leur dit : Vous savez que c'est une abomination pour un Juif de se lier avec un étranger, ou de s'approcher de lui ; mais Dieu m'a appris à n'appeler personne profane ou souillé. C'est pourquoi je suis venu sans hésitation, lorsque j'ai été appelé. Je vous demande donc pour quel motif vous m'avez appelé. »

Cornélius répondit en racontant la vision dont il

1. x, 25-29.

avait été lui-même favorisé. Alors Pierre, inspiré de Dieu, prononça le sixième des discours qui nous ont été conservés en abrégé. Comme dans ses allocutions précédentes, il y rend un éloquent témoignage à Jésus-Christ. Après un court exorde, tiré des circonstances, et dans lequel il loue Dieu, qui daigne appeler les païens eux-mêmes au salut lorsqu'ils s'en montrent dignes, Pierre donne un résumé très serré de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur¹.

« En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. Dieu a envoyé sa parole aux enfants d'Israël, annonçant la paix par Jésus-Christ, qui est le Seigneur de tous.

« Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée, ce qui a commencé en Galilée, après le baptême que Jean a prêché; comment Dieu a oint de l'Esprit-Saint et de force Jésus de Nazareth, qui est allé de lieu en lieu en faisant le bien, et en guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, parce que Dieu était avec lui. Et nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem, lui qu'ils ont tué en le suspendant au bois. Mais Dieu l'a ressuscité le troisième jour, et a permis qu'il se manifestât, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu; à nous, qui avons mangé et bu avec lui, après qu'il est ressuscité d'entre les morts. Et il nous a ordonné de prêcher et d'attester au peuple que c'est lui qui a été établi par Dieu juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent témoignage que tous ceux qui croient en lui reçoivent par son nom la rémission des péchés. »

Tandis que Pierre parlait encore, le Saint-Esprit

1. Actes, x, 34-43.

descendit tout à coup sur Cornélius et sur ses amis, manifestant sa présence par le don des langues, au grand étonnement des chrétiens de Joppé qui avaient suivi l'apôtre jusqu'à Césarée. Pierre tira immédiatement la conclusion pratique de ce prodige : « Est-ce qu'on peut, demanda-t-il, refuser l'eau du baptême à ceux qui ont reçu l'Esprit-Saint aussi bien que nous ? » Il les fit donc baptiser sur l'heure, et, sur leur désir, il consentit à séjourner quelque temps parmi eux.

II. *Pierre justifie devant les chrétiens de Jérusalem la part qu'il avait prise à la conversion de Cornélius*¹.

Tandis que le plan divin nous paraît si merveilleux dans le fait qui vient d'être raconté, et que nous admirons non seulement l'appel des païens à la foi, mais la mission providentielle qui fut confiée au prince des apôtres dans ce cas spécial, — n'était-il pas juste, en effet, qu'il présidât à la fondation de l'Église parmi les Gentils, de même qu'il avait introduit dans le bercail les premiers convertis du judaïsme ? — il y eut des chrétiens assez imbus des préjugés pharisaïques, pour oser blâmer la conduite de Pierre à Césarée.

Lorsqu'il revint à Jérusalem, où le bruit de la conversion de Cornélius l'avait précédé, « les fidèles de la circoncision (c'est-à-dire, d'origine israélite) disputaient contre lui, en disant : Pourquoi es-tu entré chez des hommes incircis (c'est-à-dire, des

1. Actes, XI, 1-18.

païens) et as-tu mangé avec eux ? » Ces critiques à l'âme étroite ignoraient la vision de Pierre et les manifestations miraculeuses du Saint-Esprit sur le centurion et sur ses amis. L'apôtre n'eut qu'à leur exposer la suite des faits, pour démontrer qu'il s'était conformé en tous points à la volonté de Dieu, clairement indiquée. C'est ce qu'il fit dans son septième discours des Actes¹, qu'il termina par cette réflexion irrécusable : « Qui étais-je, moi, pour pouvoir empêcher Dieu ? »

Les mécontents se déclarèrent satisfaits. « Ils se turent et glorifièrent Dieu, en disant : Dieu a donc aussi accordé aux Gentils la pénitence, pour qu'ils aient la vie ? » Tenir ce langage, c'était reconnaître et répudier tout à fait leur erreur. Malheureusement, le même préjugé demeura, comme un levain funeste, au fond de plus d'un cœur, et nous le verrons créer plus tard un grave péril pour l'Église. Il fallut un temps très long et une lutte formidable, pour amener certains convertis du judaïsme à admettre que les païens avaient des droits identiques aux leurs dans le royaume de Jésus-Christ.

1. XI, 5-17.

CHAPITRE IV

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE ET A ROME

I. L'apôtre est jeté en prison par Hérode et délivré miraculeusement.

Lorsque le livre des Actes, si riche pour cette partie de la biographie de saint Pierre, mentionne de nouveau notre héros, celui-ci est encore à Jérusalem et sa vie est gravement menacée. C'était vers l'année 43 de notre ère, quelque temps avant la mort d'Hérode Agrippa I^{er}, petit-fils d'Hérode-le-Grand. Ce prince gouvernait alors la Palestine entière, avec le titre de roi, que lui avaient conféré tour à tour les empereurs Caligula et Claude. Ami du plaisir, inconstant, désireux de capter par tous les moyens la faveur populaire, surtout la faveur du parti pharisaïque, « il mit les mains sur quelques membres de l'Église, pour les maltraiter ». Il alla jusqu'à faire mourir par le glaive saint Jacques-le-Majeur, frère du disciple bien-aimé. Les Juifs ne dissimulèrent pas leur joie, et le roi cruel, voulant les satisfaire davantage encore, fit aussi arrêter saint Pierre, que ses fonctions et son zèle ardent mettaient en évidence plus que personne.

La narration de saint Luc devient, après avoir fourni ces détails préliminaires, si belle et si dra-

matique, que nous nous reprocherions d'en retrancher la moindre partie.

« C'étaient alors les jours des Azymes¹. Ayant donc fait arrêter Pierre, (Hérode) le mit en prison, et le donna à garder à quatre escouades, de quatre soldats chacune, avec l'intention de le faire comparaître devant le peuple après la Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison; mais l'Église faisait sans interruption des prières à Dieu pour lui.

« Or, la nuit même qui précéda le jour où Hérode devait le faire comparaître, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et des gardes devant la porte gardaient la prison. Et voici qu'un ange du Seigneur apparut, et qu'une lumière brilla dans l'appartement; et l'ange, touchant Pierre au côté, l'éveilla, en disant : Lève-toi vite. Et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : Mets ta ceinture, et chausse tes sandales. Il le fit. Et l'ange reprit : Enveloppe-toi de ton vêtement, et suis-moi. Pierre sortit et le suivit; et il ne savait pas que ce qui se faisait par l'ange était véritable, mais il croyait voir une vision. Passant la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville; elle s'ouvrit d'elle-même devant eux, et étant sortis, ils s'avancèrent dans une rue; et aussitôt l'ange le quitta. Alors Pierre, étant revenu à lui-même, dit : Maintenant je sais d'une manière certaine que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a arraché à la main d'Hérode et à toute l'attente du peuple juif. Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc², où beaucoup de fidèles étaient assemblés et priaient. Pendant qu'il frappait à la porte, une servante, nommée Rhodé, vint pour écouter. Dès qu'elle eut re-

1. Les jours de l'octave pascale, durant lesquels les Juifs usent de pain sans levain.

2. L'auteur du second évangile, fils spirituel de saint Pierre et son compagnon à plusieurs reprises.

connu la voix de Pierre, dans sa joie, elle n'ouvrit pas la porte; mais, courant à l'intérieur, elle annonça que Pierre était à la porte. Ils lui dirent : Tu es folle. Mais elle affirmait que la chose était ainsi. Et ils disaient : C'est son ange. Cependant Pierre continuait à frapper. Lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent saisis de stupeur. Mais, leur faisant de la main signe de se taire, il raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison. Et il dit : Faites savoir cela à Jacques ¹ et aux frères. Et étant sorti, il s'en alla dans un autre lieu ². »

II. *Les données de la tradition sur le séjour de saint Pierre à Antioche et en Asie Mineure.*

Pierre s'en alla donc « dans un autre lieu ». Le péril eût été trop grand pour lui à Jérusalem dans les circonstances actuelles, et sa présence n'y était plus nécessaire. Mais où alla-t-il? « Les expressions du livre des Actes ne sauraient signifier (simplement) que Pierre alla se cacher chez quelque ami, dans Jérusalem ou aux environs. Elles disent plus que cela. C'est un déplacement important, un voyage, une longue absence, qu'elles supposent... Sortant de chez la mère de Jean-Marc, sans même prendre le temps d'aller en personne aviser Jacques de sa délivrance, ce fut pour s'éloigner en toute hâte et pour longtemps de Jérusalem... Le dernier jour des fêtes pascales, Pierre quitta donc non seulement la ville

1. Saint Jacques-le-Mineur. C'était vraisemblablement le seul apôtre qui fût alors présent à Jérusalem avec saint Pierre. Il était d'ailleurs spécialement chargé de la chrétienté nombreuse qui s'était formée dans la métropole juive.

2. Actes, XII, 5-17.

sainte, mais les États du persécuteur¹. » Il le fallait, pour que sa sécurité fût entière; toutefois, il sut mettre admirablement à profit cette circonstance pour la diffusion de l'évangile et de l'Église.

Mais la question se pose avec une force irrésistible : quel est cet « autre lieu » où saint Pierre alla en quittant Jérusalem ? Si tout a été clair jusqu'ici dans sa biographie, grâce aux évangiles et aux Actes des apôtres, nous nous trouvons maintenant en face de difficultés très sérieuses et de points très débattus. En effet, à partir de la délivrance miraculeuse du prince des apôtres, les écrits canoniques et inspirés n'exposent que trois faits qui le concernent : sa présence au concile de Jérusalem (Actes, xv, 1 et suiv.), la discussion qu'il eut à Antioche avec saint Paul (épître aux Galates, II, 11-21), l'existence de ses deux épîtres. Assurément, la tradition n'est pas demeurée muette, et c'est elle qui va pendant quelque temps nous servir de guide principal ; mais ceux de ses renseignements qu'on peut regarder comme tout à fait certains ne sont pas très nombreux. Il est vrai que les plus importants sont indiscutables, et cela suffira largement à satisfaire notre piété et notre foi.

Où donc alla saint Pierre au sortir de sa prison ? On a souvent pensé à Antioche, capitale de la Syrie. En effet, d'après une tradition très répandue pendant les premiers siècles de notre ère, c'est le prince des apôtres qui fonda en personne l'Église de cette ville célèbre. Origène² affirmait déjà ce fait, qui a aussi pour témoins, parmi les anciens auteurs grecs,

1. Mgr Le Camus, *L'œuvre des apôtres, fondateurs de l'Église chrétienne*, Paris, 1891, p. 310 et suiv.

2. *Hom. VI in Luc.*

l'historien Eusèbe¹, saint Jean Chrysostome², Théodoret³; parmi les Pères latins, saint Jérôme⁴, saint Léon⁵ et saint Grégoire le Grand⁶. Cette tradition, dont on suit les traces jusqu'au second siècle, présente les caractères les plus sérieux de véracité et d'authenticité. Le séjour de Pierre à Antioche aurait duré sept ans d'après saint Grégoire, dix ans selon d'autres sources, qui paraissent moins sûres. Tout le monde admet d'ailleurs que ce ne fut pas un séjour perpétuel : de ce centre, où il avait d'ordinaire sa résidence, le prince des apôtres se rendait partout où l'appelaient les besoins de l'Église.

Le fait de l'installation de la chaire de saint Pierre à Antioche, dont le souvenir a été consacré par une fête spéciale⁷, doit être regardé comme incontestable. « C'est le privilège de notre ville, disait fièrement saint Jean Chrysostome, dans un discours adressé aux chrétiens de la capitale syrienne, d'avoir eu dès l'origine le prince des apôtres pour docteur. » Néanmoins, pour deux raisons principales, il nous semble difficile de placer ce fait vers l'an 43, à la suite de l'emprisonnement et de la délivrance de Pierre. D'abord, il serait en contradiction avec le livre des Actes, qui, à cette époque, nous montre l'Église d'Antioche dirigée avec un très grand succès par saint Barnabé et par saint Paul, sous l'impulsion desquels un nombre considérable de païens s'étaient

1. *Hist. eccl.*, III, 36, 2.

2. *Hom. in Ignat. Mart.*

3. *Dialog. Immut.*

4. *De vir. ill.*, I.

5. *Epist.* 106, 119.

6. *Epist.* VI, 40. Voir aussi le *Liber pontificalis*, édition de Mgr Duchesne, p. 50 et suiv.

7. Le 22 février.

convertis au christianisme¹. En outre, d'après le savant Eusèbe², c'est vers l'an 42 qu'Évodus succéda à saint Pierre sur le siège d'Antioche. Il est donc nécessaire de placer la fondation de ce siège à une période antérieure de la vie du prince des apôtres. Saint Luc raconte³ que plusieurs chrétiens de Jérusalem, fuyant la persécution dont Saul était l'un des auteurs les plus ardents, s'étaient réfugiés dans la métropole de la Syrie, et y avaient prêché avec succès la foi chrétienne parmi les Juifs domiciliés dans cette ville. Rien n'empêche que Pierre, averti de cet heureux résultat, ne soit allé à Antioche, comme précédemment en Samarie, pour compléter l'œuvre commencée. C'est en ce sens qu'il faut expliquer une autre note d'Eusèbe : « Pierre fonda la première Église d'Antioche », c'est-à-dire, celle qui ne se composait d'abord que d'un noyau juif. La seconde fut celle qu'agrandirent Paul et Barnabé.

On a parlé aussi, dès les temps anciens, d'abord sous la simple forme d'une hypothèse⁴, puis en termes plus positifs⁵, d'un apostolat que saint Pierre aurait exercé dans les provinces d'Asie Mineure énumérées en tête de sa première épître : le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie proconsulaire et la Bithynie. En soi, cette conjecture n'a rien d'invraisemblable ; mais elle est loin d'être certaine. On croit plutôt qu'elle n'a pas d'autre base que la mention des cinq provinces dans l'adresse de l'épître : de ce que

1. Actes, XI, 22 et suiv. ; XII, 25.

2. *Hist. eccl.*, III, 36, 2.

3. Actes, XI, 19 et suiv.

4. Origène, dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 1.

5. Saint Épiphane, *Hær.*, XXVII, 6 ; saint Jérôme, *De vir. ill.*, I, etc.

Pierre écrivait aux fidèles de ces régions, on a conclu qu'il les avait lui-même évangélisés. Les partisans de cette opinion n'ont peut-être pas assez remarqué que les deux lettres du prince des apôtres aux chrétiens d'Asie Mineure ne contiennent aucun détail qui dénote une connaissance personnelle. Quoiqu'il en soit, s'il exerça jamais parmi eux son ministère apostolique, ce ne put être que d'une manière toute transitoire.

Serait-il allé aussi prêcher à Corinthe? On l'a parfois supposé, en s'appuyant sur deux passages de la première épître de saint Paul aux Corinthiens. L'apôtre des Gentils signale avec tristesse¹ quatre partis qui s'étaient formés dans l'Eglise de Corinthe et qui menaçaient d'aboutir à un schisme : « Chacun de vous parle ainsi : Moi, je suis à Paul; et moi, à Apollos; et moi, à Céphas; et moi, au Christ. » Paul et Apollos avaient l'un et l'autre annoncé l'évangile à Corinthe; d'où l'on a induit que Céphas, ou Pierre, aurait fait de même. Mais l'induction n'a pas de fondement historique bien sérieux : quelques chrétiens de Corinthe pouvaient fort bien se rattacher de préférence à saint Pierre et à sa méthode apostolique, sans qu'il les eût jamais visités. L'assertion de saint Denys de Corinthe², en vertu de laquelle Pierre et Paul auraient fondé ensemble la chrétienté corinthienne, est entièrement isolée dans l'antiquité.

Nous verrons plus loin, à l'occasion de la première épître de saint Pierre, ce qu'on doit penser d'un prétendu séjour du prince des apôtres à Babylone.

1. I Cor., I, 12. Voir aussi III, 22.

2. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25.

III. *La venue et le séjour de saint Pierre à Rome.*

Pierre « alla dans un autre lieu ». Or, « de nombreux commentateurs (et historiens) ont vu dans cette parole vague, et, semble-t-il, volontairement mystérieuse, une allusion au départ de l'apôtre pour la capitale de l'empire. Une tradition romaine, que l'art nous a conservée, rapproche ces deux événements et considère l'un comme dépendant de l'autre : l'emprisonnement de saint Pierre, suivi de sa miraculeuse délivrance, comme la cause de son départ pour Rome et de la fondation de l'Eglise de cette ville. Là est sans doute l'explication de la fréquence avec laquelle, sur les sarcophages romains du iv^e siècle, est représentée la scène de l'arrestation de saint Pierre par les soldats d'Hérode; c'est un des sujets qui s'y rencontrent le plus souvent¹. »

A vrai dire, on ne saurait indiquer d'une manière absolument certaine l'époque où le grand apôtre vint s'établir à Rome; mais le fait de sa venue et de son séjour dans la métropole de l'empire est indéniable. Il est même fort vraisemblable qu'il s'y fixa de très bonne heure, peu de temps après avoir quitté Jérusalem dans les circonstances marquées plus haut. En effet, l'historien Eusèbe et saint Jérôme, pour ne citer que des auteurs très connus, assignent son arrivée à Rome à la dernière période du règne de Caligula, ou au commencement du règne

1. Paul Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles, d'après les documents archéologiques*, Paris, 1885, p. 15.

de Claude, c'est-à-dire aux années 41 ou 42¹. L'époque précise n'a d'ailleurs qu'une importance secondaire dans cette question. Ce qui importe avant tout, c'est le fait : or, il est entouré de tant de garanties, qu'après avoir nié pendant longtemps le séjour de saint Pierre à Rome, afin de pouvoir rejeter plus facilement aussi les conséquences qui en découlent pour la primauté des papes, les protestants et les rationalistes ont fini par l'accepter en grande majorité. Des écrivains légers et sceptiques comme Renan, ou sérieux et savants comme le D^r Harnack², se font nos alliés sur ce terrain. Pour nous, catholiques, ce point est d'une gravité tout exceptionnelle. Ce n'est pas seulement une question d'histoire qui est en jeu ; il y a là ce qu'on nomme un fait dogmatique, c'est-à-dire, un fait étroitement lié avec un dogme, celui de la suprématie des pontifes romains. Il est donc nécessaire de rappeler, aussi brièvement que possible, les preuves qui démontrent que saint Pierre a vraiment fixé son séjour dans la capitale de l'empire.

L'épître de saint Paul aux Romains nous révèle à Rome, vers l'an 59, date où fut composée cette lettre, l'existence d'une chrétienté admirablement organisée, bien avant que l'apôtre des Gentils la

1. Saint Jérôme, dans son édition de la *Chronique* d'Eusèbe, mentionne formellement la deuxième année de Claude ; par conséquent, l'an 42. Eusèbe hésite entre 40 et 41. Lactance, il est vrai, ne fait venir saint Pierre à Rome qu'après 64 ; mais tout porte à croire qu'il a voulu parler d'un voyage distinct du premier.

2. Suivant ce dernier, l'évidence du point en question est telle, qu'elle ne devrait pas même être discutée. Ni Luther ni Calvin n'ont jamais nié la réalité du séjour de saint Pierre à Rome.

visitât. Qui donc l'avait fondée ? On peut supposer que la bonne nouvelle y avait été apportée d'abord par quelques-uns de ces Juifs résidant à Rome qui se trouvaient à Jérusalem pour la fête de la Pentecôte¹, et qui acceptèrent la foi chrétienne en ce grand jour. Mais ce ne furent là que d'humbles débuts. Suivant la tradition, l'honneur d'avoir fondé à proprement parler l'Église de Rome revient au prince des apôtres lui-même : voilà pourquoi la foi y fit des progrès si rapides. Après avoir transféré sa chaire de Jérusalem à Antioche, Pierre eut à cœur d'aller implanter aussi le christianisme au centre même du monde civilisé d'alors.

L'argument principal en faveur de ce grand fait consiste en une longue série de témoignages, qui retentissent aux quatre vents de la chrétienté, durant les premiers siècles de son existence. Il est inutile, tout le monde en convient, de pousser l'enquête au delà du iv^e siècle, tant la tradition relative au séjour de saint Pierre à Rome est évidente à partir de cette époque. En effet, dès le milieu du second siècle, cette tradition est déjà « précise et universelle, représentée par les écrivains les plus considérables de toutes les parties de l'Église² ».

On nous permettra d'emprunter à M. l'abbé Fouard, qui a si bien écrit sur les origines de l'Église, une page magistrale, où les témoignages en question sont résumés d'une façon saisissante.

« Cent cinquante ans après la mort de saint Pierre, partout dans l'Église on parle de son séjour et de son martyre à Rome, comme d'événements avérés, con-

1. Actes, II, 10.

2. Mgr Duchesne, *Les origines chrétiennes*, nouvelle édition, Paris, s. d., p. 75.

nus de tous. Caius, qui écrivait en cette ville sous le pontificat de Zéphyrin (202-219), montre le tombeau de l'apôtre au Vatican¹, et jamais autre cité n'a réclamé l'honneur de le posséder. Tertullien, vers ce temps-là, rappelle à l'Afrique que Pierre a sa chaire pontificale dans Rome, qu'il y subit le même supplice que le Seigneur, qu'il baptisa dans le Tibre, comme Jean dans le Jourdain². Vingt-cinq ans plus tôt, saint Denys de Corinthe atteste les mêmes faits en Grèce³; Clément et son disciple Origène tiennent à Alexandrie pareil langage⁴. L'Orient est plein de semblables traditions. Si nous passons dans les Gaules, saint Irénée écrivait son traité contre les hérésies, où il marque à deux reprises que Pierre et Paul ont fondé l'Église romaine⁵. Or, l'évêque de Lyon avait connu en Asie les contemporains des apôtres; il était disciple de saint Polycarpe, lequel reçut les enseignements de saint Jean l'évangéliste; par lui nous touchons au premier âge de l'Église. Ce témoignage tout seul donnerait certitude au fait qui nous occupe; nous en avons de plus reculés, moins explicites sans doute, mais qui reçoivent une suffisante lumière de la tradition postérieure. Quarante ans après la mort de saint Pierre (107), saint Ignace d'Antioche, traîné à Rome pour mourir dans l'amphithéâtre, écrivait aux chrétiens de la capitale : « Je vous en conjure, ne me témoignez pas une bonté hors de saison; laissez-moi être la pâture des bêtes... Je ne vous commande pas comme Pierre et Paul; ils étaient apôtres, je ne suis

1. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25.

2. *De Præscript.*, 36; *Scorpiac.*, 15; *de Bapt.*, 4.

3. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25.

4. *Ibid.*, VI, 4 et III, 1.

5. *Adv. Hær.*, III, 1.

qu'un condamné¹. » Ces paroles s'entendent clairement, si l'on admet que les deux apôtres gouvernèrent l'Église romaine; elles deviennent inintelligibles, si on le rejette. Même croyance à la fin du règne de Domitien (96); saint Clément de Rome, parlant des fidèles immolés par Néron après l'incendie de la ville, nomme parmi eux saint Pierre et saint Paul : « Ils ont été un grand exemple au milieu de nous », ajoute-t-il², marquant par là que c'est sous les yeux des Romains qu'ils ont souffert. L'épître de saint Clément est le premier écrit chrétien venu jusqu'à nous, en dehors des livres inspirés³. »

On le voit, pour la chrétienté tout entière, aussi haut qu'on puisse remonter, Rome est l'Église de Pierre, et, comme telle, l'Église mère et maîtresse de toutes les autres. Comment expliquer un tel faisceau de témoignages, si saint Pierre n'est pas venu à Rome? Les adversaires de notre thèse ne savent que répondre à cette simple question. Mais il y est venu, il y a séjourné longuement, il y a souffert le martyre, il y a laissé sa chaire glorieuse. Et qu'on le remarque bien, dans les discussions qu'ils eurent avec Rome pendant de longs siècles, jamais les chrétiens schismatiques d'Orient⁴, ni les hérétiques d'Occident n'ont protesté sur ce point. Cet accord constant et unanime ne peut reposer que sur une base

1. *Ad Rom.*, IV.

2. *Epist. I ad Cor.*, V-VI.

3. *Saint Pierre et les premières années du christianisme*, Paris, 1886, p. 535-536. Voir l'Appendice I, à la fin de ce volume.

4. La *Revue des questions historiques* a publié dans son tome XIII, Paris, 1873, un article très documenté de M. l'abbé P. Martin, sous ce titre : « Saint Pierre, sa venue et son martyre à Rome. » L'auteur cite tout spécialement les témoignages des écrivains orientaux.

inébranlable; et tel est réellement le cas. En effet, ou bien la certitude historique n'est plus qu'un mot vide de sens, ou bien ces témoignages anciens, réitérés, provenant de toutes les parties de l'Église et des écrivains les plus en renom, doivent conserver toute leur valeur. Qu'il y ait eu çà et là quelques légères confusions de dates; que la légende se soit plus tard emparée de ce grand thème, pour y ajouter des circonstances dont la fausseté a été aisément reconnue¹, peu importe: les points essentiels demeurent, et maint historien rationaliste reconnaît, nous l'avons déjà dit, que la preuve de tradition est « irrésistible² ».

D'ailleurs, saint Pierre lui-même, à la fin de sa première épître, dont l'authenticité n'est l'objet d'aucun doute, confirme très clairement la tradition que nous venons de reproduire. Il nous y apprend, en effet, qu'il a composé cette lettre « à Babylone³ ». Or, c'est là certainement un nom symbolique pour désigner Rome, qui n'avait que trop bien remplacé l'antique cité chaldéenne comme métropole du monde païen. Longtemps avant saint Pierre, les Juifs l'employaient de la même manière dans leur littérature apocalyptique⁴; plus tard, saint Jean aussi représente Rome sous le nom de Babylone⁵. Personne, dans les premiers siècles, n'a douté de cette signification métaphorique, comme on le voit par les écrits

1. Nous signalerons plus bas les principales.

2. Que penser de M. Lavis, d'après lequel la venue du prince des apôtres à Rome ne serait qu'une légende sans valeur historique (*Hist. générale*, t. I, p. 206)? Nous le renvoyons à Renan.

3. v, 13.

4. *Oracles sybillins*, v, 113, etc.

5. Apocalypse, xiv, 8; xviii, 2, 10.

de Papias, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe et de saint Jérôme. Ajoutons que Babylone n'était à cette époque qu'« un grand désert », au dire des savants géographes Strabon et Pline l'Ancien.

D'autres arguments viennent se joindre à tous ces témoignages, pour leur donner, s'il est possible, une force encore plus grande. Nous les signalerons rapidement.

Il y a d'abord les listes officielles des pontifes romains. Environ vingt-cinq ans avant saint Irénée, Hégésippe venait à Rome, et y dressait le catalogue des papes jusqu'à saint Anicet (en 156). Or, suivant cette liste, « le premier après Pierre, Lin devint évêque de l'Église romaine; Clément fut le troisième¹ ». D'où il suit que saint Pierre fut le premier évêque de Rome.

La chronique des papes que l'on désigne sous le nom de Catalogue libérien, parce qu'elle va jusqu'au pape Libère (vers 350), fait également de saint Pierre le fondateur et le premier évêque de l'Église de Rome. Mais ce document a lui-même pour base les annales rédigées à Rome, en 235, par saint Hippolyte, et celui-ci avait sous les yeux des listes authentiques encore plus anciennes.

Les livres apocryphes attribués à saint Pierre, ou s'occupant de lui², placent toujours dans la capitale de l'empire le siège définitif de son épiscopat. Quoique, sous leur forme actuelle, ces écrits ne remontent peut-être pas au delà du iv^e ou du v^e siècle, les critiques sont d'accord pour leur attribuer des sources qui remontent très près des temps apostoliques. La

1. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 4; IV, 22.

2. Voir les Appendices II, III et IV.

littérature clémentine, ainsi nommée parce qu'elle se donne comme l'œuvre du pape saint Clément, a une force probante toute spéciale sur le point en question. « Les clémentines étant sorties de l'ébionisme, — secte judaïsante des premiers temps, — avaient par là-même tout intérêt à ne point faire aller saint Pierre à Rome; leur langage montre qu'elles n'ont point osé démentir ici la tradition, tant elle était générale et solidement établie¹. »

La liturgie apporte aussi un argument favorable à notre thèse. Depuis de très longs siècles, l'Église catholique célèbre par une fête particulière, le 18 janvier, le souvenir de l'établissement de la chaire de saint Pierre à Rome. Le martyrologe de saint Jérôme la mentionne en ces termes : « Le quinzième jour des calendes de février, la dédicace de la chaire de saint Pierre, sur laquelle il siégea pour la première fois. » L'Église célèbre aussi, chaque année, le 29 juin, l'anniversaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul à Rome. Enfin, la solennité de Saint-Pierre-ès-Liens, à la date du 1^{er} août, a pour but d'honorer tout à la fois l'emprisonnement du prince des apôtres à Jérusalem par Hérode Agrippa², et son incarcération à Rome par Néron. Ces trois fêtes remontent à une très haute antiquité : le martyrologe de saint Jérôme signale aussi la seconde; la troisième date au moins de la première partie du v^e siècle. Leur existence suppose donc l'antique croyance au fait dont nous parlons.

Enfin, comme l'attestent les archéologues les plus

1. F.-X. Kraus, *Histoire de l'Église*, 9^e édit. française, Paris, 1904, p. 87.

2. Voir les pages 112 et suiv.

distingués¹, un grand nombre de monuments authentiques conservés à Rome établissent, sous une forme matérielle et palpable, le souvenir de la venue de saint Pierre à Rome. Citons, en premier lieu, ce qu'on nomme la « confession », c'est-à-dire, le tombeau de l'apôtre, au Vatican, dans la basilique qui porte son nom. Dès les premiers siècles, Pierre y a été l'objet d'honneurs sans cesse réitérés². Dans la basilique du Vatican, on vénère encore la chaire épiscopale du prince des apôtres, habituellement renfermée dans le trône en bronze doré qui occupe le fond de l'abside. Elle est déjà mentionnée au v^e siècle, par Ennodius de Pavie, qui la contempla en personne. On suit ses traces jusqu'à saint Damase (iv^e siècle), et même jusqu'à Tertullien (fin du second siècle). « On peut voir aussi un témoignage en faveur de la venue de saint Pierre (à Rome), dans les nombreux objets, peintures, sculptures, vases dorés, sarcophages, qui offrent son image, souvent avec son nom³. »

Cette nomenclature, quelque aride qu'elle soit, prouve que Rome demeure tout imprégnée du souvenir, et en quelque sorte de la présence de saint Pierre. Devant une telle masse de témoignages et de monuments irrécusables, comment pourrait-on contester sérieusement que le prince des apôtres soit venu dans la ville éternelle, qu'il y ait établi sa chaire pontificale et qu'il y soit mort pour Jésus-

1. Entre autres, MM. de Rossi, Martigny, F.-X. Kraus, Marucchi, P. Allard.

2. Voir plus bas, p. 194 et suiv.

3. Marucchi, *Éléments d'archéologie chrétienne*, Paris, 1900, p. 11. Voir, du même auteur, *Le memorie dei SS. apostoli Pietro e Paolo nella città di Roma*, 1894.

Christ ? D'un autre côté, s'il a vécu et s'il est mort en dehors de Rome, ne serait-il pas également surprenant que le souvenir du théâtre principal de sa vie et du lieu de son martyre ait à jamais disparu ?

Concluons en citant quelques lignes admirables du pape saint Léon le Grand¹ : « Lorsque les douze apôtres se partagèrent le monde pour y prêcher l'évangile, le bienheureux Pierre, chef du corps apostolique, fut destiné à la capitale de l'empire romain, afin que la lumière de la vérité, qui avait été révélée pour le salut de tous les peuples, se répandit plus efficacement, de la tête même, à travers le corps entier du monde... C'est là qu'il fallait écraser les opinions des philosophes, là qu'il fallait dissiper les vanités de la sagesse terrestre, là qu'il fallait réprimer le culte des démons et détruire l'impiété de tous les sacrilèges, là, au lieu même où se trouvait rassemblé par une superstition très active tout ce qui avait été institué par de vaines erreurs. Tu ne crains donc pas, bienheureux apôtre Pierre, de venir dans cette ville, et tandis que le compagnon de ta gloire, l'apôtre Paul, était encore occupé à fonder d'autres Églises, tu pénètres dans cette forêt remplie de bêtes féroces, et dans cet océan aussi agité que profond, avec plus de hardiesse que lorsque tu marchais sur la mer. Déjà tu avais instruit ceux qui s'étaient rangés sous la foi parmi les païens ; déjà tu avais fondé l'Église d'Antioche, où brilla tout d'abord la dignité du nom chrétien..., et, sans douter du succès de l'œuvre,... tu introduisais le trophée de la croix du Christ dans les remparts romains. »

1. *Sermo I de SS. apostolis Petro et Paulo.*

IV. *Quelques détails sur le séjour de saint Pierre à Rome.*

Tout d'abord, sur sa durée. Ainsi qu'il a été dit plus haut¹, nous n'avons pas de données absolument certaines sur l'époque où Pierre vint se fixer à Rome. Il suit de là qu'il nous est impossible de déterminer exactement le temps de son séjour dans l'antique cité. Une ancienne tradition, qui présente des garanties sérieuses, puisqu'elle est citée par Eusèbe et par saint Jérôme², assigne au pontificat romain de saint Pierre une durée de vingt-cinq ans. C'est de là que vient la coutume, au couronnement des papes, de brûler un peu d'étoupe en face du nouvel élu, en lui disant : « Tu ne verras pas les années de Pierre » ; c'est-à-dire : Vous ne régnerez pas vingt-cinq ans. Si l'arrivée de l'apôtre à Rome eut vraiment lieu en 42, en ajoutant 25 à ce chiffre, on obtient l'année 67, qui est communément regardée comme celle de la mort de saint Pierre.

En toute hypothèse, lorsqu'on affirme que le chef du collège apostolique fit de Rome le lieu de sa résidence, on ne veut pas dire qu'il y séjourna sans la moindre interruption. Il allait et venait, selon les exigences de son ministère évangélique. C'est ainsi que nous le trouverons bientôt à Jérusalem, pour le concile qui s'y tint en 50 ou 51, et à Antioche peu de temps après.

1. Page 119.

2. Voir la *Chronique* d'Eusèbe, à la troisième année de Caligula, le *De Viris ill.* de saint Jérôme, chap. 1, et aussi le *Liber pontificalis*.

L'antiquité ne nous a aussi transmis que des renseignements très rares et très concis sur l'apostolat de saint Pierre à Rome. Du moins, elle n'est pas demeurée tout à fait muette à ce sujet. Suivant Eusèbe, qui appuie son récit sur des données puisées dans les écrits de Papias et de Clément d'Alexandrie¹, Pierre prêcha à Rome avec un tel zèle, que ses auditeurs « n'avaient jamais assez de ce qu'ils avaient entendu, et qu'ils ne se laissaient jamais rassasier par l'enseignement non écrit de la parole divine; aussi prièrent-ils, à plusieurs reprises et d'une manière pressante, saint Marc, le compagnon de Pierre, de leur laisser un document écrit de la doctrine qui leur avait été prêchée de vive voix² ».

Au reste, rien n'atteste mieux le succès de la prédication et du ministère de saint Pierre à Rome, que le portrait édifiant qui nous a été conservé, dans l'épître aux Romains³, de l'Église fondée par lui. Cette chrétienté était entièrement digne de lui. Même conclusion à tirer de la « multitude immense » de chrétiens romains qui, au dire de Tacite⁴, subirent courageusement les plus cruels supplices pour leur foi, pendant la persécution de Néron.

D'après les indications de M. de Rossi, c'est à deux milles de la Rome antique, dans la banlieue septentrionale, sur la voie Nomentane, que l'apôtre aurait inauguré son ministère. Là se trouvait, aux premiers siècles de notre ère, le cimetière Ostrien, ou le grand cimetière, comme le nomment d'autres documents. L'eau y était abondante et pouvait servir

1. *Hist. eccl.*, II, 15. Voir Clément d'Alex., *Hypotypos.*, VI.

2. Voir plus bas, p. 143-144.

3. Voir surtout Rom. I, 8; XV, 14; XVI, 3 et suiv., 19.

4. *Ann.*, XV, 44.

au baptême des néophytes. De très anciens auteurs aimaient à dire que là se trouvait « le siège où d'abord siégea Pierre », « le lieu où baptisa Pierre¹ ». Selon d'autres, l'apôtre aurait d'abord habité le quartier dit Transtévère, — au delà du Tibre, sur la rive droite, — qui était le quartier des Juifs. Plus tard, il se serait établi définitivement à l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de sainte Pudentielle, au nord-est de la ville.

Il faut sans doute rejeter dans le domaine des légendes, bien que le docte et judicieux Eusèbe² ne le trouve pas invraisemblable, le renseignement d'après lequel saint Pierre aurait eu à Rome des relations personnelles avec le célèbre Juif Philon. Celui-ci aurait acquis de la sorte quelque connaissance du christianisme.

Signalons un dernier trait concernant cette période. Le livre des Actes, xviii, 2, mentionne un édit de Claude, en vertu duquel les Juifs furent expulsés de la capitale de l'empire, et avec eux, probablement, les chrétiens d'origine israélite. Il est possible que Pierre ait été alors contraint de quitter, lui aussi, la grande cité, s'il s'y trouvait alors. C'était en 47. Mais le décret ne fut pas mis bien longtemps à exécution, et les expulsés ne tardèrent pas à rentrer dans Rome.

1. Voir Paul Allard, *Histoire des persécutions*, p. 16.

2. *Hist. eccl.*, II, 17; voir aussi saint Jérôme, *de Vir. ill.*, I.

CHAPITRE V

LE CONCILE DE JÉRUSALEM

I. *Part prépondérante que Pierre prit à cette assemblée.*

Nous possédons deux récits canoniques de ce premier de tous les conciles¹. S'ils diffèrent quelque peu l'un de l'autre, cela tient à deux raisons principales. D'abord, ils ne fournissent pas absolument les mêmes détails; ensuite, ils ne se proposent pas un but identique : celui de saint Luc, au livre des Actes, est principalement historique et expose les circonstances extérieures de l'assemblée; celui de saint Paul est personnel, apologétique, et signale des faits plus intimes.

Cette réunion solennelle eut pour occasion une controverse très grave, qui fut pour l'Église primitive une cause de grands périls. Un épisode antérieur de la vie de saint Pierre l'a déjà montré², pour les Juifs de naissance, il était extrêmement difficile, même après une conversion sincère au christianisme, de renoncer à l'idée de leur supériorité sur les païens, ceux-ci fussent-ils eux-mêmes devenus chrétiens; de croire que le judaïsme et le paganisme pouvaient

1. Actes, xv, 1 et suiv.; épître aux Galates, ii, 1-10.

2. Pages 110 et suiv.

s'allier étroitement, de manière à disparaître ensemble dans la religion nouvelle; d'admettre que la circoncision et les autres pratiques légales avaient cessé d'être obligatoires pour le salut. Cette difficulté était plus grande encore pour ceux des Juifs convertis qui avaient fait partie de la secte pharisienne et qui, par là-même, attachaient une valeur plus considérable aux observances judaïques. Nous l'avons dit ailleurs¹, « le principe de l'égalité chrétienne trouvait en eux d'irréconciliables adversaires; ils n'eussent voulu rien moins que faire du christianisme un complément du judaïsme... Cette question, il ne faut pas s'y méprendre, était au fond celle de l'existence même de la religion de Jésus. Il s'agissait de savoir si la justification était attachée aux observances de la loi juive, ou à la vertu du sang de Jésus-Christ. » En effet, si l'Église avait alors adopté l'opinion des judaïsants, — on nomme ainsi, d'après le langage de saint Paul, Gal. II, 14, ceux qui acceptaient ces idées perverses, — c'en était fait de sa catholicité; elle aurait éternisé le particularisme, qui avait été le caractère de la religion juive.

La question était donc réellement vitale. Aussi, quelques agitateurs judéo-chrétiens étant venus de la Palestine du sud à Antioche, où se trouvaient alors Paul et Barnabé, et s'étant mis à affirmer très haut qu'on ne pouvait obtenir le salut qu'à la condition de se faire circoncire, une discussion ardente s'éleva au sein de la communauté chrétienne de cette ville, dont les membres, en grande majorité, avaient autrefois appartenu au paganisme. Les deux missionnaires se mirent à la tête du parti opposé aux judaï-

1. *La sainte Bible commentée*, t. VIII, Paris, 1904, p. 715.

sants, et défendirent avec vigueur la cause chrétienne. Comme les sectaires fanatiques refusaient de céder, les anciens de l'Église d'Antioche décidèrent de faire trancher le point en litige à Jérusalem même, par saint Pierre et les autres apôtres qui y résidaient alors. On élut des délégués, parmi lesquels Paul et Barnabé eurent évidemment le premier rang.

Saint Pierre, saint Jean et saint Jacques-le-Mineur étaient les seuls membres du collège apostolique présents dans la métropole juive. Avec les chefs secondaires de l'Église, ils firent aux délégués d'Antioche un accueil honorable et affectueux. Mais quelques judaïsants rompèrent bientôt le charme de cette réunion, en faisant entendre de violentes protestations, qui reproduisaient la doctrine des meneurs d'Antioche : « Il faut circoncire les Gentils et leur ordonner d'observer la loi de Moïse. »

Saint Paul raconte, dans son épître aux Galates, qu'il eut préalablement avec les apôtres des conférences particulières, durant lesquelles il leur exposa et leur fit approuver sa ligne de conduite. Il relève en termes énergiques le danger que l'Église courut alors. « Des faux frères s'étaient introduits par surprise et glissés » parmi les chrétiens, « pour épier la liberté qu'ils avaient en Jésus-Christ », afin de les « réduire en servitude ». Mais Paul et Barnabé ne se laissèrent point influencer par ces hommes néfastes. S'ils avaient cédé, c'en était fait de « la liberté de l'évangile ». Pierre, Jean et Jacques, les « colonnes de l'Église », leur « donnèrent la main en signe d'union ».

Ainsi préparée, l'assemblée pouvait s'ouvrir officiellement. « Alors, dit saint Luc, les apôtres et les anciens — les prêtres-évêques — se réunirent pour examiner cette affaire. » C'était, en quelque sorte,

le premier de tous les conciles. Il sera à jamais le modèle des assemblées du même genre qui se tiendront dans l'Église universelle. Nous y voyons saint Pierre, le vicaire de Jésus-Christ, présidant la réunion; les autres apôtres siégeant à ses côtés avec voix délibérative; les anciens, au-dessous d'eux, avec simple voix consultative. Les délibérations et le décret final ont lieu, de la part des Pères, avec la certitude entière d'être assistés de l'Esprit-Saint; puis leur décision est promulguée sous la forme d'une loi ecclésiastique qui oblige tous les chrétiens.

La discussion fut très libre, et les judaïsants défendirent avec acharnement leur théorie perverse. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, Pierre se leva et prit la parole à son tour, avec toute l'autorité que lui conférait sa charge éminente. Son discours, le huitième et dernier de ceux dont nous trouvons le résumé dans le livre des Actes¹, atteste de la façon la plus claire la liberté des chrétiens d'origine païenne, relativement à la loi mosaïque en général et à la circoncision en particulier. Il se divise en deux parties : la première démontre, au moyen de l'expérience et par le témoignage de Dieu lui-même, cet état de pleine liberté; la seconde affirme qu'un tel état est seul compatible avec la foi en Jésus-Christ.

« Hommes frères, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a choisi parmi vous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'évangile, et qu'ils crussent². Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant l'Esprit-Saint aussi bien qu'à nous; et il n'a pas fait de différence entre nous et eux, purifiant leurs cœurs par la foi.

1. xv, 7-11.

2. Allusion à la conversion de Cornélius et de sa famille.

« Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu, en voulant imposer sur le cou des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Mais c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, de même qu'eux. »

Saint Paul aussi, dans l'épître aux Galates, qui est dirigée tout entière contre les judaïsants, emploie la métaphore du joug pour désigner la loi du Sinaï. Avec ses prescriptions nombreuses, que les pharisiens avaient encore multipliées à l'excès, elle était réellement devenue un joug pesant, insupportable.

Une impression profonde fut produite par les paroles du prince des apôtres. « Alors toute la multitude se tut », dit l'historien sacré, qui met en relief, par cette expression tout à la fois simple et majestueuse, l'autorité suprême de Pierre, et les sentiments de respect, d'obéissance qu'il inspirait à tous. Chacun se rendit immédiatement à ses raisons.

Lorsque Paul et Barnabé eurent raconté « quels grands miracles Dieu avait opérés par leur intermédiaire au milieu des Gentils », miracles au moyen desquels le Seigneur manifestait la complaisance qu'il ressentait pour les païens devenus croyants, bien qu'ils n'eussent point adopté les observances légales, saint Jacques, prenant en dernier lieu la parole, résuma les débats et proposa une solution pratique. Puisque Dieu avait choisi parmi les païens des membres pour son Église, — fait prédit depuis longtemps par les prophètes, — il fallait laisser la liberté et la paix aux convertis de la gentilité en ce qui concernait la loi juive ; néanmoins, pour faciliter les relations entre eux et les chrétiens d'origine israélite, il était bon de leur demander quelques concessions,

et d'exiger d'eux qu'ils s'abstinsent, pour un temps, de manger les viandes immolées aux idoles, la chair des animaux étouffés et le sang : choses qui étaient une abomination aux yeux des Juifs.

Cette proposition très sage rallia tous les suffrages, et un décret fut bientôt promulgué en ce sens, à la grande joie de tous. Cela se passait en 50 ou en 51.

II. *Controverse de saint Pierre et de saint Paul à Antioche, quelque temps après le concile.*

Incident extraordinaire, dont nous avons aussi un exposé sommaire dans l'épître aux Galates, II, 11-21. Il se rattache de très près, par son objet, à la question brûlante qui avait occasionné la réunion du concile de Jérusalem. Quoique le décret apostolique eût rendu pour quelque temps la paix à l'Église, certains fidèles d'origine juive conservèrent, ou du moins laissèrent renaître, leurs anciens préjugés, et peu à peu ils formèrent un parti plus puissant, plus ardent que jamais : à tel point que plusieurs d'entre eux allèrent au loin, jusqu'au centre de l'Asie Mineure et en d'autres localités, prêcher leur doctrine hérétique. Témoin du trouble qu'ils portaient ainsi dans les rangs des chrétiens, et du succès désastreux qu'ils remportaient parfois, saint Paul continuait de lutter contre eux de toutes ses forces.

Or, il arriva, nous ignorons par suite de quelles circonstances, que Pierre et Paul séjournèrent ensemble à Antioche. C'était, vraisemblablement, à une époque assez rapprochée du concile de Jérusalem, après que Paul et Barnabé furent rentrés dans leur chère chrétienté, porteurs du décret de

l'assemblée. Nous laissons maintenant la parole à l'apôtre des Gentils.

« Mais, lorsque Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était répréhensible. En effet, avant l'arrivée de quelques personnes envoyées par Jacques, il mangeait avec les païens ¹; mais, quand elles furent venues, il se retira et se tint à l'écart, craignant ceux de la circoncision ². Et les autres Juifs usèrent de la même dissimulation que lui, de sorte que Barnabé aussi fut entraîné dans cette dissimulation. Mais, quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit selon la vérité de l'évangile, je dis à Céphas, en présence de tous : Si toi, qui es Juif, tu vis à la manière des païens, et non comme les Juifs, pourquoi forces-tu les païens de judaïser ? »

Nous le répétons, cet incident est vraiment extraordinaire. Dès les temps anciens, on l'a parfois trouvé si surprenant, et même si peu en rapport avec la dignité de saint Pierre, qu'on s'est efforcé d'en éluder les conséquences, en affirmant que le Céphas du récit de saint Paul ne serait pas le prince des apôtres, mais quelque disciple demeuré inconnu. Expédient des plus frivoles : en effet, d'une part, les commentateurs anciens et modernes ont démontré qu'il ne saurait être question, dans ce passage de l'épître aux Galates, d'un Céphas distinct de celui qui est mentionné quelques lignes plus haut, II, 9, et qui ne diffère certainement pas de Simon-Pierre ; d'autre part, tous les détails de la narration prouvent que celui avec qui Paul entra en discussion était un personnage éminent, qui exerçait dans l'Église un ministère supérieur. Du reste, le narrateur, bien loin de mécon-

1. Les païens convertis.

2. Les chrétiens d'origine juive.

naître l'autorité de Pierre, lui rend au contraire, ici même, un hommage d'autant plus réel qu'il est indirect. Céphas, auquel il ne craignit pas de « résister en face » et qu'il osa blâmer publiquement, est donc identique à celui dont il disait, au début de la même épître, qu'il était allé le « contempler¹ ».

Quant à la manière d'agir de saint Pierre à Antioche, soit avant, soit après l'arrivée des chrétiens judaïsants, il est assez aisé de l'expliquer. Longtemps avant cet incident, le prince des apôtres avait manifesté, dans plusieurs circonstances officielles, ses sentiments tout à fait semblables à ceux de Paul par rapport aux observances légales. Comme autrefois chez le centurion Cornélius, de même actuellement à Antioche, il ne craignait point de prendre ses repas avec les païens convertis, sans s'inquiéter des mets qu'on lui servait; sauf, évidemment, les restrictions imposées par le concile de Jérusalem. Il admettait donc, lui aussi, que les chrétiens issus du judaïsme étaient eux-mêmes affranchis du joug légal au point de vue des aliments, de la circoncision, etc., bien qu'il leur fût permis encore de se conformer aux lois cérémoniales. Mais, lorsque les chrétiens de Jérusalem et de Judée furent venus à Antioche, il se laissa intimider par eux; car il connaissait leur vif attachement aux pratiques mosaïques. Craignant de les froisser, et avec eux tous les judéo-chrétiens de Palestine ou d'ailleurs, il cessa de manger avec les fidèles incircis. Son exemple entraîna ceux des convertis du judaïsme qui se trouvaient à Antioche, et qui avaient abandonné comme lui les coutumes juives.

Lorsque saint Paul donne à cette manière de faire

1. Voir les pages 101 et suiv.

le nom de « dissimulation », il veut dire que ni saint Pierre ni ses imitateurs n'avaient changé de conduite par suite d'une conviction intellectuelle ou morale, mais par des motifs de circonstance, par timidité et faiblesse. Il n'y avait donc pas en cela une erreur de doctrine ; bien plus, en soi, Pierre, Barnabé et les autres judéo-chrétiens avaient parfaitement le droit de se conduire comme ils l'avaient fait, puisqu'il n'était pas interdit aux Juifs devenus chrétiens d'observer la loi de Moïse. « Mais saint Pierre était le chef de l'Église, et, à cause de cette qualité, son exemple avait un poids particulier ; il pouvait induire à penser, par son changement de conduite, que les cérémonies légales étaient toujours rigoureusement obligatoires pour les Juifs, et non pas simplement facultatives. » Les fidèles originaires du paganisme pouvaient même craindre qu'on ne leur retirât la liberté que leur avait accordée le concile de Jérusalem. C'est pour cela que Paul crut devoir signaler en public les graves inconvénients de cette manière d'agir, qui n'était pas seulement une inconséquence, mais une condamnation indirecte des païens devenus croyants.

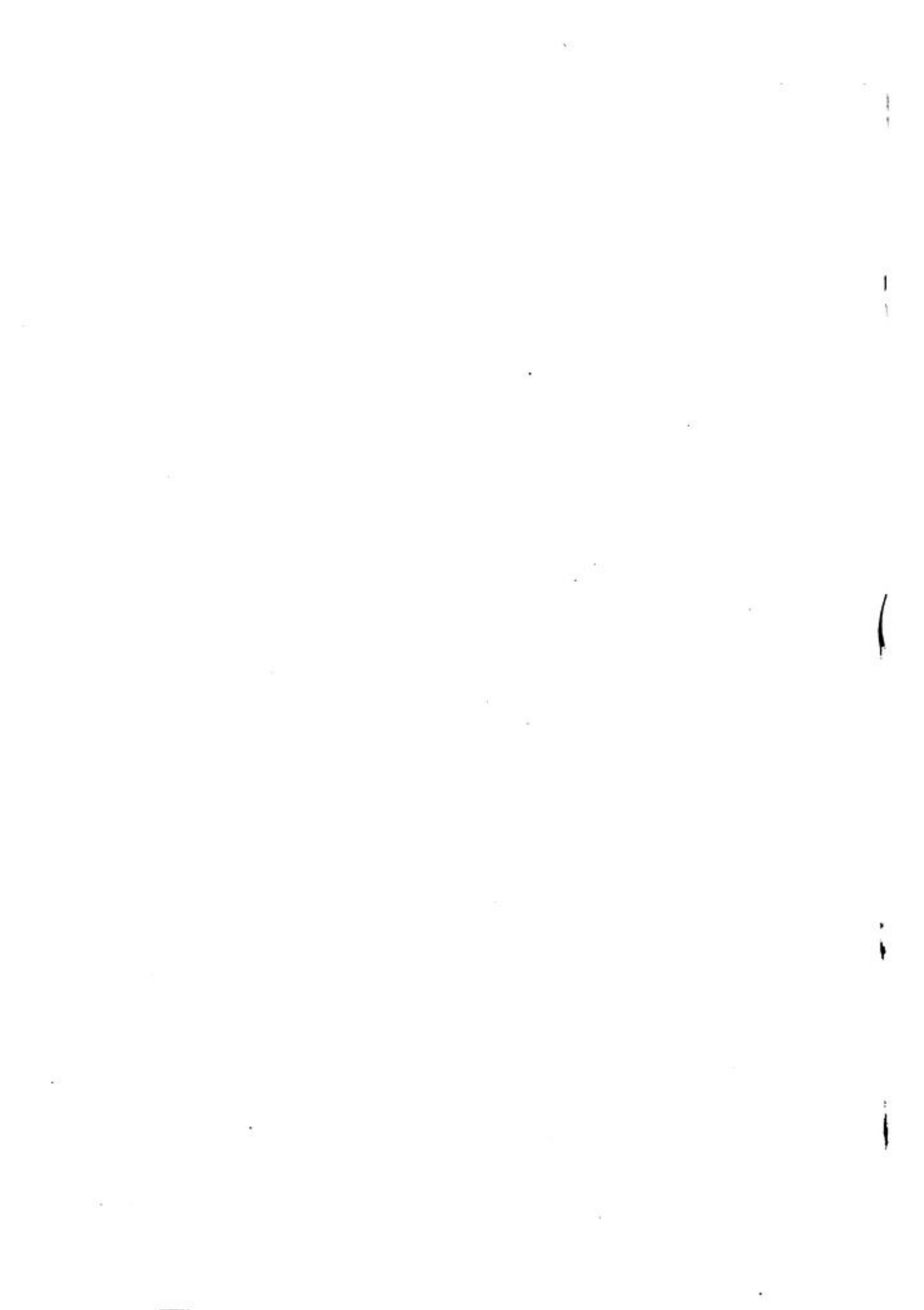
Quelle fut l'attitude de Pierre devant cette protestation vigoureuse de l'apôtre des Gentils ? L'écrivain sacré ne le dit pas en termes exprès ; mais il nous donne clairement à supposer que saint Pierre reconnut humblement la justesse des réclamations de son ami, et qu'il proclama, soit par ses actes, soit en paroles, la liberté entière de tous les chrétiens par rapport à la loi mosaïque. Comme le dit saint Augustin en un très beau langage, « ce que Paul faisait utilement, avec la liberté que donne la charité, Pierre l'accepta avec la piété d'une sainte

et aimable humilité... Il faut donc louer dans Paul une légitime liberté, et dans Pierre une sainte humilité¹. »

Pierre avait fait un sacrifice personnel pour ménager les susceptibilités des chrétiens d'origine israélite ; il n'avait point songé aux fâcheuses conséquences de sa conduite en ce qui regardait les païens convertis. L'éloge public de saint Paul, qu'il fit, environ quinze ans plus tard, dans sa deuxième épître, III, 15, montre combien il lui était resté uni : « Notre bien-aimé frère Paul, dit-il, a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée. »

Avec cet incident cessent les renseignements historiques qui nous sont fournis sur saint Pierre par les livres du Nouveau Testament. Nous n'aurons plus désormais, pour nous renseigner sur la dernière partie de sa vie et sur son martyre, que les indications malheureusement trop sommaires de la tradition ecclésiastique.

1. *Epist.* 82 *ad Hieronym.* Sur la controverse célèbre de l'évêque d'Hippone avec saint Jérôme au sujet de cet épisode, voyez saint Augustin, *Epist.* LXXI.



TROISIÈME PARTIE

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT
DE SAINT PIERRE

CHAPITRE PREMIER

LES ÉCRITS DU PRINCE DES APÔTRES

Non content de prêcher par la parole et par l'exemple, saint Pierre nous a laissé plusieurs compositions littéraires importantes. L'une, le second évangile, ne lui appartient que d'une manière indirecte; mais il en est deux autres qui sont sorties directement de sa plume, pendant la dernière période de sa vie. C'est donc le lieu de les faire connaître.

I. *Sa part à la composition de l'évangile selon saint Marc.*

Les anciens écrivains ecclésiastiques affirment d'une voix unanime que la prédication de saint Pierre servit de base à saint Marc pour composer son évangile. Papias, évêque de Hiérapolis vers l'an 130, le fait en ces termes¹ : « Le prêtre Jean rapporte

1. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 39.

que Marc, devenu l'interprète de Pierre, consigna exactement par écrit tout ce dont il se souvenait... Ne rien omettre de ce qu'il avait entendu, ne rien admettre qu'il ne l'eût entendu de la bouche de Pierre : telle fut la règle qu'il suivit dans son travail. » Saint Irénée nous apprend aussi¹ que « Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous a livré par écrit des choses qui avaient été prêchées par Pierre. »

Clément d'Alexandrie est encore plus explicite² : « Voici quelle fut l'occasion de la composition de l'évangile selon Marc. Pierre ayant publiquement enseigné la parole (évangélique) à Rome, et ayant exposé la bonne parole dans l'Esprit-Saint, un grand nombre de ses auditeurs prièrent Marc de consigner par écrit les choses qu'il avait dites ; car il l'avait accompagné au loin et se souvenait de sa prédication. Ayant donc composé l'évangile, il le livra à ceux qui le lui avaient demandé. Quand Pierre l'apprit, il n'y apporta ni obstacle ni encouragement. »

Tertullien parle dans le même sens³, comme aussi le savant Eusèbe de Césarée⁴, saint Jérôme, saint Augustin, etc. En un mot, il n'y a qu'une opinion unique dans l'Église primitive, pour regarder le second évangile comme appartenant plus encore à saint Pierre qu'à saint Marc. De là le nom de « Mémoires de Pierre », par lequel saint Justin⁵ désignait cet écrit dès le second siècle ; de là aussi le titre d'« interprète de Pierre », appliqué à saint Marc à partir de la même époque.

1. *Adv. Hær.*, III, 1, 1.

2. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, VI, 14.

3. *Contr. Marcion.*, IV, 5.

4. Voir la page 130.

Dialog., 106.

Quoique l'influence de saint Pierre n'ait été que médiate dans cette œuvre, elle y a laissé des traces palpables. Comme nous le disions ailleurs¹, ce livre « est visiblement marqué à l'effigie du prince des apôtres; tous les commentateurs le reconnaissent à l'envi. Marc n'ayant pas été témoin oculaire des événements qu'il raconte, qui donc a pu communiquer à son écrit cette fraîcheur de narration, cette minutie de détails qu'on y admire à bon droit? Il n'avait pas contemplé l'œuvre de Jésus de ses propres yeux; mais il l'avait vue, pour ainsi dire, avec les yeux de saint Pierre, son maître et père spirituel. Pourquoi les renseignements relatifs à Simon-Pierre sont-ils plus abondants chez lui que dans les autres narrations? Seul il nous dit (I, 36) que Pierre se mit à la recherche de Jésus, le lendemain des guérisons miraculeuses opérées en grand nombre à Capharnaüm. Seul il rappelle (XI, 21) que ce fut Pierre qui attira l'attention des autres apôtres sur le dessèchement rapide du figuier maudit. Seul (XIII, 3) il montre Pierre interrogeant Notre-Seigneur, sur le mont des Oliviers, au sujet de la ruine de Jérusalem. Seul il fait adresser directement à Pierre par l'ange la nouvelle de la résurrection du Sauveur (XVI, 7). Enfin il décrit avec une précision particulière le triple reniement de saint Pierre (XIV, 66 et suiv.). Rien d'étonnant à cela, s'il tenait de Pierre lui-même ces divers traits. Il est vrai, d'un autre côté, que plusieurs détails importants de la vie évangélique de saint Pierre sont omis dans le second évangile : par exemple, sa marche sur les eaux, son rôle privilégié dans le miracle du didrachme, sa

1. *Commentaire de l'évangile selon saint Marc*, Paris, 1879, p. 11 et suiv.

désignation comme le roc inébranlable sur lequel l'Église devait être bâtie, la prière spéciale que Jésus fit pour lui en vue d'obtenir que sa foi ne défailût point. Mais ces omissions, remarquables aussi, prouvent de nouveau, comme le conjecturaient déjà Eusèbe et saint Jean Chrysostome, la participation de Pierre à la composition du second évangile : il avait exprimé le désir qu'on laissât dans l'oubli des événements qui étaient très glorieux pour lui. »

Voilà donc saint Pierre évangéliste par l'intermédiaire de saint Marc, de même que saint Paul l'a été par l'entremise de son disciple saint Luc. Mais nous allons pouvoir le juger comme écrivain par des œuvres entièrement personnelles, ses deux lettres, qui font partie intégrante des écrits du Nouveau Testament.

II. *La première épître de saint Pierre.*

De l'avis des meilleurs critiques, elle date des années 63 ou 64. La persécution de Néron n'avait pas encore éclaté, bien qu'on en vit déjà les signes précurseurs. L'auteur était alors à Rome, qu'il désigne sous le nom symbolique de Babylone¹.

Les preuves de l'authenticité de cet écrit sont tellement convaincantes, qu'un exégète protestant pouvait dire naguère : « La première épître de Pierre est peut-être, de toutes les parties du Nouveau Testament, celle qui réunit les témoignages les meilleurs et les plus précis » des anciens auteurs. En effet, si l'on se place au iv^e siècle, et qu'on remonte en arrière jusqu'aux origines chrétiennes, non seule-

1. Voir la page 124.

ment cette lettre est citée et attribuée à saint Pierre dans toutes les listes qui énumèrent les livres du Nouveau Testament, mais les écrivains les plus autorisés, dans les différentes Églises, — à Rome, en Afrique, dans les Gaules, à Alexandrie, en Syrie, etc., — la connaissent, la signalent comme l'œuvre du prince des apôtres, et lui empruntent des citations. L'épître confirme elle-même ces données de la tradition : après s'être présentée, dès sa première ligne, comme l'œuvre de « Pierre, apôtre de Jésus-Christ », elle contient de nombreux détails qui justifient cette assertion. Ainsi, l'auteur a eu des relations personnelles avec le Sauveur et a été témoin oculaire de sa vie et de ses souffrances¹; il fait de fréquentes allusions aux paroles de Jésus, qu'il reproduit, plus d'une fois, presque littéralement; il a Marc pour disciple bien-aimé et pour compagnon (v, 13), etc. En outre, le ton de l'épître s'harmonise fort bien avec celui des discours de saint Pierre, tels que nous les lisons dans les Actes des apôtres : on trouve de part et d'autre le même fond de doctrine, souvent des expressions identiques, et aussi la même abondance de textes empruntés à l'Ancien Testament; des deux côtés, peu d'idées abstraites ou spéculatives, mais les faits de la vie de Notre Seigneur, surtout ceux de sa passion, de sa résurrection et de son ascension, présentés, sous une forme concrète, comme la base de notre salut.

La lettre est adressée « aux élus étrangers, dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, » c'est-à-dire, aux chrétiens de ces cinq provinces de l'Asie Mineure, regardés par l'apôtre,

1. Voir I, 8. 19-20; v, 1, etc.

selon le mot célèbre d'Abraham¹, comme des étrangers sur cette terre d'exil, où ils doivent se rappeler sans cesse la céleste patrie, objet de leurs aspirations les plus ardentes.

L'occasion et le but de l'épître sont faciles à déterminer, d'après le langage même de l'auteur. Sans être actuellement sous le coup d'une persécution violente et sanglante, les chrétiens auxquels s'adresse saint Pierre enduraient alors de grandes souffrances de la part des païens et des Juifs qui les entouraient. Ils ne s'étaient pas encore habitués à ces outrages ; de là, pour eux, le trouble et le danger du découragement. L'apôtre leur écrivit donc avec l'intention de les consoler et de les affermir au milieu de l'épreuve. Pour cela, il leur répète que la souffrance est, en réalité, comme la vocation des vrais disciples de Jésus-Christ, et qu'elle leur procurera plus tard une grande gloire, de même qu'elle est dès ici-bas pour eux une grande grâce. Il les engage en même temps à bien remplir, quoi qu'il arrive, leurs devoirs envers la société et envers eux-mêmes. Le but de l'auteur est donc avant tout moral et pratique ; ce qui ne l'empêche pas, chemin faisant, de proposer un grand nombre de traits dogmatiques d'une haute portée.

Il n'y a pas de plan précis, tant la pensée est spontanée, sans préméditation pour ainsi dire. Les idées s'enchaînent néanmoins très bien, et se groupent de manière à former trois séries distinctes d'exhortations.

Mais pénétrons plus avant dans cette première encyclique du premier pape, et goûtons-en les plus beaux passages.

1. Genèse, xxiii, 3. Voir aussi xlvii, 9.

Une partie préliminaire insiste sur les privilèges du chrétien et sur la sainteté éminente qu'ils exigent de lui. Du cœur de saint Pierre s'échappe tout d'abord une chaude action de grâces à Dieu, pour le bienfait incomparable de la régénération et du salut, accordé aux fidèles.

« Béni soit le Dieu et le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage qui ne peut ni se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir, qui est réservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu, par la foi, pour le salut qui est prêt à être manifesté dans le dernier temps¹. »

Il y a déjà, dans ces mots, comme un beau résumé de l'évangile : par la miséricorde de Dieu et par les mérites de son Fils, Jésus-Christ, nous avons reçu une nouvelle naissance, qui nous donne droit à un riche héritage, possédé en espérance dès cette vie, en attendant que nous puissions en jouir pleinement et éternellement. Ce patrimoine consiste dans le royaume des cieux. Notre espérance est « vivante », par contraste avec les espoirs humains, qui sont essentiellement fragiles et périssables.

Le salut éternel, que nous a mérité le Sauveur, est d'un si grand prix, qu'il doit être pour les chrétiens une cause perpétuelle d'allégresse, même parmi les épreuves inévitables de la vie. Rien n'est plus consolant que cette pensée, que développent les lignes suivantes :

« Vous devez en être transportés de joie, supposé même qu'il faille que, pour un peu de temps, vous soyez

1. I, 3-5.

attristés par diverses épreuves, afin que votre foi ainsi éprouvée, plus précieuse que l'or qu'on éprouve par le feu, tourne à votre louange, votre gloire et votre honneur, lorsque paraîtra Jésus-Christ : lui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui maintenant encore vous croyez sans le voir ; ce qui vous fait tressaillir d'une joie ineffable et glorieuse, parce que vous remporterez la fin de votre foi, le salut de vos âmes.

« Ce salut a été l'objet des recherches et des investigations des prophètes, qui ont prédit la grâce qui vous était destinée. Ils cherchaient à découvrir quel temps et quelles conjonctures leur indiquait l'Esprit du Christ, qui annonçait d'avance les souffrances réservées à Jésus-Christ, et la gloire qui devait les suivre¹. »

Les derniers mots sont particulièrement remarquables. En réalité, les principaux oracles des prophètes de l'ancienne alliance concernent la grâce qui devait être répandue à flots sur le monde, par la vie, la passion, la mort et la résurrection du Christ. Pour saint Pierre, comme pour saint Paul, comme pour saint Jean, comme pour Notre Seigneur lui-même, c'est l'incarnation du Verbe, c'est Jésus avec **tous ses mystères**, qui est tout à la fois le centre et le terme de l'Ancien Testament.

L'apôtre va tirer maintenant la leçon pratique qui découle de cet immense **privilege** des chrétiens : quiconque est appelé à la **régénération** et au salut éternel est appelé par là-même à mener **une vie** entièrement sainte.

« Comme des enfants obéissants, ne vous conformez pas à vos convoitises d'autrefois, quand vous étiez dans l'ignorance ; mais, à l'image du Saint qui vous a appelés,

1. I, 6-11.

soyez saints aussi dans toute votre conduite, car il est écrit¹ : Vous serez saints, parce que je suis saint. Et si vous invoquez comme votre Père celui qui, sans faire acception des personnes, juge chacun selon ses œuvres, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre pèlerinage; sachant que ce n'est point par des choses périssables, par l'or ou l'argent, que vous avez été rachetés de la vaine manière de vivre que vous teniez de vos pères, mais par le précieux sang du Christ, comme de l'agneau sans tache et sans défaut, prédestiné avant la création du monde, et manifesté dans les derniers temps à cause de vous, qui par lui croyez en Dieu, lequel l'a ressuscité d'entre les morts, et lui a donné la gloire, afin que votre foi et votre espérance fussent en Dieu... Rendez vos âmes pures par une obéissance d'amour, par la charité fraternelle; portez une attention continuelle à vous aimer les uns les autres du fond du cœur². »

On a vu avec quelle habileté l'écrivain sacré a passé, dans son exhortation, de l'obligation générale de la sainteté au devoir particulier de l'amour fraternel, auquel Jésus-Christ attachait une si grande importance. Saint Pierre signale aussi à ses lecteurs quelques défauts à éviter; puis il leur montre comment, pour atteindre l'éminente perfection que Dieu exige d'eux, ils doivent s'unir étroitement au Sauveur, vraie source de la sainteté.

« Vous étant donc dépouillés de toute malice, de toute ruse, dissimulation et envie, et de toute médisance, comme des enfants nouveau-nés, désirez ardemment le lait spirituel et pur, afin que par lui vous croissiez pour le salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est doux. Approchez-vous de lui, pierre vivante, rejetée par

1. Lévitique, xi, 44.

2. I, 14-22.

les hommes, mais choisie et mise en honneur par Dieu ; et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, soyez posés sur lui, pour former une maison spirituelle, et un sacerdoce saint, qui offre des sacrifices agréables à Dieu par Jésus-Christ. C'est pourquoi il est dit dans l'Écriture¹ : Voici, je mets dans Sion la pierre angulaire, choisie, précieuse, et celui qui aura confiance en elle ne sera pas confondu². »

Dans une seconde série d'exhortations, Pierre envisage les chrétiens au milieu du monde, et il leur trace quelques règles de conduite. Cette partie de sa lettre est un excellent petit traité de morale pratique, qui touche surtout aux points suivants : devoirs des citoyens, des esclaves, des époux, des chrétiens les uns envers les autres et par rapport au monde, la fuite du péché.

L'apôtre débute par une recommandation générale d'une haute portée : objet de l'animadversion, souvent de la haine des païens, les fidèles se devaient à eux-mêmes, et devaient à l'Église, d'édifier leurs adversaires par des mœurs irréprochables.

« Bien-aimés, je vous exhorte, comme des étrangers et des voyageurs, à vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'âme. Ayez une bonne conduite au milieu des païens, afin que, là même où ils vous calomnient comme des malfaiteurs, ils remarquent vos bonnes œuvres et glorifient Dieu au jour de sa visite³. »

Par cette belle transition, saint Pierre passe à plusieurs domaines particuliers, sur lesquels les

1 Isaïe, xxviii, 16.

2. II, 1-6.

3. II, 11-12.

chrétiens sont tenus de manifester leur perfection. Il y a en premier lieu le domaine de l'État.

« Soyez donc soumis à toute institution humaine, à cause de Dieu : soit au roi, comme au souverain ; soit aux gouverneurs, comme étant envoyés par lui pour châtier les malfaiteurs et pour approuver les gens de bien. Car c'est là la volonté de Dieu, qu'en faisant le bien vous réduisiez au silence l'ignorance des hommes insensés ; comme étant libres, non pour faire de la liberté une sorte de voile dont se couvre la méchanceté, mais comme des serviteurs de Dieu. Honorez tous les hommes, aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi¹. »

Saint Paul expose des principes identiques dans son épître aux Romains, XIII, 1-6 ; principes éminemment chrétiens, dont l'application maintiendrait partout l'ordre et la paix dans la société civile. Tout est prévu : l'obéissance, sans la moindre atteinte à la dignité humaine ou chrétienne ; la liberté, sans la licence ; le respect mutuel des citoyens ; le « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Les esclaves étaient nombreux alors, et ceux d'entre eux qui avaient accepté la foi chrétienne, sachant qu'ils étaient devenus les égaux de leurs maîtres, lorsque ceux-ci avaient également reçu le baptême, et leurs supérieurs dans le cas contraire, pouvaient être tentés de refuser la soumission, surtout quand on se montrait égoïste et cruel envers eux. Saint Pierre va au devant de ce péril, en rappelant aux esclaves convertis qu'ils devaient obéir patiemment, doucement. Avec quelle éloquence il les encourage par l'exemple de Jésus-Christ, qui a supporté, lui, victime innocente, les supplices les

1. II, 13-17.

plus ignominieux, pour expier les péchés des hommes !

« Esclaves, soyez soumis en toute crainte à vos maîtres ; non seulement à ceux qui sont bons et humains, mais aussi à ceux qui sont difficiles. Car c'est une grâce d'endurer des peines et de souffrir injustement, par motif de conscience envers Dieu. En effet, quelle gloire y a-t-il, si, battus pour avoir commis des fautes, vous le supportez ? Mais si, en faisant le bien, vous souffrez avec patience, voilà ce qui est une grâce devant Dieu. Car c'est à cela que vous avez été appelés, parce que le Christ aussi a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces : lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel ne s'est pas trouvée de fraude ; lui qui, injurié, ne rendait point d'injures, et qui, maltraité, ne faisait point de menaces, mais se livrait à celui qui le jugeait injustement ; lui qui a porté lui-même nos péchés dans son corps sur le bois¹, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice ; lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris. Car vous étiez comme des brebis errantes ; mais vous êtes retournés maintenant au pasteur et au gardien de vos âmes². »

Le lecteur l'a remarqué, peu à peu la pensée s'est généralisée ; car les derniers traits de ce beau tableau concernent tous les fidèles, quoique les esclaves soient toujours très présents à l'esprit de l'auteur. Plusieurs fois aussi, saint Paul s'est occupé dans ses écrits des devoirs des esclaves chrétiens, qui étaient, de la part de l'Église, l'objet d'un intérêt très vif. Comme saint Pierre, il leur recommande la soumission humble et courageuse, en vue de la ré-

1. Saint Pierre emploie volontiers cette expression pour désigner la croix. Voir le livre des Actes, v, 30 et x, 39.

2. II, 18-25.

compense future. La situation de l'Église ne permettait alors rien de plus; mais le christianisme, en grandissant, répandra à travers le monde entier ses principes de noble liberté, de sainte égalité, qui produiront peu à peu l'émancipation extérieure des esclaves, après les avoir rendus libres devant leur propre conscience et leur avoir acquis la sympathie de tous.

La famille aussi servait fréquemment de thème aux premiers prédicateurs de l'évangile. Le prince des apôtres, comme saint Paul en divers endroits, le traite avec une grande hauteur de vues et une parfaite délicatesse. Ceux qui attaquent, d'une manière insensée, la très sainte association qu'est le mariage chrétien, devraient méditer les conseils suivants, qui tracent aux époux croyants leurs obligations réciproques, et qui, réalisés, apporteraient dans tous les foyers la paix et le bonheur.

« Que les femmes soient pareillement soumises à leurs maris, afin que, si quelques-uns ne croient pas à la parole¹, ils soient gagnés sans parole par la conduite de leurs femmes, lorsqu'ils verront votre conduite chaste et respectueuse. Que leur parure ne soit pas celle du dehors, la frisure des cheveux, les ornements d'or, ou les habits qu'on revêt; mais celle qui convient à l'homme caché du cœur, par la pureté incorruptible d'un esprit doux et modeste, qui est d'un grand prix devant Dieu. Car c'est ainsi qu'autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu se paraient, soumises à leurs maris : telle Sara, qui obéissait à Abraham, l'appelant son seigneur; Sara dont vous êtes devenues les filles en faisant ce qui est bien, et sans vous laisser troubler par aucune crainte.

« Vous de même, maris, montrez de la sagesse dans vos relations avec vos femmes, comme avec un sexe plus

1. La parole évangélique.

faible, les traitant avec honneur, puisqu'elles sont, aussi bien que vous, héritières de la grâce et de la vie, afin que vos prières ne soient point empêchées ¹. »

Ainsi donc, que l'épouse chrétienne soit joyeusement soumise à son mari, certaine que cette soumission, appuyée sur des motifs de foi, n'a rien d'offensant pour sa dignité; que, dégagée de toute frivolité vaine, elle recherche avant tout l'ornement idéal de la vertu, et qu'elle s'efforce d'exercer, au foyer domestique, la douce et salutaire influence que Dieu lui a départie. De son côté, que le mari respecte et honore affectueusement sa femme, se souvenant qu'elle est devant Dieu son égale, souvent même sa supérieure. Voilà, certes, une théorie aussi simple que sublime, et heureuse la maison où elle est mise en pratique chaque jour.

Après ces recommandations d'une nature plus spéciale, saint Pierre, s'adressant à tous les fidèles sans exception, les engage à observer les uns à l'égard des autres une intime charité, et à demeurer fidèles à Dieu malgré les épreuves.

« Enfin, soyez d'un même sentiment, vous aimant comme des frères, compatissants, miséricordieux, doux et humbles. Ne rendez pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure; mais au contraire, bénissez, car c'est à cela que vous avez été appelés, afin de recevoir en héritage la bénédiction. Si quelqu'un, en effet, veut aimer la vie et voir des jours heureux, qu'il préserve sa langue du mal, et que ses lèvres ne profèrent pas le mensonge; qu'il se détourne du mal, et qu'il fasse le bien; qu'il cherche la paix, et qu'il la poursuive ². »

1. III, 1-7.

2. III, 8-11.

On a souvent parlé, pour la vanter, de la foi du charbonnier, qui adhère purement et simplement, les yeux fermés, aux vérités enseignées par l'Église. Assurément, elle est excellente en elle-même ; mais il y a des circonstances spéciales ou des époques troublées, — c'était le cas aux premiers jours du christianisme, et c'est encore le cas actuellement, — où le croyant doit savoir rendre compte de sa foi. Saint Pierre prévoit cette occasion, et recommande fortement à ses lecteurs de posséder la science nécessaire pour pouvoir faire, au besoin, l'apologie de leur religion.

« Soyez toujours prêts à répondre pour votre défense à quiconque vous demandera compte de votre espérance¹ ; mais avec douceur et respect, ayant une bonne conscience, afin que ceux qui décrient la bonne conduite que vous menez dans le Christ soient confus de ce qu'ils vous calomnient². »

Une troisième et dernière partie rappelle encore sous une autre forme aux destinataires de l'épître, la conduite qu'ils devaient tenir dans les circonstances présentes. Le jugement divin approche chaque jour ; il faut s'y préparer, non seulement par la fuite du péché, mais aussi par des actes positifs de vertu. D'autre part, les chrétiens d'Asie Mineure étaient en butte aux outrages de leurs ennemis, et il était utile de leur redire les avantages qu'il pouvaient retirer de la souffrance endurée avec résignation.

« La fin de toutes choses approche. Soyez donc prudents et veillez dans la prière. Mais surtout ayez les uns

1. C'est-à-dire, de votre foi religieuse et des biens éternels qu'elle promet.

2. III, 15-16.

pour les autres une charité persévérante, car la charité couvre une multitude de péchés. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmurer. Que chacun mette au service des autres le don spirituel qu'il a reçu, comme doivent faire de bons dispensateurs de la grâce de Dieu aux formes multiples. Si quelqu'un parle, que ce soit selon les oracles de Dieu; si quelqu'un exerce un ministère, que ce soit comme employant une force que Dieu donne, afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus-Christ, auquel appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen.

« Bien-aimés, ne soyez pas surpris du feu ardent¹ qui sert à vous éprouver, comme s'il vous arrivait quelque chose d'étrange; mais, parce que vous participez aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lorsque sa gloire sera manifestée, vous soyez aussi dans la joie et l'allégresse. Si vous recevez des injures pour le nom du Christ, vous êtes bienheureux, parce que l'honneur, la gloire et la puissance de Dieu, ainsi que l'Esprit de Dieu, reposent sur vous. Mais qu'aucun de vous ne souffre comme homicide, ou comme voleur, ou comme malfaiteur, ou comme s'ingérant dans les affaires d'autrui. Mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait point de honte; mais qu'il glorifie Dieu de porter ce nom-là. Car le moment est venu où le jugement va commencer par la maison de Dieu; et s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui ne croient pas à l'évangile de Dieu? Et si le juste n'est sauvé qu'avec peine, que deviendront l'impie et le pécheur? Que ceux donc qui souffrent selon la volonté de Dieu recommandent leurs âmes au créateur fidèle, en faisant ce qui est bien². »

La lettre se termine par quelques conseils paternels, que l'apôtre adresse tour à tour aux pasteurs

1. Désignation symbolique de la souffrance, qui fait passer le chrétien par le feu, pour le purifier.

2. IV, 7-19.

et aux ouailles, sur leurs obligations réciproques, et aussi sur plusieurs vertus essentielles à tous les chrétiens. Ce passage rappelle les épîtres pastorales de saint Paul, et nous fournit des renseignements intéressants sur l'organisation de l'Église primitive.

« Je prie donc les anciens¹ qui sont parmi vous, moi qui suis ancien comme eux et témoin des souffrances du Christ, moi qui aurai aussi ma part de cette gloire qui doit être manifestée dans l'avenir : paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu; non pour un gain honteux, mais par dévouement; non en dominant sur ceux qui sont votre partage, mais devenant les modèles du troupeau, du fond du cœur. Et lorsque le prince des pasteurs paraîtra, vous remporterez la couronne incorruptible de gloire. Et vous..., jeunes gens², soyez soumis aux anciens.

« Tous, inspirez-vous l'humilité les uns aux autres, car Dieu résiste aux superbes, et donne la grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite; vous déchargeant sur lui de tous vos soucis, car c'est lui qui prend soin de vous. Soyez sobres et veillez; car votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, demeurant fermes dans la foi, sachant que vos frères qui sont dans le monde souffrent les mêmes afflictions que vous. Le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés dans le Christ Jésus à son éternelle gloire, lui-même vous perfectionnera, vous affermira et vous fortifiera, après que vous aurez un peu souffert. A lui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen³. »

1. Les prêtres.

2. Ce terme contraste avec « anciens », et désigne tout l'ensemble du troupeau symbolique.

3. v, 1-11.

N'est-il pas à regretter que de telles pages, si dignes du prince des apôtres, soient trop peu connues ? Nous voudrions que ces fragments excitassent tous nos lecteurs à étudier la lettre entière.

III. *La deuxième épître de saint Pierre.*

Elle est adressée « à ceux qui ont eu part à une foi semblable » à celle des apôtres : belle périphrase pour désigner les chrétiens. Non que cette seconde lettre ait été composée pour toute la chrétienté en général, comme on l'a parfois pensé. Le passage III, 1, où l'auteur affirme qu'elle est la seconde qu'il envoie aux destinataires, démontre de la façon la plus péremptoire que ceux-ci étaient les mêmes que pour la première lettre. Il s'agit donc des chrétiens qui vivaient dans les cinq provinces d'Asie Mineure énumérées plus haut¹.

L'écrit se donne, dès le début, comme l'œuvre de « Simon-Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ », et divers traits subséquents confirment cette assertion de la manière la plus satisfaisante. L'auteur se range parmi les témoins immédiats de la transfiguration du Sauveur. Plus loin, il nomme saint Paul son « frère bien-aimé », c'est-à-dire, son collègue dans l'apostolat. De plus, cette lettre contient des pensées identiques à celle de la première, de sorte qu'on a pu parler à bon droit de « l'harmonie de sujet » entre les deux compositions. Nous pouvons signaler en particulier l'importance attachée de part et d'autre au second avènement du Christ, et la façon dont la reli-

1. Page 147.

gion chrétienne est présentée comme la fidèle réalisation des anciennes prophéties. La *secunda Petri* suppose aussi une connaissance parfaite des écrits de l'Ancien Testament, qui y sont fréquemment cités. Elle rappelle partout le caractère ardent, le zèle apostolique, l'autorité, la vigueur et l'originalité du prince des apôtres. Elle respire donc complètement, elle aussi, « l'esprit de Pierre ». Ajoutons qu'elle a été connue de très bonne heure et mentionnée fréquemment par les Pères, comme faisant partie des livres inspirés. Nous savons que Clément d'Alexandrie, au second siècle, l'avait expliquée tout entière. Il est vrai qu'Origène et saint Jérôme, tout en l'acceptant personnellement comme l'œuvre de saint Pierre, signalent quelques doutes qui existaient çà et là dans l'Église au sujet de son authenticité, et qu'Eusèbe de Césarée la place au rang des écrits qui n'étaient pas admis partout comme canoniques ; mais, peu à peu, ces doutes disparurent, et les conciles de Rome en 374, d'Hippone en 394, de Carthage en 397, comptent officiellement l'épître parmi les livres du Nouveau Testament.

Dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis l'envoi de la première lettre, un fait très grave s'était produit dans les chrétientés d'Asie Mineure. Des hérétiques, dont la conduite n'était pas moins perverse que la doctrine, y avaient pénétré et menaçaient de les corrompre entièrement. Ils s'efforçaient de séduire les fidèles au moyen de discours flatteurs, dans lesquels ils vantaient la liberté apportée par Jésus-Christ, comme si elle eût autorisé toutes sortes d'excesses. Ils avaient cessé de croire que le monde est dirigé par une intelligence supérieure, et qu'il y aura un second avènement du Christ, suivi du châtement éter-

nel des impies. Peut-être même allaient-ils jusqu'à nier la divinité de Notre Seigneur. Le but que se proposa saint Pierre en composant cette seconde lettre est par là-même tout indiqué. Il est d'ailleurs énoncé tout au long dans les dernières lignes de l'épître, III, 17-18, en termes soit négatifs, soit positifs : « Vous donc, frères, étant prévenus, soyez sur vos gardes, de peur qu'entraînés par l'erreur de ces insensés, vous ne veniez à déchoir de votre fermeté; mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ».

Ni l'époque ni le lieu de la composition ne sont indiqués directement dans la lettre; mais on peut se servir, pour les fixer, de la remarque faite par l'auteur au sujet d'une révélation qu'il avait reçue de Jésus touchant sa fin prochaine. Saint Pierre a la conviction intime qu'il mourra bientôt; or, comme il est moralement certain qu'il fut martyrisé à Rome en 67, nous pouvons supposer qu'il a composé cette épître dans la capitale de l'empire romain, durant la première partie de cette même année, ou à la fin de 66.

Dans les circonstances qui viennent d'être décrites, il importait de rappeler aux chrétiens d'Asie la nécessité de mener une vie parfaite, puis de les mettre en garde contre les séductions auxquelles ils pouvaient être exposés. C'est précisément ce que fait l'apôtre. Nous allons, comme à l'occasion de la première épître, parcourir ces pages éloquentes, en signalant les passages les plus dignes d'attention.

La lettre s'ouvre par une exhortation préliminaire, toute remplie de riches et hautes pensées. Saint Pierre y expose les motifs qu'il y a, pour les fidèles, de progresser constamment dans la vertu : les dons

de Dieu et ses promesses exigent cette perpétuelle croissance.

« Puisque la divine puissance (du Christ Jésus) nous a procuré tout ce qui contribue à la vie et à la piété, et qu'il nous a donné les plus grandes et les plus précieuses promesses, afin que, par elles, vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption de la concupiscence qui existe dans le monde, vous aussi, vous apportez tous vos soins pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour de vos frères, à l'amour de vos frères la charité. Car si ces choses sont en vous, et qu'elles y croissent, elles ne vous laisseront ni stériles ni infructueux dans la connaissance de Notre Seigneur Jésus-Christ; car celui en qui elles ne sont point est aveugle et marche à tâtons, ayant oublié la purification de ses anciens péchés. C'est pourquoi, frères, appliquez-vous davantage à affermir par les bonnes œuvres votre vocation et votre élection¹; car, en faisant cela, vous ne pécherez jamais, et ainsi vous sera pleinement accordée l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ². »

Deux raisons spéciales excitent saint Pierre à adresser aux chrétiens cette exhortation pressante. La première provient de son zèle apostolique et de la conscience qu'il a de sa mort prochaine.

« J'aurai soin de vous rappeler constamment ces choses, quoique vous les connaissiez et que vous soyez **affermiss dans la vérité** présente. J'estime qu'il est juste, aussi **longtemps que je suis dans cette tente**³, de vous

1. La vocation et l'élection à la foi chrétienne.

2. 1, 3-11.

3. Métaphore qui désigne le corps humain : Aussi longtemps que mon âme sera unie à mon corps.

tenir en éveil en vous les rappelant; car je sais que je quitterai bientôt ma tente, comme Notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître. Mais j'aurai soin que, même après mon départ¹, vous puissiez toujours conserver le souvenir de ces choses². »

La seconde raison consiste dans la certitude parfaite des vérités évangéliques, certitude basée, d'un côté, sur le témoignage des apôtres, qui ont contemplé de très près les merveilles qu'ils racontent au sujet du Christ; d'un autre côté, sur les oracles prophétiques de l'Ancien Testament. Tout ce passage est d'une grande beauté. Nous avons cité plus haut³ le témoignage apostolique, que saint Pierre rattache, par manière d'exemple, au mystère de la transfiguration de Jésus, décrit avec un saint enthousiasme. L'auteur n'est pas moins expressif par rapport aux oracles messianiques de l'ancienne alliance, considérés dans leur admirable unité, et qui continuent de donner la lumière au monde.

« Nous avons aussi la parole des prophètes, d'autant plus certaine, à laquelle vous faites bien de prêter attention comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour⁴ vienne à paraître, et que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs; étant persuadés avant tout qu'aucune prophétie de l'Écriture ne s'explique par une interprétation particulière. Car ce n'est point par une volonté humaine que la prophétie a été autrefois apportée; mais c'est inspirés par l'Esprit-Saint que les saints hommes de Dieu ont parlé⁵. »

1. Après ma mort.

2. 1, 12-15.

3. Page 47.

4. Le jour du second avènement de Jésus-Christ.

5. 1, 19-21.

Le langage du prince des apôtres ne pouvait pas être plus précis. Il y a dans l'Ancien Testament des oracles qui concernent le Messie, c'est-à-dire, Notre Seigneur Jésus-Christ, et leur interprétation n'est pas l'affaire du premier homme venu, fût-il le plus savant des commentateurs. Jésus lui-même et ses apôtres ont expliqué quelques-unes de ces prophéties ; c'est à l'Église qu'est réservé maintenant le droit de commenter officiellement les textes les plus importants et les plus difficiles des saints Livres. Si l'on s'était toujours conformé à ces principes élémentaires, des erreurs et des hérésies nombreuses auraient été évitées. Non que l'Église ait voulu ou veuille tout définir dans le détail. Du moins, elle fait clairement connaître ses vues et son esprit, dont il serait dangereux de s'écarter. Comme le dit le concile de Trente, dans sa quatrième Session, « que personne, appuyé sur sa propre sagesse..., entortillant la sainte Écriture selon ses sentiments personnels, n'ose l'interpréter d'une manière opposée au sens qu'a adopté et qu'adopte la sainte Église notre mère. » Est-ce que, naguère encore, dans son encyclique *Providentissimus Deus*, Léon XIII ne traçait pas nettement sous ce rapport à l'exégète catholique la marche la plus conforme aux données de la foi et de la raison ? La Bible et ses oracles ne proviennent pas des hommes ; Dieu, qui en est l'auteur, peut seul en fournir l'interprétation véritable, au moyen d'organes choisis par lui. Lorsqu'on suit d'autres règles, on cesse d'avoir l'esprit catholique, et même l'esprit chrétien. Telle est bien la pensée de saint Pierre.

La seconde partie de la lettre, dirigée contre les faux docteurs, est singulièrement énergique. L'au-

teur atteste d'abord leur existence et annonce le châ-timent inévitable qui leur est réservé.

« Il y eut aussi de faux prophètes parmi le peuple (juif), et il y aura de même parmi vous des docteurs de mensonge, qui introduiront des hérésies pernicieuses, et qui, reniant le Maître qui les a rachetés, attireront sur eux une ruine soudaine. Beaucoup les suivront dans leurs débauches, et la voie de la vérité¹ sera calomniée à cause d'eux ; et, par cupidité, ils trafiqueront de vous au moyen de paroles artificieuses, eux que la condamnation menace depuis longtemps, et dont la ruine ne sommeille pas². »

Pour prouver que le jugement divin ne manquera pas d'atteindre ces docteurs hérétiques, saint Pierre cite trois exemples de la justice du Seigneur, empruntés à l'histoire des mauvais anges, à celle du déluge et à celle de Sodome et de Gomorrhe. Il décrit ensuite assez longuement les traits les plus caractéristiques de ces hommes pervers, précurseurs des gnostiques. Leur orgueil, leur immoralité, leur avarice, leur esprit de prosélytisme qui faisait tant de victimes, sont esquissés d'une main vigoureuse.

« Audacieux, se plaisant à eux-mêmes, ils ne craignent pas de blasphémer les gloires³, tandis que les anges, quoique supérieurs en force et en puissance, ne portent pas les uns contre les autres un jugement de malédiction. Mais eux, comme des animaux sans raison, qui ne suivent que la nature et sont nés pour être pris et détruits, blasphémant ce qu'ils ignorent, ils périront par leur

1. La religion chrétienne.

2. II, 1-3.

3. D'après l'explication la plus vraisemblable, ce mot désigne les esprits célestes.

propre corruption, recevant le salaire de leur iniquité. Ils trouvent leur plaisir dans les délices du jour ; ils sont une souillure, une tache ; ils se gorgent de délices dans les festins où ils font bonne chère avec vous. Ils ont les yeux pleins d'adultère et d'un péché qui ne cesse jamais ; ils séduisent les âmes mal afferemies ; ils ont le cœur exercé à la cupidité : ce sont des enfants de malédiction. Après avoir quitté le droit chemin, ils se sont égarés en suivant la voie de Balaam, fils de Bosor, qui aima le salaire de l'iniquité, mais qui fut repris de sa folie : une ânesse muette, parlant d'une voix humaine, arrêta la démence du prophète. Ce sont des fontaines sans eau, des nuées agitées par des tourbillons ; l'obscurité des ténèbres leur est réservée. Car, tenant des discours enflés de vanité, ils séduisent par les convoitises de la chair, par les dissolutions.... Ils promettent la liberté, quand ils sont eux-mêmes esclaves de la corruption ; car on est esclave de celui par qui on a été vaincu.... Il eût été meilleur pour eux de n'avoir pas connu la voie de la justice, que de se détourner, après l'avoir connue, du saint commandement qui leur avait été transmis¹. »

La troisième partie de l'épître s'occupe du second avènement de Jésus-Christ et de la fin du monde. Saint Pierre signale d'abord une objection des faux docteurs. « Où est, demandaient-ils avec impudence, la promesse de l'avènement du Christ ? Car, depuis que nos ancêtres sont morts, toutes choses demeurent comme depuis le commencement de la création². »

Cette objection ne manque pas de subtilité ; elle affecte même un certain caractère scientifique, s'appuyant sur l'immutabilité apparente du monde matériel. Aux oracles qui annonçaient le retour de Jésus-Christ, accompagné d'un effroyable cataclysme et de

1. II, 10-21.

2. III, 4.

la fin du monde, les docteurs de mensonge oppo-
 saient ce langage : Vous le voyez bien ; rien n'a changé
 dans le monde depuis qu'il est créé, et il en sera de
 même toujours ; ne vous laissez donc pas effrayer par
 ces prédictions. Saint Pierre les réfute par deux ar-
 guments victorieux. Ces malheureux oublient d'abord
 que Dieu a autrefois châtié le monde par la catas-
 trophe du déluge ; les cieux et la terre actuels sont
 destinés à être bouleversés aussi par un feu régéné-
 rateur, au jour du jugement général. En second lieu,
 ils ignorent que la mesure du temps n'est pas la même
 pour Dieu que pour nous, et que le Seigneur ne re-
 tarde l'exécution de ses menaces que pour favoriser,
 par ce délai, la conversion des pécheurs ; mais elles
 se réaliseront à l'heure marquée par ses desseins :
 d'où il suit que le chrétien doit vivre saintement, et
 se tenir toujours prêt à voir apparaître le souverain
 juge.

« Ils affectent d'ignorer qu'il y eut autrefois des cieux
 et une terre sortie de l'eau et formée au moyen de l'eau
 par la parole de Dieu, et que ce fut par ces choses mê-
 mes¹ que le monde d'alors périt, submergé dans l'eau.
 Quant aux cieux et à la terre d'à présent, ils sont gardés
 par cette même parole, et réservés pour le feu, au jour
 du jugement et de la ruine des impies. Mais il est une
 chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés :
 c'est que, devant le Seigneur, un jour est comme mille
 ans, et mille ans comme un jour. Le Seigneur ne retarde
 pas l'exécution de sa promesse, comme quelques-uns le
 supposent ; mais il use de patience envers vous, ne vou-
 lant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la
 pénitence. Le jour du Seigneur viendra comme un vo-
 leur ; alors les cieux passeront avec un grand fracas, les

1. Par l'eau et par la parole vengeresse de Dieu.

éléments embrasés se dissoudront, et la terre sera consumée avec tout ce qu'elle renferme.

« Puis donc que toutes ces choses doivent se dissoudre, quels ne devez-vous pas être par la sainteté de votre conduite et par la piété, attendant et hâtant l'avènement du jour du Seigneur, jour à cause duquel les cieux enflammés seront dissous, et les éléments embrasés se fondront ! Mais nous attendons, selon ses promesses, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, faites des efforts pour que Dieu vous trouve purs et irréprochables dans la paix. Et dans la longue patience de notre Seigneur reconnaissez votre salut, ainsi que notre bien-aimé frère Paul vous l'a écrit, selon la sagesse qui lui a été donnée¹. »

De nouveaux cieux et une nouvelle terre à la fin des temps : ce n'est point là une doctrine particulière de saint Pierre, car le disciple bien-aimé la propose aussi dans l'Apocalypse (xxi, 1). D'ailleurs, dans un de ses discours², Pierre a déjà mentionné « les temps du rétablissement de toutes choses », annoncés par les anciens prophètes. Si l'univers entier, comme l'ont prédit Joël, Isaïe, Malachie, saint Paul et Jésus-Christ lui-même³, doit passer par de terribles convulsions et par le feu, aux derniers jours du monde, ce ne sera pas pour être détruit, mais pour sortir embelli, transfiguré, de ce creuset gigantesque. Dans ce monde renouvelé, la justice, c'est-à-dire la sainteté, si souvent bannie de notre terre actuelle, établira sa demeure éternelle, et les élus y seront à jamais heureux. L'épître s'achève par cette consolante pensée.

1. III, 5-15.

2. Page 88.

3. Dans saint Matth., xxiv, 29, et dans saint Luc, xxi, 25.

IV. *L'enseignement doctrinal du prince des apôtres.*

Déjà le lecteur a pu se rendre un compte assez exact du caractère spécial de l'enseignement de saint Pierre, par ses divers discours et par ses épîtres, dont nous avons cité à dessein de nombreux passages. Sans doute, cet enseignement ne ressemble, par sa forme, ni à celui de saint Paul, ni à celui de saint Jean, dont les horizons théologiques sont si profonds ; et pourtant, sous des dehors plus simples, moins théoriques, c'est bien la même foi chrétienne qu'il propose. Les exhortations paternelles et les avis moraux y occupent une place considérable. Mais la doctrine proprement dite est loin d'y faire défaut ; car, avec ces quelques discours sommaires et ces deux petites lettres, on pourrait reconstituer un précis assez complet de la théologie dogmatique. Il serait aisé de le démontrer en détail, si le présent ouvrage ne se proposait un autre but.

On l'a dit avec beaucoup de vérité, « l'apôtre, dans les circonstances exceptionnelles où il se trouvait après la mort de son Maître, n'avait pas à faire œuvre de théoricien, mais de pêcheur d'hommes ». Pour réaliser la mission que Jésus lui avait confiée, il devait être « un témoin » dans toute la force du terme¹. Il a rempli ce rôle avec toute la conviction de son âme généreuse, et c'est avant tout un fidèle témoignage que nous avons dans ses discours et dans ses lettres, qui, cependant, ne contiennent qu'un pâle abrégé de son enseignement.

1. Actes, 1, 8, etc.

Dans les discours de Pierre, qu'on peut considérer comme un type de la prédication apostolique aux premiers jours de l'Église, l'élément didactique occupe relativement peu de place. Ce qui domine tout le reste, ce qui en est le centre, c'est le fait de la résurrection du Sauveur. Rien de moins complexe que ce thème, mais rien de plus saisissant, quoique saint Pierre ne cherche pas, comme l'apôtre des Gentils, à en déduire les autres points du dogme chrétien. Le Christ est ressuscité, se contente-t-il de dire ; croyez en lui, recevez son baptême, vivez selon ses préceptes, et vous serez sauvés. Ou encore : C'est vous qui l'avez crucifié ; mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, prouvant ainsi qu'il est son envoyé, son Christ, son propre Fils.

Pierre, qui se permettait d'adresser des reproches à Jésus, lorsque celui-ci prédisait les ignominies prochaines de sa passion, et qui ne voulait, comme tant d'autre Israélites, que d'un Messie glorieux, a compris parfaitement la leçon du Maître, et il affirme maintenant à son tour la nécessité des souffrances du Christ : « Jésus a été livré selon le dessein arrêté et la prescience de Dieu » (Actes, II, 23). La mort de Notre Seigneur était donc conforme au plan éternel du Père. Et ce plan, — c'est-à-dire, cette mort infamante, suivie de la résurrection, — avait été annoncé d'avance par les prophètes, aux oracles desquels, nous l'avons dit et redit, saint Pierre ne cesse pas d'en appeler.

C'est vraiment autour de la personne de Jésus-Christ et de son œuvre que le prince des apôtres groupe toutes ses pensées dans ses discours. Il signale ses abaissements, son origine terrestre ; mais il l'unit aussi à Dieu d'une manière extraordinaire : « Dieu

était avec lui » (Actes, x, 38) ; il est « le prince de la vie », « le Saint et le Juste » par excellence (Actes, iii, 14-15) ; il est bien au-dessus de tous les autres hommes ; il est l'égal de Dieu, il est Dieu, et c'est pour cela que son Père l'a élevé à sa droite et placé sur son propre trône. Ce Christ-Dieu reviendra sur la terre à la fin des temps, pour juger tous les hommes (Actes, x, 42). C'est lui, et lui seul, qui est le Sauveur universel (Actes, ii, 39 ; iii, 16 ; xi, 13), et, pour s'approprier le salut qu'il a apporté au monde, il faut croire en lui et obéir à ses ordres (Actes, ii, 38). Ces divers concepts ne résument-ils pas toute la christologie ?

Dans les épîtres de saint Pierre, nous ne trouvons pas davantage un système doctrinal organisé de propos délibéré ; néanmoins, l'enseignement dogmatique y est plus suivi, plus développé. Et cela se conçoit aisément ; car, en prononçant ses discours, qui furent tous des improvisations du moment, sa bouche parlait de l'abondance de son cœur, tandis qu'en écrivant ses lettres, il était plus calme, plus libre, et pouvait insister sur tel ou tel point qui rentrait dans son plan.

Ici comme dans les discours, tout roule autour de la personne de Jésus-Christ. La passion, la mort, la résurrection et la glorification du Sauveur y sont également rattachées aux oracles prophétiques. Jésus était « déjà destiné avant la création du monde » ; il est « le Fils bien-aimé » de Dieu ; la première personne de la sainte Trinité est appelée, par rapport à lui, « Dieu le Père », ou « le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ ». Pierre proclame très ouvertement sa divinité, le représente assis à la droite de Dieu, le mentionne à côté du Père et du Saint-Esprit, comme

leur égal, et lui attribue la sainteté parfaite. Pour le prince des apôtres comme pour saint Paul, la mort du Christ possède une valeur expiatoire proprement dite : c'est pour nous, à notre place, en vue de mériter notre pardon, que Jésus s'est offert à son Père comme une victime de propitiation; son sang précieux nous a purifiés de nos péchés, dont il a été la rançon surabondante.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre sa mort et sa résurrection, Jésus est descendu dans les limbes, afin d'y porter la bonne nouvelle aux âmes justes qui y étaient détenues, et qui attendaient impatiemment leur délivrance¹. On aime à trouver dans les écrits de saint Pierre ce dogme de foi, qu'aucun autre livre inspiré ne mentionne explicitement. Il est vrai que Notre Seigneur, peu d'instants avant d'expirer sur la croix, avait dit au bon larron : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis² »; ce qui ne peut s'entendre que de la partie des limbes réservée aux élus, puisque ni l'âme du Sauveur ni celle du larron converti ne sont allées au ciel ce jour-là. Les paroles de saint Pierre ne sont pas exemptes de toute obscurité; mais les écrivains ecclésiastiques les plus anciens et la grande majorité des commentateurs modernes les appliquent au rapide passage de l'âme de Jésus-Christ dans le séjour des morts. Notre Seigneur annonça aux justes que l'ère de grâce avait commencé et qu'ils le suivraient bientôt dans la céleste patrie, en pleine lumière et en plein bonheur. C'est en ce sens que « l'évangile a été annoncé aux morts³ » par Jésus-Christ.

1. 1^{re} épître, III, 18 et suiv.

2. Saint Luc, XXIII, 43.

3. 1^{re} épître, IV, 6.

Dans l'état de gloire où l'a placé son Père, Jésus est toujours actif, et c'est par lui qu'est opéré en réalité tout ce qui s'accomplit de bon dans l'Église (I^{re} ép., iv, 11), par lui que les bienfaits divins descendent sur les fidèles. Un jour, qui est précisément appelé son jour à lui (« le jour du Seigneur », II^e ép., iii, 10; « le jour de Dieu », II^e ép., iii, 12), il reviendra dans tout l'éclat de sa gloire, pour juger le monde (I^{re} ép., iv, 13). Alors aura lieu le renouvellement de toutes choses dans l'univers (II^e ép., iii, 13), ainsi que la consommation du royaume de Notre Seigneur (II^e ép., i, 11); les élus recevront leur héritage incorruptible (I^{re} ép., i, 4, etc.), tandis que les méchants seront à jamais châtiés (II^e ép., ii, 3,9).

Saint Pierre n'a pas oublié de mentionner la troisième personne de la sainte Trinité, ni d'indiquer le grand rôle que l'Esprit-Saint joue dans le monde de l'Église et dans celui des âmes. La formule trinitaire, — Dieu le Père, son Fils Jésus-Christ, l'Esprit-Saint, — est employée en termes explicites dans la I^{re} épître, i, 2. L'Esprit divin communique l'inspiration aux prophètes (II^e ép., i, 21) et prête son puissant concours aux prédicateurs de l'évangile (I^{re} ép., i, 12). Il opère la sanctification des âmes individuelles (I^{re} ép., i, 2); il atteste la réalité de l'héritage futur du ciel (I^{re} ép., iv, 14).

Pour acquérir cet héritage et arriver au salut, il y a des conditions à remplir. Tout d'abord, il faut croire. La parole évangélique (I^{re} ép., i, 12) et la parole prophétique (II^e ép., i, 19) ont été apportées par les messagers divins; on doit y adhérer fermement par la foi. La foi chrétienne, qui est un sentiment de confiance inébranlable (I^{re} ép., i, 8), et qui

illumine les âmes en leur procurant la vraie connaissance religieuse (II^e ép., I, 2, 8; III, 18), a pour objet principal le Seigneur Jésus, Messie et rédempteur. Sans elle, le salut serait impossible (I^{re} ép., I, 9).

Notre foi a besoin d'être éprouvée (I^{re} ép., I, 7); c'est pourquoi Dieu nous envoie les tentations de divers genres et les souffrances, qui jouent un rôle capital dans la vie des chrétiens. Saint Pierre, on l'a vu, insiste sur ce point. En réunissant les quelques lignes où il parle de la souffrance, on aurait la charpente d'un admirable petit traité, bien capable de suggérer la résignation, la paix et même la joie sainte parmi les peines de la vie.

Si la foi est la condition objective de notre salut, il faut ajouter, avec saint Pierre, que nous ne pouvons rien sans la grâce. Celle-ci provient directement du Seigneur, auquel l'apôtre donne le beau nom de « Dieu de toute grâce » (I^{re} ép., V, 10). Nous devons croître dans la grâce (II^e ép., III, 18), travailler sans cesse à acquérir une perfection plus grande. La grâce des grâces est celle de la vie éternelle (I^{re} ép., III, 7).

Sous la double influence de la grâce et de la foi, les chrétiens doivent agir, multiplier leurs efforts personnels. Leur activité consiste, d'une façon générale, dans l'obéissance; ils sont essentiellement « des fils d'obéissance » (I^{re} ép., I, 14). Qu'ils obéissent donc, suivant les expressions de saint Pierre, à la vérité, à la parole, à l'évangile, c'est-à-dire à Jésus-Christ lui-même (I^{re} ép., I, 22; IV, 17, etc.). Le prince des apôtres relève aussi la nécessité de l'espérance, vertu qui occupe une place très importante dans sa première épître. Il recommande beaucoup aux fidèles l'imitation de Jésus-Christ, surtout pour

demeurer, comme lui, patients et vaillants dans l'épreuve (I^{re} ép., II, 21 et suiv.; III, 18, etc.).

Il prêche le progrès dans la sainteté (I^{re} ép., II, 2) : progrès qui consiste, sous le rapport négatif, à dompter la chair et ses tristes convoitises (I^{re} ép., II, 1; II^e ép., II, 18), dont le démon se sert pour nous tenter (I^{re} ép., V, 8); au point de vue positif, à se dépouiller de « l'homme extérieur », tout profane et corrompu, et à revêtir « l'homme intérieur », c'est-à-dire, l'homme nouveau, que Dieu forme en nous par sa grâce (I^{re} ép., III, 3-4). En agissant ainsi, le chrétien deviendra, suivant une expression aussi vraie que saintement hardie, « participant de la nature divine » (II^e ép., I, 4), un fils de Dieu dans un sens très relevé.

Saint Pierre n'a pas manqué de signaler nommément quelques autres vertus morales, qui forment l'ornement intérieur et extérieur des vrais fidèles. Nous avons cité plus haut¹ quelques lignes de la deuxième épître, I, 5-7, où il nous montre ce qu'on pourrait appeler l'arbre de la foi, produisant, comme autant de fruits exquis, sept vertus dont la possession supposerait une haute sainteté. Il recommande aussi la pureté (I^{re} ép., IV, 2, 4), la simplicité, la droiture (I^{re} ép., II, 1-2; III, 3-4), et spécialement l'accomplissement des devoirs d'état (I^{re} ép., II, 18 et suiv.), comme aussi la fermeté, la vigilance (I^{re} ép., IV, 7; V, 8), les bonnes œuvres (I^{re} ép., II, 12; II^e ép., III, 11).

Quant à l'Église, envisagée dans son ensemble, saint Pierre emploie de belles images pour la représenter. Elle est un temple spirituel, dont Jésus-Christ

1. Page 163.

forme la pierre angulaire, tandis que chaque fidèle est, pour ainsi dire, une pierre vivante placée sur ce fondement divin (I^{re} ép., II, 4-6); elle est aussi une société de prêtres mystiques, qui offrent à Dieu, en union avec Notre Seigneur, des sacrifices spirituels d'agréable odeur (I^{re} ép., II, 5); elle est une sorte de confraternité universelle, et de là découle, pour ses membres, l'obligation de s'entr'aimer comme des frères (I^{re} ép., I, 22-23; II, 17; IV, 8, etc.); elle est enfin le troupeau du grand pasteur, le Christ (I^{re} ép., II, 25; V, 2).

L'organisation des chrétientés locales est signalée indirectement par quelques traits rapides. A la tête de chaque Église particulière étaient les anciens, les « prêtres »¹, qui avaient pour fonction de paître leurs ouailles, c'est-à-dire, de les nourrir et de les diriger (I^{re} ép., V, 1 et suiv.). Tout croyant a reçu de Dieu des dons spéciaux, qu'il est obligé de faire valoir pour le bien de tous (I^{re} ép., IV, 10-11).

Saint Pierre parle aussi brièvement des anges, et signale la chute irréparable d'une partie d'entre eux (II^e ép., II, 4, 10).

Telle est la doctrine enseignée par le prince des apôtres, d'après les documents authentiques qui nous l'ont transmise. Malgré les imperfections de ce trop bref sommaire, et bien que saint Pierre n'ait pu toucher, en des pages si peu nombreuses, qu'à une partie des vérités évangéliques, on ne peut qu'admirer, d'un côté, la richesse et l'élévation de ses pensées, de l'autre, la stabilité de l'enseignement chrétien, que nous retrouvons aujourd'hui, dans

1. Mot formé du grec *presbytéros*, dont le sens primitif est « vieillard ».

l'Église catholique, à dix-neuf siècles d'intervalle, tel que l'annonçaient le prince des apôtres et les autres membres du collège apostolique. Adhérons de toute notre âme à ses dogmes, sans consentir à en sacrifier la moindre parcelle; pratiquons sa sublime morale, sans en dévier d'une seule ligne.

CHAPITRE II

QUELQUES TRAITS DES DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT PIERRE ; SON CARACTÈRE, SA REPRÉSENTATION SUR LES MONUMENTS FIGURÉS.

I. Les derniers incidents de son séjour à Rome.

En vérité, on sait fort peu de chose à ce sujet, car ce que la littérature pseudo-clémentine¹ en raconte est en grande partie légendaire. Il est certain pourtant, d'une manière générale, que les épreuves ne manquèrent pas alors au prince des apôtres. Le pape saint Clément le dit en termes formels, dans son épître aux Corinthiens, v, 4 : « Pierre eut à supporter des peines nombreuses ».

Un point spécial mérite pourtant quelque attention. Quand on parcourt les anciens auteurs, pour recueillir ce qu'ils nous ont transmis sur les dernières années de saint Pierre, on est frappé de l'insistance avec laquelle ils reviennent presque tous sur la nouvelle rencontre qui aurait eu lieu à Rome même, peu de temps avant son martyre, entre lui et Simon le magicien. Assurément, la plupart des détails de cette rencontre, tels qu'on les lit dans les écrits apocryphes, « éveillent la méfiance de tout

1. Voir l'Appendice III, p. 201 et suiv.

esprit judicieux¹ « par leur caractère merveilleux, qui atteste l'existence de la légende. Néanmoins, le fait principal n'a en lui-même rien que de très vraisemblable, quand on le dégage des fables dont il est entouré. Saint Justin, saint Irénée, Tertullien, saint Hippolyte et Eusèbe lui-même, si difficile d'ordinaire dans l'accueil qu'il fait aux traits de ce genre, et d'autres écrivains de l'antiquité, le mentionnent comme un événement certain; aussi, des critiques contemporains fort sérieux admettent-ils sa réalité historique, quoique d'autres rejettent l'épisode tout entier comme fabuleux².

Voici un très bref exposé des faits. Saint Paul vient à Rome pour la dernière fois. Il y trouve saint Pierre et Simon le magicien, qui s'efforcent, chacun de son côté, de gagner la confiance de Néron, en opérant des prodiges par lesquels ils essayent de se vaincre mutuellement. C'est, entre eux, une guerre à outrance. Paul s'unit au prince des apôtres, pour triompher de l'imposteur. Ce dernier, pensant remporter sûrement la victoire par un prodige inimitable, déclare qu'il va s'élever jusqu'au ciel, et donner ainsi une preuve irréfragable de sa nature divine. Les deux apôtres acceptent le défi. Devant toute la ville, accourue pour être témoin du miracle, Simon commence à monter dans les airs; mais la prière de Pierre et de Paul l'y atteint. Il tombe et périt misérablement. Néron, furieux, porte une sentence de mort contre saint Pierre et saint Paul.

La légende apparaît ailleurs avec quelques variantes. Le magicien, durant son séjour à Rome, fait une âpre opposition aux deux grands apôtres. Pierre

1. C. Fouard, *Saint Pierre*, p. 551.

2. Voir Mgr Duchesne, *Les origines chrétiennes*, p. 87-113.

lui résiste, et la considération dont Simon avait joui auprès du peuple, grâce à ses habiles artifices, décroît de plus en plus. Aussi se décide-t-il un jour à quitter Rome, pour revenir en Samarie. Désireux de reconquérir sa popularité auprès de ses compatriotes, il demande à être enterré vivant, certifiant qu'il ressuscitera le troisième jour. On l'enterre, en effet; mais il meurt dans son tombeau.

Sans accepter tous ces détails fabuleux, nous croyons, nous aussi, à la réalité de cette rencontre finale du prince des apôtres avec Simon le magicien, dans la ville éternelle, peu de temps avant le martyre de saint Pierre.

C'est probablement durant les derniers mois de sa vie, peu de temps avant la composition de sa seconde épître, qu'il faut placer la révélation dont il parle au début de cet écrit (I, 14) : « Je sais que je quitterai bientôt cette tente, comme Notre Seigneur Jésus-Christ me l'a fait connaître ». Il est vrai que, d'après le sentiment commun, saint Pierre ferait ici allusion à la prophétie que le Sauveur ressuscité lui avait faite sur les bords du lac de Tibériade¹. Toutefois, en étudiant les circonstances de plus près, on remarque que l'oracle du quatrième évangile ne prédit pas une mort prochaine, mais un genre de mort particulier, le supplice de la croix. Il nous semble donc préférable de voir, dans ce passage de l'épître, une autre prophétie de Notre Seigneur à son apôtre, pour le préparer à son prochain martyre.

Qui, parmi nos lecteurs, ne connaît le touchant épisode du *Quo vadis*? On voudrait pouvoir démontrer son authenticité, car il est plein de sens et cadre

1. Voir la page 74.

assez bien avec le caractère de saint Pierre. Lorsque éclata la sanglante persécution de Néron, dont Pierre et Paul furent les deux plus glorieuses victimes, le prince des apôtres, sur les instances pressantes de ses disciples, qui voulaient conserver à l'Église son premier pasteur, aurait consenti à quitter Rome, pour échapper au péril. Mais, au moment où il franchissait la porte de la cité, Jésus-Christ lui serait apparu ; et comme Pierre lui demandait : « Seigneur, où allez-vous ? » le Maître aurait répondu : « Je vais à Rome, pour y être crucifié de nouveau ». Vivement ému et comprenant la leçon, Pierre serait aussitôt revenu sur ses pas, pour être bientôt emprisonné et martyrisé.

Voilà le fait, tel que le racontent les *Acta Petri* et quelques autres documents auxquels ils ont servi de source. Malheureusement, tout porte à croire qu'il appartient aussi au domaine des légendes, comme les autres incidents qui l'encadrent dans ces « Actes » par trop romantiques².

II. *Portrait moral de saint Pierre.*

Avant de nous séparer de notre héros, arrêtons-nous pour contempler à l'aise son attachante physionomie, soit morale, soit physique. Sa vie nous a révélé son caractère ; les monuments figurés nous diront quelque chose de sa ressemblance extérieure.

Sa nature intime apparaît très distinctement dans les récits des évangiles et des Actes des apôtres où

1. *Domine, quo vadis?*

2. Voir l'Appendice IV, p. 202-204.

il est mis en scène. Elle est typique, nullement banale et ordinaire.

On ne doit pas oublier, lorsqu'on cherche à caractériser saint Pierre, qu'il était Galiléen d'origine. Ses compatriotes avaient, chez les Juifs, la réputation, très méritée du reste, d'être des hommes indépendants, courageux, souvent impressionnables et inconstants¹. D'autre part, ils étaient, en général, plus francs, plus ouverts et mieux intentionnés que les habitants des autres districts de la Palestine. Sous ce double aspect, Pierre était un digne fils de la province de Galilée : maint détail de sa biographie nous l'a prouvé. Il nous est apparu plus d'une fois ardent et impétueux, brusque et précipité, mobile et enthousiaste, timide par moments et se déconcertant aisément, présomptueux ou obstiné à ses heures; mais, en même temps, candide et simple, franc et loyal, vaillant et généreux, accessible à tous les nobles sentiments.

La fougue, la véhémence, était peut-être tout d'abord le trait le plus frappant de sa nature. Que de fois nous avons vu cette ardeur impétueuse de Simon éclater, dans les évangiles, sous la forme tantôt de paroles et tantôt d'actes? « Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur » (saint Luc, v, 8); « Si c'est vous, commandez que je vienne à vous sur les eaux » (saint Matth., xiv, 28); « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle » (saint Jean, vi, 69); « Que cela soit loin de vous, Seigneur; cela ne vous arrivera pas » (saint Matth., xvi, 22); « Faisons ici

1. Voir Josèphe, *Antiquités*, xvi, 17; la *Guerre juive*, III, 3, 2.

trois tentes... » (saint Matth., xvii, 4); « Vous ne me laverez jamais les pieds!... Non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête » (saint Jean, xiii, 9); « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant » (saint Jean, xiii, 37)? « Quand même tous seraient scandalisés, moi je ne serai jamais scandalisé » (saint Marc, xiv, 29). Saint Pierre est tout entier dans ces quelques mots révélateurs, qui marquent un tempérament prompt, ardent, impressionnable. Ses actes le trahissent aussi de la même manière. Qu'il suffise de rappeler les suivants : la bravoure avec laquelle il tira son glaive à Gethsémani, pour défendre Notre Seigneur; la promptitude avec laquelle il se jeta dans le lac, pour rejoindre plus promptement son Maître ; l'entrain qui lui fit prendre si souvent la parole au nom de tous, pour répondre à Jésus ou pour l'interroger. Pierre était par excellence un homme d'action, et il fut fidèle, avant comme après la résurrection du Christ, à dépenser généreusement son activité au service de celui pour lequel il avait un dévouement sans bornes.

Par instants, il fut faible. Au jardin, pendant l'agonie du Sauveur, il ne sut pas veiller avec lui ; dans la cour du palais de Caïphe, il alla jusqu'à le renier ; sur les vagues courroucées du lac, il eut peur. C'est que cet homme très vif ne savait pas demeurer simplement passif ; il avait besoin de déployer son activité, pour manifester son énergie et son affection. Là même où il renia tristement Jésus, il était entré avec l'intention de le défendre, s'il en trouvait l'occasion.

Cette faiblesse humaine devait d'ailleurs disparaître, grâce à l'éducation du divin Maître, et surtout après la descente de l'Esprit-Saint, qui fit de

Pierre un véritable héros, un « homme rocher », selon la signification du nouveau nom que lui avait donné le Sauveur. L'impulsion décisive une fois reçue d'en haut, la tendance à la mobilité disparut presque entièrement, et si Pierre éprouva encore quelque hésitation, en des circonstances qui étaient d'ailleurs très délicates, comme à Joppé, au moment de sa vision mystérieuse (Actes, x, 17), et à Antioche, lorsque Paul crut devoir le réprimander (ép. aux Gal., II, 11-12), ce ne fut qu'en passant : il se reprenait vite, dès qu'il remarquait qu'il avait eu tort.

Bossuet et d'autres orateurs, nous le disons respectueusement, attribuent à saint Pierre trop de défauts naturels. Il est vrai que c'est pour accorder ensuite une part plus belle à la grâce. Divers auteurs protestants font de même, parce qu'il fut le premier anneau de la glorieuse chaîne des papes qu'ils voudraient humilier et dénigrer dans sa personne. Les écrivains rationalistes nous le montrent aussi sous des couleurs beaucoup trop humaines, afin de l'amoindrir.

Ce n'est pas sans une joie intime que l'interprète du Nouveau Testament constate, dans les évangiles et dans les Actes des apôtres, divers faits qui dénotent l'existence d'une étroite amitié entre saint Pierre et saint Jean. Après l'appel simultané des fils de Jonas et des fils de Zébédée au rôle de disciples, puis d'apôtres, ce ne sont pas les deux frères Pierre et André, ni les deux frères Jacques et Jean, que nous trouvons le plus habituellement ensemble. Assez souvent nous voyons Pierre associé au disciple bien-aimé, ou par Jésus lui-même, — comme à la résurrection de la fille de Jaïre (saint Marc, v, 37),

au mystère de la Transfiguration (saint Matth., xvii, 1), le jeudi saint, pour préparer ce qui était nécessaire à la cène (saint Luc, xxii, 8), — ou par leur sympathie mutuelle, — par exemple, le mardi saint, lorsque Notre Seigneur prophétisa devant eux et leurs deux frères la ruine de Jérusalem et la fin du monde (saint Marc, xiii, 3); au cénacle, où ils étaient tout près l'un de l'autre (saint Jean, xiii, 23-24); chez Caïphe, où Pierre fut introduit par son ami (saint Jean, xviii, 16); au tombeau de Jésus, le jour de la résurrection (saint Jean, xx, 3 et suiv.); auprès du divin ressuscité, lors de la seconde pêche miraculeuse (saint Jean, xxi, 1 et suiv.). La familiarité avec laquelle Pierre se permit de questionner Jésus sur la destinée future de Jean¹ manifeste aussi une affection toute spéciale.

Au livre des Actes, les noms « Pierre et Jean » sont aussi très souvent réunis par l'écrivain sacré, à propos de circonstances graves et solennelles. Ici, ils sont mentionnés côte à côte dans la liste des onze apôtres (i, 13); là, Pierre est accompagné de Jean, lorsqu'il guérit un paralytique à la porte du temple (iii, 1) et durant les divers incidents provoqués par ce miracle (iii, 11; iv, 13, 19); plus loin (viii, 14), ils vont achever ensemble la conversion des Samaritains.

Originaires de la même localité², élevés l'un auprès de l'autre, associés dans une même industrie³, ils avaient eu le temps de se connaître et de se lier cordialement, en partageant les mêmes jeux, les mêmes fatigues, les mêmes joies, les mêmes périls,

1. Saint Jean, xxi, 21.

2. Voir les pages 5 et 6.

3. Page 8.

la même vie auprès de Notre Seigneur. Si, de prime-abord, on est surpris de cette union étroite entre l'homme de l'action et l'homme de la contemplation, on se souvient bientôt que Jean aussi était caractérisé par une vive ardeur, un zèle véhément et une âme profonde. Leur dévouement incomparable pour celui qui leur donna la première place dans son amitié comme dans son Église, acheva de faire d'eux plus que des frères.

III. *Le portrait extérieur de saint Pierre et sa représentation sur les monuments figurés.*

Les anciens monuments qui reproduisent le portrait de saint Pierre sont très nombreux. Il est représenté environ vingt fois sur les fresques des catacombes, près de soixante fois sur des fonds de verre, plus de cent vingt fois sur des sarcophages, environ trente fois sur les mosaïques. « Il est à peine, dit un savant archéologue contemporain, une scène des évangiles ou des Actes des apôtres dans lesquelles saint Pierre joue un rôle, qui ait échappé à la reproduction artistique. »

Les monuments qui traduisent le mieux sa physionomie, telle que la tradition primitive l'avait transmise de génération en génération, sont deux monnaies de bronze, provenant, l'une du second siècle, l'autre du iv^e, et conservées au musée du Vatican. On signale aussi, dans le même sens, une statuette de bronze datant de la seconde moitié du iv^e siècle, et surtout la célèbre statue, également en bronze, que l'on vénère dans la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Saint Jérôme¹ rapporte, d'après un ancien livre apocryphe, que saint Pierre aurait été chauve; et parfois il est figuré comme tel. Mais, sur les monuments les plus anciens, il porte la barbe, des cheveux courts et frisés; son visage est rond; ses traits sont ordinaires, comme ceux de la plupart des gens du peuple; toutefois, quoiqu'il ne soit nulle part idéalisé, sa physionomie respire toujours l'intelligence et la bonté. Plus tard, on le représente avec une tonsure: c'est le fruit d'une légende signalée par plusieurs écrivains du vi^e ou du vii^e siècle, et suivant laquelle saint Pierre aurait été ignominieusement tondu par les ennemis de l'Évangile.

Fait intéressant à noter: l'art chrétien, comme si les scènes bibliques où il est question du prince des apôtres ne lui suffisaient pas, en a inventé d'autres encore, idéales et symboliques, qui lui ont permis de mettre en un relief particulier la primauté exercée par Pierre sur les autres membres du collège apostolique, et sa qualité de chef suprême de l'Église. Voici les principales.

Sur un sarcophage du musée de Latran, on aperçoit Jésus, sous la forme du Bon Pasteur, au milieu des Douze: à côté de chacun de ceux-ci est un agneau symbolique. Saint Pierre se tient debout à la droite du Sauveur, qui caresse aimablement l'agneau de son premier apôtre.

Seul parmi ses collègues, Pierre est quelquefois représenté tenant un bâton à la main: ce qui est un signe manifeste d'autorité, de préséance; car le bâton tient lieu de sceptre. Sur plusieurs sarcophages où est figurée l'ascension d'Élie, l'artiste a

1. Comment. sur l'ép. aux Gal., I, 18.

donné au prophète la physionomie traditionnelle du Christ, tandis qu'Élisée, qui reçoit le manteau et l'esprit de son maître, a les traits de saint Pierre.

Le rôle unique du fils de Jonas dans l'Église est marqué d'une manière non moins saisissante sur les monuments anciens, lorsqu'on représente l'apôtre comme un nouveau Moïse, qui est, pour la société chrétienne, ce que le frère d'Aaron avait été pour la théocratie juive¹. Par exemple, sous le portrait de Moïse frappant le rocher pour en faire jaillir l'eau qui devait abreuver les Hébreux, on lit le nom significatif de *Petrus*. C'est aussi par allusion à Moïse que Jésus, dans une scène reproduite par vingt-quatre sarcophages, remet à Pierre un rouleau de parchemin, muni du mot *Lex* (loi), ou des inscriptions *Lex Domini* (loi du Seigneur), *Dominus legem dat* (le Seigneur donne la loi). Saint Pierre est donc un législateur pour l'Église, de même que Moïse l'a été pour le peuple de Dieu.

Ailleurs, très fréquemment, il porte les clefs symboliques (quelquefois trois, le plus ordinairement deux); ou bien, il est assis sur un trône d'honneur et entouré de brebis; ou encore, il a un escabeau sous ses pieds, à la manière des grands personnages.

Tout cela montre quel respect on a toujours porté à saint Pierre dès l'origine de l'Église, et quelle haute idée on se faisait de sa personne et de ses fonctions.

1. Selon le mot très heureux du poète Prudence, saint Pierre est « le Moïse du nouvel Israël de Dieu ».

CHAPITRE III

LE MARTYRE DE SAINT PIERRE A ROME ET SON CULTÉ

I. Ce que l'on sait de sa glorieuse mort.

On ne connaît, en réalité, que d'une façon très vague les circonstances qui précédèrent immédiatement et qui accompagnèrent les derniers moments du prince des apôtres; toutefois, le fait même de son martyre à Rome est démontré, comme celui de son séjour dans la grande cité, par des arguments historiques qui le rendent indubitable. Il est attesté, de très bonne heure et dans les termes les plus précis, par des témoins absolument sûrs, entre autres par saint Clément pape, par Tertullien, par saint Jérôme, par Eusèbe, et ces deux derniers écrivains résument pour ainsi dire scientifiquement les témoignages qui ont précédé le leur.

C'est par Néron que Pierre fut arrêté et mis à mort : les données de l'histoire sont formelles également sur ce point, dès la fin du 1^{er} siècle. Suivant une tradition qui n'est pas dénuée d'autorité pour le fait principal, quoique la légende s'y soit ensuite mêlée, c'est dans la prison Mamertine qu'il aurait été incarcéré, en attendant l'heure de son supplice. On la voit encore au pied du Capitole. Elle se compose de deux chambres souterraines superposées. La

chambre inférieure, dans laquelle Pierre aurait été jeté, portait, aux temps anciens, le nom de *Tullianum*. Salluste, dans sa vie de Catilina, LV, la décrit et assure qu'elle était « hideuse par la malpropreté, les ténèbres, l'odeur », et vraiment « terrible ».

Il n'est pas possible de se prononcer avec certitude sur l'épisode de la conversion des deux gardiens du saint prisonnier, Processus et Martinianus, non plus que sur la fuite de l'apôtre, qu'ils auraient favorisée ; fuite inutile, du reste, puisque saint Pierre fut, dit-on, bientôt ressaisi et traité plus durement encore. De graves auteurs croient qu'il y a dans tout cela un certain fond de vérité¹.

Le genre de mort que lui infligèrent ses juges est indiqué par une tradition très authentique, dont Tertullien, Origène, saint Jérôme et Eusèbe sont, parmi d'autres auteurs, les garants non moins doctes que judicieux. Condamné à mourir sur la croix, Pierre, avec une humilité et un courage bien conformes à sa grande âme, demanda à être attaché « la tête tournée vers la terre et les pieds élevés en l'air, se disant indigne d'être crucifié de la même manière que son Maître² ». Nous savons par Sénèque³ qu'il n'était pas alors sans exemple qu'on fût mis en croix dans cette position, car c'était à qui inventerait de nouvelles méthodes pour rendre les tortures plus horribles.

Par ce mode de supplice fut accomplie, selon la remarque de Tertullien, la prédiction faite par le Sauveur à saint Pierre : « Tu étendras tes mains, et

1. Voir F.-X. Kraus, *Real-Encyklopædie*, t. II, p. 611.

2. Saint Jérôme, *De vir. ill.*, 1.

3. *Consol. ad Marc.*, 20.

un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas¹ ».

Quant au lieu où Pierre subit ce cruel martyre, « une opinion absolument à rejeter, écrivait naguère un savant archéologue romain², est celle qui le place sur le Janicule (dans la partie occidentale de Rome). C'est d'ailleurs une opinion qui n'a pris naissance qu'au moyen âge. La vraie tradition romaine est en faveur du Vatican. Les Actes de saint Pierre, qui sont anciens, quoiqu'ils ne datent pas des premiers siècles, disent qu'il fut crucifié près de l'obélisque, dans le cirque de Néron, et précisément, suivant quelques autres données, *inter duas metas*, entre les deux bornes du cirque. Dans l'ancienne basilique de saint Pierre, il y avait... une chapelle dédiée au crucifiement de l'apôtre, dont le souvenir est en quelque sorte perpétué par la mosaïque moderne qui orne la chapelle actuelle des saints Simon et Jude, lieu probable du martyre. »

Une tradition dont nous sommes encore redevables à saint Jérôme rattache la mort du prince des apôtres à la quatorzième année du règne de Néron³, c'est-à-dire, à l'an 67 de notre ère. Cette date, sans être tout à fait certaine, est celle qui présente le plus de vraisemblance. D'après saint Épiphanes, saint Pierre aurait été martyrisé dès la douzième année de Néron (en 65); suivant d'autres, la treizième année (en 66). D'autres la reculent jusqu'à l'an 68. Le

1. Voir les pages 74-75.

2. Marucchi, *Éléments d'archéologie chrétienne*, Paris, 1900, t. I, p. 11.

3. *De vir. ill.*, 1. Le savant docteur dit aussi (*ibid.*, 12), que saint Pierre mourut deux ans après Sénèque; or, le célèbre philosophe était mort en 65.

calendrier libérien, par suite d'une erreur évidente, fait remonter le martyre à l'année 57.

A l'époque de saint Jérôme, on regardait le 29 juin comme le jour de la mort de l'apôtre; mais cette date n'est pas absolument sûre. Il en est de même pour ce qui concerne l'âge du glorieux martyr à ce moment suprême; il n'est pas possible de le déterminer exactement. L'impression générale qui ressort à ce sujet des documents anciens, c'est que Pierre était alors un vieillard. Non toutefois un vieillard décrépît. En effet, si, comme on le pense assez communément, il était né quelques années avant Notre Seigneur et avant saint Paul, il pouvait avoir environ soixante-dix ans lorsqu'il donna généreusement sa vie pour son Maître.

Eut-il la consolation d'avoir son « bien-aimé frère Paul » comme compagnon de supplice? Le fait ne saurait être démontré avec une rigoureuse certitude. Cependant, d'après une croyance qui était assez générale dans l'antiquité, et qui a pour principaux témoins, au premier siècle, le pape saint Clément, au second siècle, le prêtre romain Caius, et Tertulien, au troisième, le poète Commodien, au quatrième, Lactance, Eusèbe et Sulpice-Sévère, les deux grands apôtres auraient subi le martyre le même jour de la même année. Saint Jérôme est très formel sur ce point : « Le même jour où Pierre (fut crucifié), Paul eut la tête tranchée à Rome pour le Christ ». Néanmoins, suivant un autre courant d'opinion, signalé par Prudence, saint Augustin, etc., il se serait écoulé une année entière entre la mort des deux héros.

II. *Ce qu'on sait de sa sépulture et de son tombeau.*

La loi romaine laissait toute liberté pour la sépulture des suppliciés. De pieuses mains purent donc déposer respectueusement les restes mortels de saint Pierre au pied de la colline Vaticane, à l'endroit même, croit-on, où il avait subi son douloureux et vaillant martyre. On ne tarda pas à élever sur son tombeau le monument dont Caius, vers l'an 200, signale déjà l'existence. Ce n'était alors, sans doute, qu'une simple *memoria*, comme on disait alors. Au iv^e siècle, ce modeste sépulcre fut remplacé par la magnifique basilique qu'érigea Constantin, et sur l'emplacement de laquelle on admire aujourd'hui la grandiose église de Saint-Pierre¹. Cette dernière couvre donc, selon toute probabilité, le tombeau primitif du prince des apôtres.

De très bonne heure, ce sépulcre auguste devint un lieu de pèlerinage, où l'on venait de toutes les parties de la chrétienté, comme nous l'apprend saint Grégoire le Grand². « Nous voyons chaque année, dit-il, accourir des extrémités du monde, aux pieds de saint Pierre, même les nations nouvellement converties, les hommes, les femmes et jusqu'aux malades. »

Et ce n'étaient pas seulement des pèlerins obscurs

1. Sur cet admirable monument, l'un des plus beaux qu'ait construits la main des hommes, voir les descriptions de Rome, les *Guides* Joanne et Bædeker, etc. Jules II en posa la première pierre le 18 avril 1506, et Urbain VIII en fit la dédicace solennelle le 16 novembre 1626. Les plans sont du Bramante et de Michel-Ange.

2. *Epist.* 1.

qui se pressaient ainsi auprès des reliques, ou, comme on s'exprime à Rome, auprès de la « confession » de Pierre. Les têtes couronnées elles-mêmes venaient se courber avec un pieux respect devant les restes du premier vicaire de Jésus-Christ : saint Augustin et saint Jean Chrysostome le constatent fièrement. « Maintenant, dit le premier, au tombeau du pêcheur se plient les genoux de l'empereur ; là où resplendissent les bienfaits du pêcheur, on voit resplendir aussi les pierres précieuses du diadème¹. » Et le second : « A Rome, aux tombeaux du pêcheur et du fabricant de tentes (saint Paul), accourent les empereurs, les consuls, les généraux² ».

Cette procession triomphale n'a pas cessé durant le cours des siècles³. Et il n'y a pas à craindre qu'elle cesse jamais. Grâce au prince des apôtres et à ses successeurs, en dépit des efforts des méchants, Rome a continué d'être la ville éternelle, la ville des villes, le centre du catholicisme, et c'est la basilique de Saint-Pierre, avec le palais du Vatican dont elle est inséparable, qui est le vrai centre de Rome. C'est là qu'on vient de toutes parts « pour voir Pierre » dans ses restes sacrés, dans son œuvre et dans l'auguste série des pontifes qui lui ont succédé. C'est là qu'on voit plus qu'en tout autre endroit du monde la réalisation de la promesse infallible du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ».

1. *De Sanctis, serm.* 28.

2. *Contr. Jud. et Gent.*, 9.

3. Voir dans Gaume, *Les trois Rome*, t. I. p. 191 et suiv., la liste des principaux monarques qui ont fait ce pieux pèlerinage dans les temps anciens et au moyen âge.

APPENDICES

I

La venue de saint Pierre à Rome.

Il ne sera pas inutile de compléter ce que nous avons dit sur ce point important, en citant *in extenso* quelques-uns des témoignages auxquels il a été fait allusion. Nous choisirons parmi les plus frappants.

Ceux qui viennent de Rome même présentent un intérêt spécial, et tels sont ceux de saint Clément, qui fut l'un des premiers successeurs de saint Pierre, et du prêtre Caius. Saint Clément, dans sa lettre aux Corinthiens, qui date de la fin du règne de Domitien (vers 96), rappelle aux fidèles l'exemple de divers personnages de l'Ancien Testament; puis il continue en ces termes¹ : « Laissons de côté l'exemple des anciens, et arrêtons-nous aux athlètes qui sont plus près de nous. Prenons les illustres exemples de notre génération. Les grandes et les plus justes colonnes (de l'Église) ont été persécutées par fanatisme et par envie, et ont combattu jusqu'à la mort. Plaçons devant nos yeux les excellents apôtres, Pierre, qui, par

1. v, 1-4.

suite d'une jalousie injuste, endura non pas une ou deux, mais plusieurs souffrances, et qui, ayant ainsi rendu son témoignage, s'en alla au lieu de la gloire qui lui était due ; Paul, qui... ayant rendu son témoignage devant les autorités, sortit aussi de ce monde et s'en alla au saint lieu. » Il n'y a pas de doute que ces lignes ne fassent allusion au martyr de saint Pierre, dont Rome fut le théâtre, comme elle le fut de la mort de saint Paul.

De son côté, Caius, environ cent ans plus tard, dans un dialogue avec un montaniste nommé Proclus, tient ce langage à son adversaire¹ : « Je puis te montrer les trophées des apôtres ; car, si tu veux aller vers le Vatican ou vers la voie d'Ostie, tu trouveras les trophées de ceux qui ont fondé cette Église ». Les trophées en question n'étaient autres que les tombeaux de saint Pierre, au Vatican, et de saint Paul, sur la route d'Ostie. D'où il suit que, vers l'an 200, les chrétiens de Rome croyaient posséder un monument authentique du séjour de Simon-Pierre parmi eux.

Également vers l'an 200, Tertullien, qui connaissait à fond les traditions romaines, atteste sous des formes diverses l'apostolat de saint Pierre dans la ville éternelle. Tantôt, invitant ses lecteurs à parcourir les Églises illustrées par la prédication des apôtres, il s'écrie² : « Es-tu près de l'Achaïe ? Tu as Corinthe. Si tu n'es pas éloigné de la Macédoine, tu as les Philippiens et les Thessaloniens. Si tu peux aller en Asie, tu as Éphèse. Si tu es près de l'Italie, tu as Rome, d'où vient l'autorité. Qu'elle est heureuse,

1. Dans Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 25, 6.

2. *De Præscript.*, 36.

cette Église, à laquelle les apôtres ont communiqué toute la doctrine, avec leur sang ; où Pierre a subi la même passion que le Seigneur ! » Tantôt, il fait cette réflexion¹ : « Voyons... ce que pensent les Romains, auxquels Pierre et Paul ont légué l'évangile signé de leur sang ». Tantôt il affirme que saint Pierre a subi le martyre à Rome sous Néron².

Saint Irénée n'est pas moins explicite, soit qu'il parle de « l'Église de Rome, très grande, très ancienne et connue de tous, fondée et constituée par les deux très grands apôtres Pierre et Paul, » vers laquelle, pour ce motif, chaque Église particulière doit se tourner, en reconnaissant sa supériorité³ ; soit qu'il veuille fixer la date du premier évangile : « Matthieu... publia son évangile en hébreu, pendant que Pierre et Paul prêchaient à Rome et y fondaient l'Église⁴ ».

Et nous passons sous silence les témoignages de Papias (vers 130), disciple de saint Jean l'évangéliste, du poète Commodien (vers 200), de saint Cyprien, de saint Jérôme, d'Eusèbe, de Lactance et de vingt autres.

II

Écrits faussement attribués à saint Pierre.

Indépendamment des deux lettres que nous avons étudiées, on a attribué, dès les premiers siècles de

1. *Adv. Marcion.*, IV, 5.

2. *Scorpiac.*, 15.

3. *Adv. Hæc.*, III, 3, 2.

4. *Ibid.*, III, 1, 1.

l'Église, plusieurs autres écrits au prince des apôtres. Eusèbe de Césarée, *Hist. eccl.*, III, 3, 2, en mentionne plusieurs : les Actes de Pierre, dont il sera question plus bas, l'Évangile de Pierre, la Prédication de Pierre et son Apocalypse. Puis il ajoute : « Nous ne les reconnaissons point comme nous ayant été transmis parmi les écrits catholiques ». Outre ces livres apocryphes, saint Jérôme, *De Vir. ill.*, I, signale le Jugement de Pierre, qui était sans doute un document latin, tandis que l'Évangile, l'Apocalypse et la Prédication ont été composés en grec.

L'Évangile et l'Apocalypse nous sont surtout connus par quelques fragments qu'un savant français, M. Bouriand, découvrait, il y a environ vingt ans (1886), en faisant des fouilles dans un ancien cimetière chrétien, à Akmîm (l'ancienne Panopolis), en Égypte. Ce que nous possédons de l'Évangile de Pierre a trait au procès de Jésus devant Pilate et Hérode, à sa passion et à sa résurrection. L'auteur écrit à la première personne du singulier et s'identifie avec saint Pierre. Sérapion, évêque d'Antioche vers 175 (voir Eusèbe, *Hist. eccl.*, V, 12) et Origène (*Hom. in Matth.*, IX, 17) connaissaient déjà cet écrit, qui date peut-être du milieu ou du commencement du second siècle. C'est sans la moindre preuve que plusieurs rationalistes contemporains ont prétendu voir dans ce document une œuvre antérieure à nos évangiles canoniques, auxquels il aurait, osent-ils dire, servi de modèle. Un examen même superficiel démontre, au contraire, de la manière la plus évidente, que c'est lui qui dépend d'eux et qui les imite. Le fragment publié en 1892 par M. Bouriand révèle clairement le but tendancieux de l'œuvre. L'auteur s'efforce de disculper Pilate et les Romains,

et de rejeter toute la responsabilité de la mort de Jésus-Christ sur Hérode et sur les Juifs. Ce sont ces derniers qui crucifient le Sauveur de leurs propres mains, et le Christ mourant leur refuse son pardon. De nombreux détails, et en particulier l'emploi fort peu judicieux des mots « Juifs, prêtres, grands prêtres, pharisiens, scribes, etc. », montrent que ces substantifs n'avaient plus une signification bien nette pour le pseudo-Pierre. L'écrit porte, en outre, des traces manifestes de gnosticisme. Le trait suivant est caractéristique sous ce rapport : « Jésus se tut (sur la croix), comme n'ayant aucune peine ». Voilà bien le Christ des docètes, impassible, insensible à la douleur physique. Le goût du merveilleux et une mise en scène extraordinaire trahissent aussi une époque plus récente que celle des évangiles inspirés, et rangent cette composition parmi les évangiles apocryphes ; car ce sont là deux de leurs notes principales. Il saute donc aux yeux que nous sommes en présence d'un titre usurpé.

L'Apocalypse de Pierre est citée plusieurs fois par Clément d'Alexandrie, qui l'aurait même commentée, au dire d'Eusèbe (*Hist. eccl.*, III, 3, 2). C'est probablement aussi un écrit de la première moitié du second siècle ; en effet, le canon de Muratori la mentionne également, vers 175. On la recevait comme authentique en quelques rares parties de l'Église. Sans se nommer directement, l'auteur parle au nom des douze apôtres, et s'attribue le rôle que saint Pierre exerce dans l'histoire évangélique. Le fragment retrouvé naguère contient un discours de Jésus-Christ à ses disciples, relativement à la fin du monde. Ce discours se rattache à celui que nous ont conservé saint Matthieu, xxiv, saint Marc, vii,

et saint Luc, XXI; mais le cadre extérieur n'est plus le même, car tout se passe ici après la résurrection du Sauveur. Jésus parle du ciel et des élus, de l'enfer et des damnés. Pour mieux faire passer son écrit sous le nom de saint Pierre, l'auteur a imité, copié même parfois servilement, le style de la *II^a Petri*.

La Prédication de Pierre, dont on ne possède aussi que des fragments (publiés par Hilgenfeld, *Novum Testam. extra canonem receptum*, en 1884, et par Dobschütz, en 1893), consiste en discours prononcés par un personnage qui parle toujours au nom des douze apôtres. Comme les deux autres livres apocryphes dont nous venons de parler, elle doit remonter à une haute antiquité, car elle est citée par Clément d'Alexandrie et par Origène. On lui a assigné comme date les années 110 à 130, ou même 90 à 100. Elle traite de la pureté du monothéisme, et contient des ordres du Sauveur en vue de la prédication de l'évangile chez les païens.

III

La littérature pseudo-clémentine.

On désigne par ce nom trois documents distincts, dont on a parfois attribué la composition au pape saint Clément, et dans lesquels cet illustre personnage occupe une place très importante. On les trouvera dans la *Patrologia græca* de Migne, t. I et II. Ce sont : 1^o les *Homélies*, conservées en grec ; 2^o les *Récognitions*, dont l'original grec a disparu, mais que nous possédons en latin et en syriaque ; 3^o un abrégé

des *Homélies*. Les deux principaux écrits ne paraissent pas être antérieurs au III^e siècle.

En voici la substance, résumée en quelques lignes. Nous laissons de côté ce qui se rapporte à l'histoire personnelle de Clément, pour ne signaler que ce qui concerne saint Pierre. Sept ans après la mort de Notre Seigneur, Clément rencontre Pierre à Césarée, au moment où l'apôtre va entrer en discussion avec Simon le Magicien. La dispute dure trois jours; Simon, vaincu, est chassé par le peuple. Pierre se rend alors directement à Tripoli, d'après les *Récognitions*; à Tyr, à Sidon, à Beyrouth, à Byblos, et finalement à Tripoli, d'après les *Homélies*. De son côté Simon le Magicien se dirige sur Antioche, où il obtient d'abord un grand succès; mais il est obligé de prendre la fuite, à la nouvelle que le centurion Cornélius est arrivé, porteur d'un ordre impérial qui lui enjoint de mettre à mort tous les sorciers. Il va se réfugier à Laodicée. A Antioche, où il se présente à son tour, Pierre reçoit de la foule un accueil enthousiaste.

IV

Les Actes de Pierre.

Le D^r Lipsius les a réunis dans le tome I des *Acta apostolorum apocrypha* édités par lui (1891). On distingue, d'après leur origine, les Actes gnostiques et les Actes catholiques. Les premiers se composent de trois documents : 1^o le « Martyre du Bienheureux apôtre Pierre, écrit par l'évêque Lin » ; 2^o les « Actes de Pierre avec Simon » ; 3^o le « Martyre du saint

apôtre Pierre ». Ce troisième document, — qui nous est parvenu en grec, tandis que les deux autres sont en latin, — correspond à la dernière partie du précédent (à partir du chap. 30). Les Actes catholiques existent sous deux formes différentes, l'une latine et l'autre grecque. Il règne entre eux et les Actes gnostiques des divergences de détail assez nombreuses. Ainsi, tandis que ces derniers font arriver saint Pierre à Rome au moment où saint Paul vient de quitter la ville, les Actes catholiques nous montrent les deux apôtres simultanément dans la capitale de l'empire; il est naturel que toute la suite de la narration se ressente de cette première antilogie.

De part et d'autre, le fond est un véritable roman, où le lecteur est conduit de merveille en merveille. On y voit, entre autres singularités, un chien prendre parole; un ancien disciple de saint Paul ériger une statue à Simon le Magicien; ce même Simon lapidé par la foule, après en avoir été presque adoré; la femme de Néron se convertir au christianisme; d'autres femmes romaines quitter leurs maris pour adopter la religion du Christ; Néron, terrifié par une vision céleste, mettre fin à la persécution des chrétiens; Pierre, Paul et Simon, faire des miracles à qui mieux mieux; des hommes venus d'Orient emporter les corps des deux apôtres après leur martyre, et forcés par le peuple de laisser à quelque distance de Rome leur précieux fardeau, etc., etc. Nous passons sous silence les erreurs historiques (par exemple, le préfet d'Auguste, Agrippa, devenu celui de Néron; Livie, qu'on transforme en femme de Néron), et les erreurs de théologie (dans les Actes gnostiques). On conçoit que de tels documents n'inspirent pas beaucoup de confiance à l'historien, pour ce

qui concerne les détails, bien que, nous l'avons dit, plusieurs des faits principaux puissent être authentiques; notamment, la rencontre de saint Pierre à Rome avec Simon le Magicien.

L'accord ne règne pas entre les critiques, lorsqu'il s'agit de fixer l'époque où ces divers Actes firent leur première apparition. On a fait remonter les Actes gnostiques jusqu'au second siècle, quoiqu'ils datent plus probablement du milieu du troisième. Ils sont cités par Eusèbe, *Hist. eccl.*, III, 3, 2, par saint Augustin, *c. Faust*, xxx, 4, etc. Les Actes catholiques, sous leur forme actuelle, ne paraissent pas être antérieurs au v^e siècle; mais leur source primitive est beaucoup plus ancienne et pourrait bien appartenir au second siècle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE ÉVANGÉLIQUE OU DE PRÉPARATION

CHAPITRE I ^{er} . — La première rencontre avec Jésus et les antécédents de Pierre.	I
I. Le premier appel.	I
II. Les antécédents de Pierre : sa famille, son pays, son éducation, sa profession	5
CHAPITRE II. — Pierre auprès de Jésus en qualité de disciple définitif.	12
I. Période de transition	12
II. Dans quelles circonstances Simon devint le disciple du Sauveur	13
III. Les premiers épisodes de sa vie auprès de Jésus.	18
CHAPITRE III. — Pierre apôtre du Christ	21
I. L'élection solennelle	21
II. Depuis l'appel de Pierre à l'apostolat jusqu'à sa glorieuse confession.	24
CHAPITRE IV. — La profession de foi de saint Pierre et sa récompense	30
I. Ce qu'était Jésus, d'après la foi de Pierre.	31
II. Ce que sera Pierre, d'après la promesse de Jésus.	36
CHAPITRE V. — Depuis la promesse de la primauté jusqu'à la fin de la vie publique de Jésus.	42
I. Un reproche sévère adressé à Simon.	42
II. Pierre témoin de la transfiguration du Sauveur.	44
III. Le miracle du didrachme et quelques autres incidents relatifs à Pierre.	48

CHAPITRE VI. — Saint Pierre pendant la dernière semaine de la vie de Jésus	53
I. Le mardi et le jeudi saint	53
II. Au jardin de Gethsémani	61
III. Chez le grand prêtre	64
CHAPITRE VII. — Les manifestations du divin ressuscité à saint Pierre	69
I. A Jérusalem	69
II. Près du lac de Tibérade	71

SECONDE PARTIE

LA PÉRIODE D'ACTION

CHAPITRE I^{er}. — Pierre fonde et organise l'Église de Jérusalem	79
I. Il fait nommer un successeur au traître Judas.	79
II. Le premier coup de filet du pêcheur d'hommes.	81
III. Pierre guérit un paralytique; résultats divers de ce prodige	85
IV. Épisode d'Ananie et de Saphire; le conflit avec le sanhédrin dégénère en persécution ouverte	93
CHAPITRE II. — Saint Pierre travaille au développement de l'Église en Palestine.	98
I. Simon-Pierre et Simon le Magicien.	98
II. Les premières relations de saint Pierre avec saint Paul; une visite pastorale du prince des apôtres	101
CHAPITRE III. — Pierre introduit à leur tour les païens dans l'Église du Christ.	105
I. Conversion du centurion Cornélius	105
II. Pierre justifie devant les chrétiens de Jérusalem la part prise par lui dans ce grand fait.	110
CHAPITRE IV. — La chaire de saint Pierre établie à Antioche, puis à Rome	112
I. L'emprisonnement de Pierre à Jérusalem et sa délivrance miraculeuse.	112
II. Les données de la tradition sur son séjour à Antioche et en d'autres lieux	114

TABLE DES MATIÈRES. 207

III. Sa venue et son séjour à Rome.	119
IV. Quelques détails sur l'apostolat de saint Pierre à Rome.	129
CHAPITRE V. — Le concile de Jérusalem.	132
I. Part prépondérante que prit saint Pierre à cette assemblée.	132
II. Saint Pierre et saint Paul à Antioche après le concile.	137

TROISIÈME PARTIE

LES DERNIÈRES ANNÉES ET LE MARTYRE DE SAINT PIERRE

CHAPITRE I^{er}. — Les écrits du prince des apôtres. . .	143
I. Saint Pierre et l'évangile selon saint Marc . . .	143
II. Sa première épître.	146
III. Sa deuxième épître	160
IV. Son enseignement doctrinal.	170
CHAPITRE II. — Quelques traits des dernières années de saint Pierre; son caractère, sa représentation sur les monuments figurés.	179
I. Les derniers événements de son séjour à Rome. . .	179
II. Son portrait moral.	182
III. Son portrait physique	187
CHAPITRE III. — Le martyre de saint Pierre à Rome. . .	190
I. Ce que l'on sait de sa glorieuse mort	190
II. Ce qu'on sait du lieu de sa sépulture.	194
APPENDICES	196
I. La venue et le séjour de saint Pierre à Rome. . .	196
II. Écrits faussement attribués à saint Pierre . . .	198
III. La littérature pseudo-clémentine	201
IV. Les Actes de Pierre.	202

